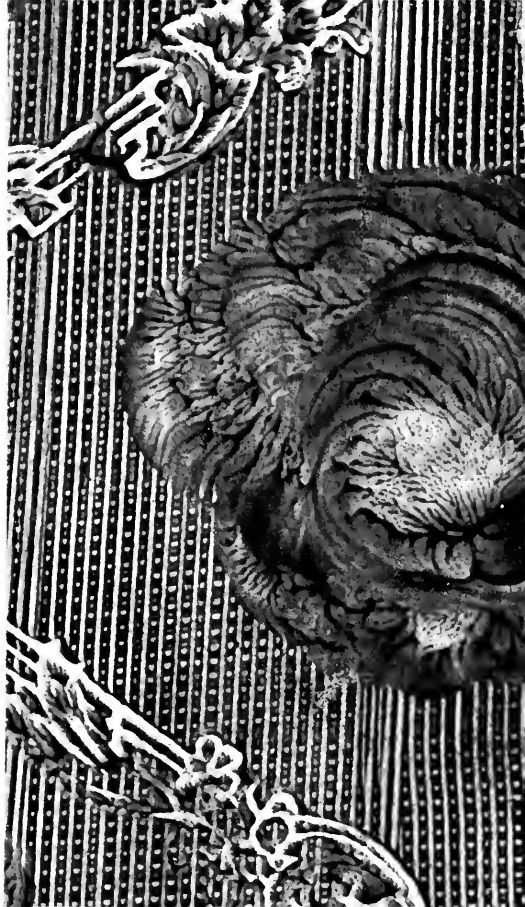


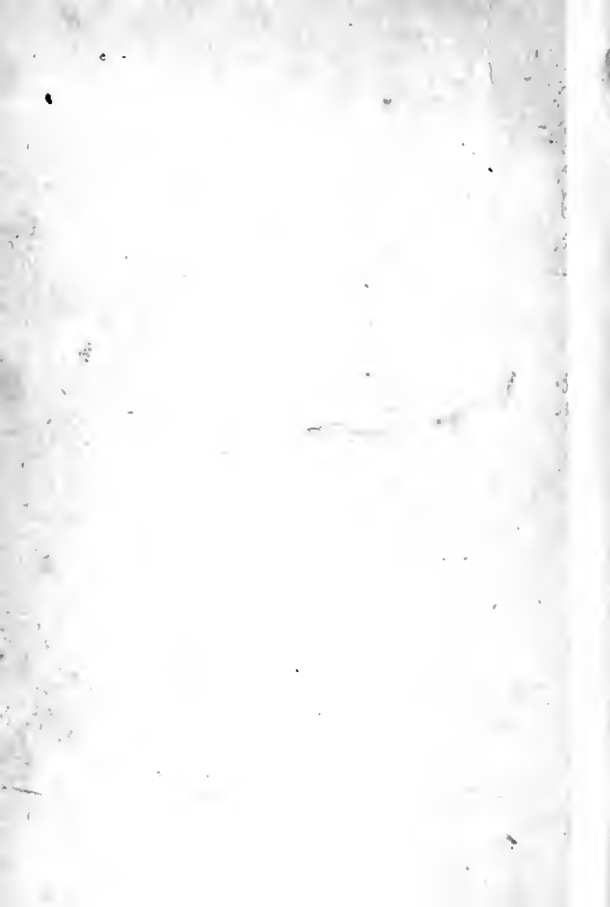




Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

D. Owens, Esq.





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



M. DORAT.

ALMANACH

DES

MUSEES

(POUR L'ANNÉE

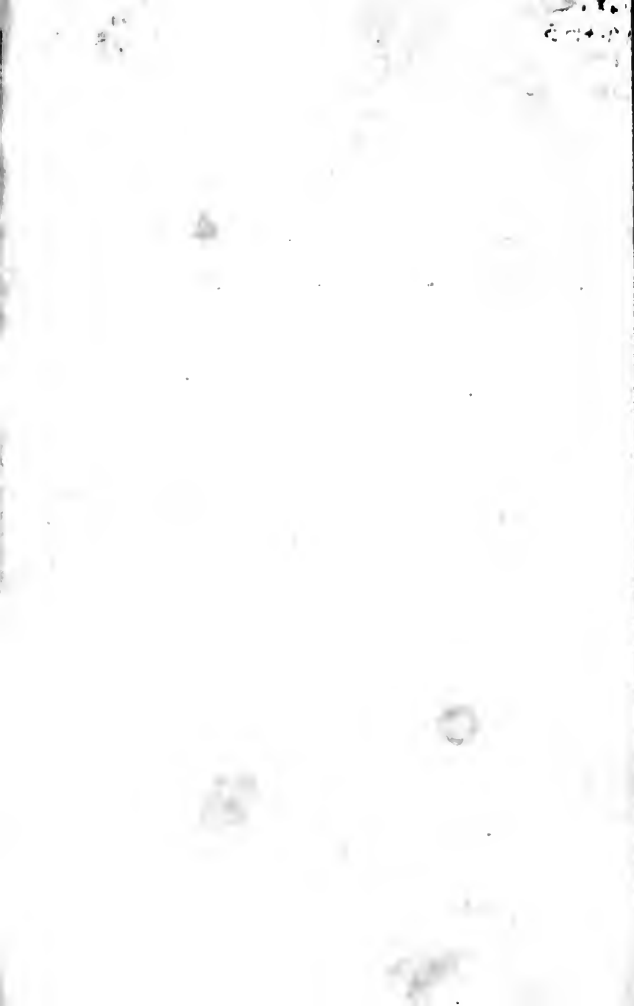
1775.)

1776

277189
31. 8. 32

à GOETTINGUE & à GOTHÀ,

Chez JEAN. CHRET. DIETERICH Libraire.



FÊTES MOBILES.

Septuagésime	-	-	le 12 Fevr.
Les Cendres	-	-	le 1 Mars.
Pâques	-	-	le 16 Avril.
Ascension	-	-	le 25 Mai.
Pentecôte	-	-	le 4 Juin.
Fête Dieu	-	-	le 15 Juin.
Le pr. dim. de l'Avent.	-	-	le 3 Dec.

QUATRE-TEMES.

le 3 Mars. -
le 7 Juin.
le 20 Septembre.
le 20 Décembre.

ECLIPSES.

Il y aura cette année quatre éclipses, deux de Soleil, & deux de Lune; mais nous n'en verrons que la fin de l'eclipse lunaire du 15 Fevr. à 3 h. 54 m. du soir, & de l'eclipse Solaire du 26 Aout, à 5 h. 56 m. du matin.

*Ceux qui voudront faire insérer des
pièces de poésie dans cet ouvrage, sont
priés de les faire parvenir, avant le pre-
mier Aout, à JEAN. CHRET. DIE-
TERICH, Libraire à Goettingue, & à
Gotha.*

1775. JANVIER. Il a 31 jours, & la Lune 29.

Signe, le CAPRICORNE.

Jours croissant de 36 min. le mat. & de 36 min. le soir.

1	Dimanche	Nouvel an	☾ Nouvelle lune
2	Lundi	Abel Seth	le 2 à 0 h. 57 m.
3	Mardi	Enoc	du matin, la lune
4	Mercredi	Loth	étant, au 11 gr.
5	Jeudi	Siméon	31 min. du Capri-
6	Vendredi	Les Rois	corne.
7	Samedi	Isidore	
8	Dimanche	I. Epiphanie	☾ Premier quar-
9	Lundi	Martial.	tier, le 8. à 6 h.
10	Mardi	Paul Erm.	55 min. du soir,
11	Mercredi	Hygin	la lune étant au
12	Jeudi	Rainald	18 gr. 27 min. du
13	Vendredi	Hilaire	bélier.
14	Samedi	Félix	☾ Pleine lune le
15	Dimanche	II Epiphanie	16 à 8 h. 31 min.
16	Lundi	Marcel.	du soir, la lune
17	Mardi	Antoine	étant au 26 gr.
18	Mercredi	Prifce	38 min. de l'écré-
19	Jeudi	Marius	ville.
20	Vendredi	Fab. Sebast.	☾ Dernier quar-
21	Samedi	Agnès	tier, le 24. à 7 h.
22	Dimanche	III. Epiphanie	58 m. du soir, la
23	Lundi	Emerence	lune étant au 4
24	Mardi	Timothée	gr. 44 min. du
25	Mercredi	Conv. d. S. Paul	Scorpion.
26	Jeudi	Polycarpe	☾ Nouvelle lune
27	Vendredi	Chrysoftome	le 31. à 0 h. 24
28	Samedi	Charles magne	min. du soir, la
29	Dimanche	IV. Epiphanie	lune étant au 11
30	Lundi	Adelgonde	gr. 32 min. du
31	Mardi	Virgile	verseau.

FEVRIER. Il a 28 jours & la lune 30.

Signe, le VERSEAU.

Jours croissent de 50 min. le mat. & de 50 min. le soir.

1	Mercredi	Brigitte	
2	Jeudi	Purification	
3	Vendredi	Blaïse	
4	Samedi	Véronique	
5	Dimanche	V. Epiphanie	☾ Premier quartier le 7 à 10 h. 53 min. du matin la lune étant au 18 gr. 33 min. du Taureau.
6	Lundi	Dorothee	
7	Mardi	Richard	
8	Mercredi	Salomon	
9	Jeudi	Apollonie	
10	Vendredi	Scholastique	
11	Samedi	Euphrosine	
12	Dimanche	Septuagesime	☽ Pleine lune le 15. à 3 h. 54 m. du soir la lune étant au 26 gr. 50 m. du Lion,
13	Lundi	Caitor	
14	Mardi	Valentin	
15	Mercredi	Fautin	
16	Jeudi	Julienne	
17	Vendredi	Constantin	
18	Samedi	Concorde	
19	Dimanche	Sexagesime	☾ Dernier quartier le 23. à 7 h. 30 min. du matin, la lune étant au 40 gr. 35 m. du Sagittaire.
20	Lundi	Euchaïre	
21	Mardi	Eléonore	
22	Mercredi	Ch. de S. Pierre	
23	Jeudi	Sérène.	
24	Vendredi	Mathias	
25	Samedi	Victorin	
26	Dimanche	Esto mihi	
27	Lundi	Léandre	
28	Mardi	Mardigras	

MARS. Il a 31 jours & la lune 30.

Signe, les POISSONS.

Jours croissent de 59 min. le mat. & de 59 min. le soir.

1	Mercredi	Cendres	☾ Nouvelle lune
2	Jeudi	Simplicie	le 1. à 10 h. 1 m.
3	Vendredi	Cunegonde	du matin, la lune
4	Samedi	Adrien	étant au 11 gr. 9
5	<i>Dimanche</i>	<i>Invocavit.</i>	m. des Poissons.
6	Lundi	Fridelin	☾ Premier quar-
7	Mardi	Félicité	tier le 9. à 5 h. 1
8	Mercredi	Phil. T.	min. du matin, la
9	Jeudi	Adélaïde	lune étant au 18
10	Vendredi	Alexandre	gr. 27 min. des
11	Samedi	Roline	Gémeaux.
12	<i>Dimanche</i>	<i>Reminiscere</i>	☾ Pleine lune le
13	Lundi	Euphrasie	17 à 8 h. 34 min.
14	Mardi	Eutyche	du matin, la lune
15	Mercredi	Christophe	étant au 26 gr.
16	Jeudi	Cyriaque	34 min. de la vi-
17	Vendredi	Gertrude	erge.
18	Samedi	Anselme	☾ Dernier quar-
19	<i>Dimanche</i>	<i>Oculi</i>	tier le 24. à 3 h.
20	Lundi	Robert	11 min. du soir,
21	Mardi	Bénoît	la lune étant au
22	Mercredi	Calimir	3 gr. 47 min. du
23	Jeudi	Eberard	du capricorne.
24	Vendredi	Gabriel	☾ Nouvelle lune
25	Samedi	<i>Annonciation.</i>	le 31. à 9 h. 21
26	<i>Dimanche</i>	<i>Laetare</i>	min. du matin, la
27	Lundi	Hubert	lune étant au 10
28	Mardi	Eustache	gr. 27 m. du bé-
29	Mercredi	Malchus	lier.
30	Jeudi	Guido	
31	Vendredi	Amos	

AVRIL, a 30 jours, & la Lune 29.

Signe, le BÉLIER.

Jours croissent de 55 min. le mat. & de 55 min. le soir.

1	Samedi	Théodore	☾ Premier quartier, le 7. à 11 h. 23 min. du soir, la lune étant au 17 gr. 55 min. de l'écrevisse.
2	Dimanche	Judica	
3	Lundi	Théodose	
4	Mardi	Ambroise	
5	Mercredi	Osée	
6	Jeudi	Irénée	☽ Pleine lune, le 15. à 10 h. 3 m. du soir, la lune étant au 25 gr. 50 min. de la balance.
7	Vendredi	Egèlippe	
8	Samedi	Apollinaire	
9	Dimanche	Les Rameaux	
10	Lundi	Daniel	
11	Mardi	Ezechiel	☾ Dernier quartier, le 22 à 8 h. 55 min. du soir, le soleil étant au 2 gr. 28 min. du Verseau.
12	Mercredi	Jules	
13	Jeudi	Jeudi Saint	
14	Vendredi	Vendredi Saint	
15	Samedi	Olympie	
16	Dimanche	Pâques	● Nouvelle lune le 29. à 8 h. 43 min. du soir, la lune étant au 9 gr. 16 min. du Taureau.
17	Lundi	2. Fête	
18	Mardi	Valérien	
19	Mercredi	Ermogène	
20	Jeudi	Sulpice	
21	Vendredi	Adolaire	☾ Premier quartier, le 7. à 11 h. 23 min. du soir, la lune étant au 17 gr. 55 min. de l'écrevisse.
22	Samedi	Georg e	
23	Dimanche	Quasimodogén.	
24	Lundi	Albert	
25	Mardi	S. Marc. Ev.	
26	Mercredi	Cléte	☽ Pleine lune, le 15. à 10 h. 3 m. du soir, la lune étant au 25 gr. 50 min. de la balance.
27	Jeudi	Anastase	
28	Vendredi	Vital	
29	Samedi	Sibylle	
30	Dimanche	Miseric. Dom.	

Mai, a 31 jours, & la Lune 30.

Signe, le TAUREAU.

Jours croissent de 42 min. le mat. & de 42 min. le soir.

1	Lundi	S. Jacq. S. Phil.	☾ Premier quartier, le 7. à 7 h. 21 m. du soir, la lune étant au 16 gr. 57 min. du Lion.
2	Mardi	Sigismond	
3	Mercredi	Invention de la \dagger	
4	Jeudi	Florien	
5	Vendredi	Gotthard	
6	Samedi	Jean P. L.	
7	Dimanche	Fubilate	☼ Pleine lune, le 15. à 9 h. 27 m. du matin, la lune étant au 24 gr. 15 m. du Scorpion.
8	Lundi	Stanislas	
9	Mardi	Job	
10	Mercredi	Epimaque	
11	Jeudi	Mamert	
12	Vendredi	Pancrace	
13	Samedi	Gervais	☾ Dernier quartier le 22. à 2 h. 48 m. du matin, la lune étant au 0 gr. 44 min. des Poissons.
14	Dimanche	Cantate	
15	Lundi	Sophie	
16	Mardi	Susanne	
17	Mercredi	Jodoque	
18	Jeudi	Liboire	
19	Vendredi	Bernard	☼ Nouvelle lune, le 29 à 9 h. 40 m. du matin, la lune étant au 7 gr. 42 m. des Gémeaux.
20	Samedi	Athanase	
21	Dimanche	Rogate	
22	Lundi	Hélène	
23	Mardi	Didier	
24	Mercredi	Ascension	
25	Jeudi	Béde	
26	Vendredi	Lucien	
27	Samedi	Esther	
28	Dimanche	Exaudi	
29	Lundi	Maximin	
30	Mardi	Edouard	
31	Mercredi	Pernelle	

JUIN, a 30 jours, & la Lune 29.

Signe, les GÉMEAUX.

Jours croiff. de 10 m. le mat. & de 10 m. le soir, jusqu. 21.

1	Jeudi	Nicoméde	☾ Premier quartier le 6. à 0 h. 30 m. du soir, la lune étant au 15 gr. 30 min. de la vierge.
2	Vendredi	Ephraïm	
3	Samedi	Erasme	
4	<i>Dimanche</i>	<i>Pentecôte</i>	☾ Pleine lune le 13 à 5 h. 56 m. du soir, la lune étant au 22 gr. 23 min. du Sagitt.
5	Lundi	2 Fête	
6	Mardi	Benigne	
7	Mercredi	Luc. Quatre-T.	
8	Jeudi	Médard	
9	Vendredi	Félicien	
10	Samedi	Vigand	
11	<i>Dimanche</i>	<i>Trinité</i>	☾ Dernier quartier le 20 à 8 h. 22 m. du matin, la lune étant au 28 gr. 41 m. des Poissons.
12	Lundi	Basilide	
13	Mardi	Tobie	
14	Mercredi	Elisée	
15	Jeudi	Fête Dieu	
16	Vendredi	Justine	
17	Samedi	Volkmar,	
18	<i>Dimanche</i>	1 Trinité	☼ Nouvelle lune le 27 II h. 12 m. du soir, la lune étant, au 5 gr. 55 m. de l'écrevisse.
19	Lundi	Barnabas	
20	Mardi	Silas	
21	Mercredi	Alban	
22	Jeudi	Acace	
23	Vendredi	Basilide	
24	Samedi	Jean Baptiste	
25	<i>Dimanche</i>	2 Trinité	
26	Lundi	Jérémie	
27	Mardi	7 Dormans	
28	Mercredi	Léon	
29	Jeudi	S. Pierre S. Paul	
30	Vendredi	Com. de S. Paul	

JUILLET, a 31 jours, & la lune 30.

Signe, L'Ecrévisse.

Jours diminuent de 31 m. le mat. & de 31 le soir.

1	Samedi	Thibaut	
2	Dimanche	3 Trinité Vifit.	☾ Premier quartier le 6 à 3 h. 30 m. du mat. la lune étant au 13 gr. 45 m. de la balance.
3	Lundi	Ulric	
4	Mardi	Corneille	
5	Mercredi	Charlotte	
6	Jeudi	Esaïe	
7	Vendredi	Vilibald	
8	Samedi	Kilien	
9	Dimanche	4 Trinité Louise	☾ Pleine Lune, le 13. à 1 h. 38 min. du mat. la lune étant au 20 gr. 21 min. du capricorne.
10	Lundi	9 Freres	
11	Mardi	Pie	
12	Mercredi	Henri	
13	Jeudi	Marguërite	
14	Vendredi	Bonavent	
15	Samedi	Div. des Apôtres	
16	Dimanche	5 Trinité	☾ Dernier quartier le 19. à 5 h. 2 m. du soir; la lune étant au 26 gr. 41 min. du bélier.
17	Lundi	Alexis	
18	Mardi	Eugène	
19	Mercredi	Rufine	
20	Jeudi	Elle	
21	Vendredi	Praxède	
22	Samedi	Marie Magdel.	
23	Dimanche	6 Trinité	● Nouvelle lune le 27. à 2 h. 15 m. du Soir, la lune étant au 4 gr. 13 min. du Lion.
24	Lundi	Christine	
25	Mardi	S. Jacques	
26	Mercredi	Anne	
27	Jeudi	Marthe	
28	Vendredi	Pantaléon	
29	Samedi	Béatrice,	
30	Dimanche	7 Trinité	
31	Lundi	Ignace	

AOÛT, a 31 jours & la Lune 29.

Signe, le LION.

Jours diminuent de 51 m. le mat. & de 51 m. le soir.

1	Mardi	S. Pierre ès L.	☾ Premier quartier le 4. à 3 h. 31 m. du soir la lune étant au 11 gr. 56 min. du Scorpion.
2	Mercredi	Gustave	
3	Jeudi	Auguste	
4	Vendredi	Dominique	
5	Samedi	Oswald	
6	<i>Dimanche</i>	8 <i>Trinité</i>	☼ Pleine lune le 11 à 8 h. 15 m. du mat. la lune étant au 18 gr. 21 min. du Verseau.
7	Lundi	Afre	
8	Mardi	Cyrille	
9	Mercredi	Roland	
10	Jeudi	Laurent	
11	Vendredi	Herman	☾ Dernier quartier le 18 gr. à 3 h. 14 m. du mat. la lune étant 24 gr. 53 min. du taureau.
12	Samedi	Claire	
13	<i>Dimanche</i>	9 <i>Trinité</i>	
14	Lundi	Eufébe	
15	Mardi	Ass. de la V.	
16	Mercredi	Roch	☼ Nouvelle lune le 26 à 5 h. 56 m. du mat. la lune étant au 2 gr. 42 min. de la vierge.
17	Jeudi	Bertram	
18	Vendredi	Agapète	
19	Samedi	Sébald	
20	<i>Dimanche</i>	10 <i>Trinité</i>	
21	Lundi	Athanase	
22	Mardi	Timothee	
23	Mercredi	Zachée	
24	Jeudi	<i>Barthélemi</i>	
25	Vendredi	Louis	
26	Samedi	Samuel	
27	<i>Dimanche</i>	11 <i>Trinité</i>	
28	Lundi	Augustin	
29	Mardi	Dec. de S. J.	
30	Mercredi	Benjamin	
31	Jeudi	Paulin	

SEPTEMBRE, a 30 jours, & la Lune 30.

Signe, la VIERGE.

Jours dimin. de 57 m. le mat. & de 57 m. le soir.

1	Vendredi	Gilles	☾ Premier quartier le 3. à 1 h. 23 m. du mat. la lune étant au 10 gr. 16 m. du Sagittaire.
2	Samedi	Ernst	
3	Dimanche	12 Trinité	
4	Lundi	Rosalie	
5	Mardi	Hercule	
6	Mercredi	Magne	
7	Jeudi	Reine	
8	Vendredi	Nat. de la V.	
9	Samedi	Brûnon	
10	Dimanche	13 Trinité	☾ Pleine lune, le 9. à 4 h. 35 m. du soir, la lune étant au 16 gr. 13 min. des poissons.
11	Lundi	Prote	
12	Mardi	Syrus	
13	Mercredi	Materne	
14	Jeudi	Ex. de la †	
15	Vendredi	Mariane	
16	Samedi	Euphémie	
17	Dimanche	14 Trinité	☾ Dernier quart. le 16. à 5 h. 46 min. du soir, la lune étant au 23 gr. 35 min. des Gemeaux.
18	Lundi	Tite	
19	Mardi	Sidoine	
20	Mercredi	Faulte Q. Temps	
21	Jeudi	Matthieu	
22	Vendredi	Tecla	
23	Samedi	Maurice	
24	Dimanche	15 Trinité	☾ Nouvelle lune le 24. à 9 h. 49 min. du soir, la lune étant au 1 h. 30 m. de la balance.
25	Lundi	Cléophas	
26	Mardi	Cyprien	
27	Mercredi	Cosine Dam	
28	Jeudi	Venceslas	
29	Vendredi	S. Michel	
30	Samedi	Jérôme	

OCTOBRE, a 31 jours & la Lune 29.

Signe, la BALANCE.

Jours dimin. de 58 m. le mat. & de 58 m. le soir.

1	<i>Dimanche</i>	16 <i>Trinité</i>	☾ Premier quart. le 2. à 9 h. 6 m. du mat. la lune étant au 8 gr. 57 m. du Ca- pricorne.
2	Lundi	Léodégaire	
3	Mardi	Jairus	
4	Mercredi	François	
5	Jeudi	Fides	
6	Vendredi	FRÉDÉRIQUE	
7	Samedi	Abadie	☾ Pl. lune le 9. à 1 h. 49 min. du mat. la lune étant au 15 gr. 34 min. du belier.
8	<i>Dimanche</i>	17. <i>Trinité</i>	
9	Lundi	Denis	
10	Mardi	Friedemann	
11	Mercredi	Bourkard	
12	Jeudi	Maximilien	
13	Vendredi	Coloman	☾ Dernier quart. le 16. à 11 h. 41 m. du mat. la lune étant au 22 gr. 54 m. de l'écrév.
14	Samedi	Calixte	
15	<i>Dimanche</i>	18. <i>Trinité</i>	
16	Lundi	Gall	
17	Mardi	Florentin	
18	Mercredi	<i>S. Luc. Evang.</i>	
19	Jeudi	Ferdinand	☾ Nouv. lune le 24. à 1 h. 40 m. du soir, la lune étant au 2 gr. 58 m. du Scorp.
20	Vendredi	Félicien	
21	Samedi	Ursule	
22	<i>Dimanche</i>	19. <i>Trinité</i>	
23	Lundi	Séverin	
24	Mardi	Nathan	
25	Mercredi	Crispin	☾ Premier quart. le 31. à 4 h. 50 min. apmin. la lu- ne étant au 8 gr. 6 m. du verseau.
26	Jeudi	Amand	
27	Vendredi	Sabine	
28	Samedi	<i>S. Simon, S. J.</i>	
29	<i>Dimanche</i>	20. <i>Trinité</i>	
30	Lundi	Hartmann	
31	Mardi	<i>Fête de la R.</i>	

NOVEMBRE, a 30 jours & la Lune 30.

Signe, le SCORPION.

Jours dimin. de 45 m. le mat. & de 45 m. le soir.

1	Mercredi	Toussaint	☾ Pl. lune le 7. à 1 h. 45 m. du soir. la lune étant au 14 gr. 59 m. du taureau.
2	Jeudi	Trépassés	
3	Vendredi	Théophile	
4	Samedi	Otton	
5	Dimanche	21. Trinité	☾ Dernier quart. le 15. à 8. h. 22 m. du mat. la lu- ne étant au 22 gr. 50 m. du lion.
6	Lundi	Erdmann	
7	Mardi	Malachie	
8	Mercredi	Claude	
9	Jeudi	Théodore	
10	Vendredi	André	
11	Samedi	Martin	
12	Dimanche	22. Trinité	☾ Nouv. lune le 23. à 3 h. 41 m. du mat. la lune étant au 0 gr. 43 m. du Sagitt.
13	Lundi	Brice	
14	Mardi	Levin	
15	Mercredi	Léopold	
16	Jeudi	Ottomar	
17	Vendredi	Nugues	
18	Samedi	Gelais	
19	Dimanche	24. Trinité	☾ Premier quart. le 29. à 11 h. 58 m. du soir, la lu- ne étant au 7 gr. 39 m. des poiss.
20	Lundi	Edmond	
21	Mardi	Pr. de la Vierge.	
22	Mercredi	Cécile	
23	Jeudi	Clément	
24	Vendredi	Chrysoft.	
25	Samedi	Catherine	
26	Dimanche	24. Trinité	
27	Lundi	Gonthier	
28	Mardi	Ruf	
29	Mercredi	Saturnin	
30	Jeudi	S. André	

DECEMBRE, a 31 jours & la Lune 30.

Signe, le SAGITTAIRE.

Jours dim. de 45. m. le mat. & de 45 m. le soir.

1	Vendredi	Longin	☾ Pl. lune le 7. à 3 h. 38 m. du mat. la lune étant au 14 gr. 54 min. des Gémeaux.
2	Samedi	Candide	
3	<i>Dimanche</i>	1. <i>Avent</i>	
4	Lundi	Barbe	
5	Mardi	Abigail	
6	Mercredi	Nicolas	
7	Jeudi	Agathon	
8	Vendredi	J. de Jeune	
9	Samedi	Joachim	
10	<i>Dimanche</i>	2. <i>Avent</i>	☾ Dernier quart. le 15. à 6 h. 20 m. du mat. la lune étant au 23 gr. 11 min. de la vierge.
11	Lundi	Damale	
12	Mardi	Otilie	
13	Mercredi	Luce	
14	Jeudi	Nicolas	
15	Vendredi	Irène	
16	Samedi	Ananias	
17	<i>Dimanche</i>	3. <i>Avent</i>	☾ Nouv. lune le 22. à 4 h. 55 min. du soir, la lune étant au 0 gr. 45 m. du capricorne.
18	Lundi	Gratien	
19	Mardi	Abraham	
20	Mercredi	Isaac Quatre T.	
21	Jeudi	S. Thomas	
22	Vendredi	Béate	
23	Samedi	Victoire	
24	<i>Dimanche</i>	4. <i>Avent.</i>	☾ Premier quart. le 29. à 8 h. 50 m. du soir, la lune étant au 9 gr. 26 m. du bélier.
25	Lundi	Noël	
26	Mardi	S. Etienne	
27	Mercredi	S. Jean Ev.	
28	Jeudi	Les innocens	
29	Vendredi	Jonathan	
30	Samedi	David	
31	<i>Dimanche</i>	Dim. apres Noël.	



*A L'ALMANACH
DES MUSES,*

*Ou choix des Poësies fugitives
de 1775.*

V E R S

*A L'IMPÉRATRICE REINE,
A qui l'auteur envoyoit son Recueil de
Fables dédiées à la Reine de France.*



toi, qui fais sur le trône asseoir la bienfaisance
toi qui, par tes vertus, fais charmer les rivaux
que tu fournis par ta vaillance;
qui même à la victoire, enchaînant la clémence,
joins le coeur d'une mère à l'ame d'un héros,

A

grande

grande Reine, aujourd'hui si des soins de l'Empire,
un seul de tes regards peut être détourné,

lis cet ouvrage fortuné
que ton auguste fille a payé d'un sourire.

J'y trace maints portraits divers,
des vertus qui de l'homme éternisent la gloire.

Ah! que tu fais bien mieux instruire l'univers!
le seul précepte est dans mes vers,
& l'exemple est dans ton histoire.

L'Europe, aux champs de Mars, admira tes hauts faits.
mais ton cœur s'attendrit en lançant le tonnerre!

ah! qu'il est beau d'aimer la paix,
quand on peut moissonner les palmes de la guerre!
Que plutôt par l'himen s'étendent tes bienfaits!

Fais que l'Europe entière, à ces augustes marques,
reconnoisse ta race & celle de Louis,

qu'il ne règne en un mot dans ce vaste pays
qu'une famille de Monarques.

L'himen t'acquiert de nouveaux droits
que tu ne tiens que de ta bienfaisance;

tu fais regner par la reconnoissance,
au-delà des pays où tu donnes des loix.

Si de ton sang, auguste Reine,
tu choisis une épouse à tant de Potentats,
c'est pour consoler les états
dont tu n'es point la souveraine.

Par M. IMBERT.

LETTRE.

LETTRE

A Madame

*la Marquise d'ANTREMONT,
après un voyage en Grece & en Italie.*

EN regagnant mon hermitage,
j'ai trouvé vos charmans écrits,
entre Bernard & Desmahlis,
dans le porte-feuille d'un sage.
Combien Voltaire en fent le prix!
& Voltaire a trois fois mon âge!
Je viens du pays de Phaon:
mais c'est pour marcher sur vos traces,
J'ai cueilli le myrte des graces
sur le tombeau d'Anacréon;
j'ai vû Chypre, los, Mitilene,
& respiré la douce haleine
& de Vénus & d'Apollon.
J'ai volé des champs d'Aréthuse
aux cascades de Tivoli;
l'ombre d'Horace m'a suivi
aux bords enchantés de Blanduse.
J'ai reconnu, sur un hameau,
le moineau chéri de Lesbie,
& bû de l'onde du ruisseau

où venoit se baigner Cinthie.
Que ces rivages d'Aulonie
font à mes yeux remplis d'appas!
mais quand on vous lit, on oublie
les merveilles de l'Italie:
Rome entière est dans Aubenas.

Au reste, Madame, j'ai entrepris mon *Odyssée*, non pas pour ce public, qui n'a plus que des sifflets ou des serpents, mais pour un très-petit nombre d'amis, avec lesquels je peux voyager librement dans la lune, & me moquer encore plus librement des sottises du monde sublunaire. Dans le moment que je travaillois au tableau de Rome, on m'apporte des vers charmans de Madame la Marquise d'Antremont. Adieu le Panthéon, le Colisée, le Capitole. Me voilà sur ce lit de fougère que vous peignez avec tant de graces. Je ne vois plus, je n'entends plus que vous.

Ma jeune Muse invoque-t-elle
l'ombre aimable de Bachaumont?
les Graces disent d'Antremont,
quand la rime exige Chapelle.
Faut-il me plaindre à deux genoux,
baisant, en digne Catholique,
la sainte mule apostolique?
je m'écrie, en pensant à vous:
hélas! cette pantoufle antique,

que

que l'intérêt, la politique
firent chauffer à Constantin,
est un épouvantail magique
pour la moitié du genre humain :
mais qu'un Pape arbore la vôtre,
le Muphti la baise demain,
& l'Hébreu, du culte romain
devient le plus ardent apôtre,

On dit que Charles XII menaça la Suede de lui
envoyer une de ses bottes pour la gouverner : c'est
dans une idée bien différente, Madame, que je vous
propose d'envoyer une de vos pantoufles au Vatican.
Quelle consolation pour les vrais croyans, de voir sus-
pendus autour de cette précieuse relique, la fraise de
Luther & de Calvin, le chapeau sans bouton de Guil-
laume Penn, le doliman, la dalmatique, & cette fou-
le de bonnets de toutes formes, de toutes grandeurs,
sans cornes, à trois cornes & à quatre ! qui oseroit
me taxer ici d'un enthousiasme ridicule ?

O d'Antremont ! ô Deshoulières !
Sapho, la Suze, objets charmans !
oui, plut au ciel que vos rubans,
vos pantoufles, vos jarretières,
de nos Pontifes plus galans
fussent désormais les bannières !
La paix renaîtrait parmi nous ;

plus de combats, plus de querelles,
plus de ces factions cruelles,
qui font des montres ou des fous:
on verroit des parfums plus doux
monter aux voûtes éternelles,
& des coeurs engagés par vous,
ne feroient jamais infidèles.

Par M. le Chevalier DE LA TREMBLAYE,

R É P O N S E

A la Lettre précédente.

Vous avez vû l'Italie & la Grèce;
oui, votre Epître enchanteresse
le prouve bien: j'en crois ce ton charmant,
ces tours légers, cette finesse;
Anacréon avoit cet enjouement,
Sapho, cette délicatesse;
Horace, avec cet agrément,
faisoit badiner la sagesse,
Sans doute aux bords de Tivoli,
il a dû marcher sur vos traces;
il retrouvoit ce luth chéri,
que pour vous seul avoient gardé les Graces.

Je ne m'étonne pas que sous cet arbrisseau,
où l'Amour déposa les cendres de Lesbie,
vous ayez vû voltiger son moineau :
n'étiez-vous pas sur le tombeau ?
il crut Catulle encore en vie :
mais je m'étonne qu'au ruisseau
où venoit se baigner Cinthie,
Endimion n'en ait pas troublé l'eau !
Que ne peut-on vous suivre à Mitilene !
que dis-je ? eh non, pourquoi courir ?
on lit vos vers, & c'est jouir ;
de Vénus, d'Apollon c'est respirer l'haleine.
Esprit léger, réformateur charmant,
qui voudriez qu'un Pape, au Capitole,
parut pontificalement
chauffé des mules d'une folle,
qui prétendez que son Divan
mette nos pompons en bannières,
& qui hientôt aux têtes à turban,
aux fronts à corne, à doliman,
iriez nouer nos jarretieres,
ce projet me paroît galant :
mais croyez-vous qu'on en fût moins en guerre ?
Hélas ! l'homme est si turbulent !
il faut si peu pour mettre en feu la terre !
Grands ou petits, chacun a son tonnerre,
son Olympe & son Vatican.
Du haut du sien, Voltaire écrase

l'opinion, les préjugés divers;
sur les débris, Cléon avec emphase,
fait jouer ses pétards contre ce Dieu des vers,
De toutes parts, voyez dans l'Univers,
s'entrechoquer l'esprit & l'ignorance,
le sage en bute aux fureurs des cagots;
vous avez beau prêcher la tolérance:
on ne corrige pas les fots.
Comment faire entendre aux dévots,
que la raison est l'indulgence?
c'est un malheur: mais enfin tel qu'il est,
je l'avouai, ce monde-ci me plaît
Dans ce conflit de troubles, de querelles,
dans ce chaos de contradictions,
je ris de voir, pour des opinions,
le feu monter, & tourner les cervelles,
& je me dis, si pour des bagatelles
s'élèvent ces divisions,
il faudra bien souffrir les factions,
la jalousie & les prétentions,
dans le petit état des Belles,
Ces oracles des nations,
ces demi Dieu font-ils plus sages qu'elles?
ils se battent pour des pompons!
Hélas! tel est ce monde sub lunaire;
tel est surtout cet empire orageux,
où la Tremblaye attend le sceptre de Voltaire,
Que de noirceurs, que de traits odieux,

lancent

lancent des auteurs ténébreux,
contre le Dieu qui les éclaire,
& rit de leurs complots affreux!
Heureux qui fait braver l'orage!
mais plus heureux qui du rivage,
contemple, sous l'aile des rits,
les flots battus par la tempête,
& le naufrage des écrits!
qui, tranquille dans sa retraite.
s'applaudit de n'avoir appris
qu'à crayonner dans ses tablettes,
ne lit que des historiettes,
ne voit que le roman du jour.
& fait, au plus, mouler dans des vignettes
l'hymne qu'il consacre à l'Amour!
Oui, telle est ma philosophie:
jugez si, comme vous, je dois craindre l'envie,
& la cabale, & ses sifflets bruyans;
vous avez droit aux tourmens du génie:
mais moi, qui n'ai pas la manie
de coudre à la robe du tems
les bagatelles de ma vie,
& de perdre des jours charmans
à fomentier la jalousie,
je redoute peu les serpens:
connoît-elle mes rêveries?
l'éclat est fait pour les talens,
le secret pour les fantaisies,

Sans autre esprit que la gaité,
sans autre feu que celui des faillies,
je vais, au bruit du grelot des folies,
me perdre dans l'obscurité:
le cygne de nos coteries
expire après avoir chanté.

Par Madame la Marquise D'ANTREMONT.

COUPLET.

*S*i Tircis alloit deviner
combien il m'intéresse,
je ne pourrois me pardonner
L'excès de ma foiblesse,
Hélas ! contraignés - Vous mes yeux :
vous avez l'air trop tendre ;
mon coeur taillé bien tous mes feux :
un soupir peut s'entendre.

*Par Mad. DE C * * *.*

LE

RENARD ET LE DOGUE.

F A B L E.

Dans le royaume du lion
quand il meurt quelque bête opulente & célèbre,
Dom renard est chargé, dit-on,
d'en faire l'oraison funebre:
Fléchier ne parloit pas avec plus d'onction:
mais glissons sur le parallèle.

Un loup-cervier, sanguinaire & glouton,
ces jours-ci décéda, j'en ai fû la nouvelle,
pour avoir en un jour mangé plus d'un monton.
Chaque jour qu'il vecut fut marqué par des crimes:
sa taniere toujours regorgeait de victimes;
n'importe! il fût le Crésus du canton:
ses cruautés deviennent légitimes:
il a des droits à l'oraison,
Le panégyriste s'avance
entre deux files de parens,
& monté sur une éminence,
parle en ces mots à tous les assistans,

„ Hélas

“Hélas! en ce jour funéraire,
„je viens renouveler les peines de mon cœur,
„à l’orphelin rappeler un bon père,
„à la veuve un consolateur.
„Pleurons, pleurons dans cette enceinte auguste,
„le plus clément des loups, & surtout le plus juste.
„Répondés: eûtes-vous à vous plaindre de lui,
„brebis timide, ou crédule génisse?
„Sobre par bienfaisance, & non par avarice,
„d’un régime gênant, il s’imposait l’ennui.
„Plus d’une fois, je l’ai vu, mes chers frères,
„à jeun, défait, s’immolant pour autrui,
„& louvoyant le long de ces bruyères,
„chercher des malheureux pour leur servir d’appui”.

As-tu bientôt joué ta comédie,
lui dit alors un dogue accroupi près de-là?
Ce discours si pompeux, je le savais déjà
syllabe pour syllabe. — Et comment je vous prie?
— Insigne plagiaire, effronté courtifan,
(moi, c’est ainsi que je te nomme,)
je l’avais entendu prononcer par un homme,
pour les obsèques d’un tyran.

. Par M. DORAT,

V E R S

A Mademoiselle CLAIRON.

LES talens, l'esprit, le génie,
chez Clairon font très-assidus :
car chacun aime sa patrie.
Chez elle, ils se font tous rendus,
pour célébrer certaine Orgie (*)
dont je suis encor tout confus :
les plus beaux momens de ma vie
font donc ceux que je n'ai point vus !
Vous avez orné mon image
des lauriers qui croissent chez vous :
ma gloire, en dépit des jaloux,
fut en tous les tems votre ouvrage.

Par M. DE VOLTAIRE.

(*) Fête connue sous le nom de l'inauguration de la Statue de M. de Voltaire, & célébrée chez Mademoiselle Clairon en Octobre 1772. Cette Aétrice habillée en prêtresse d'Apollon, posa une couronne de laurier sur le buste de l'Auteur de *Zaïre*, & récita une Ode de M. Marmontel, en son honneur.



LA FAUVETTE.

ROMANCE.

Coeurs sensibles, coeurs fideles,
 qui blâmés l'amour léger,
 cessés vos plaintes cruelles :
 est-ce un crime de changer ?
 si l'amour porte des ailes,
 n'est-ce pas pour voltiger ?

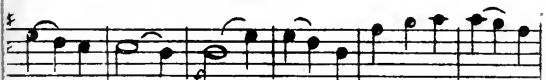
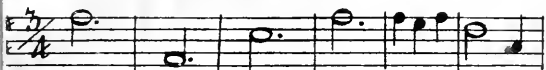
Le Papillon, de la Rose,
 reçoit le premier soupir ;
 le soir un peu plus éclosé,
 elle écoute le Zéphyr :
 jouir de la même chose,
 c'est enfin ne plus jouir.

Apprenés de ma Fauvette
 qu'on se doit au changement ;
 par ennui d'être seulette
 elle eut moineau pour amant :
 c'est sûrement être adraite
 & se pourvoir joliment.

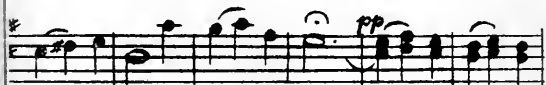
Romance



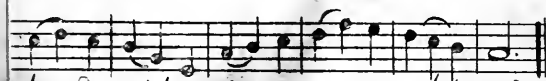
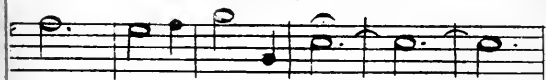
Cœurs sensi - bles cœurs fide - les qui blâmés l'a -



mour léger, ces - sés vos plaintes cruel - les,

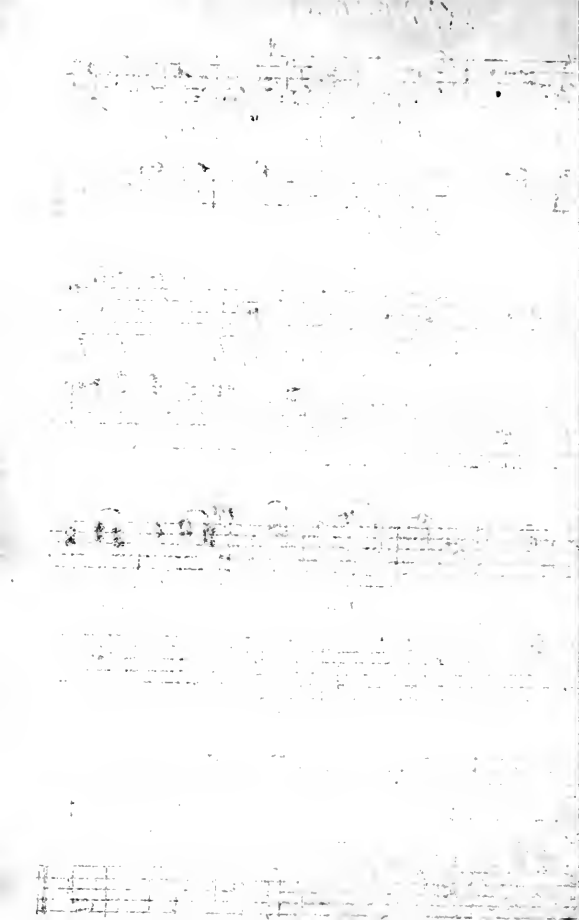


est-ce un crime de changer? si l'amour por -



te des ai les, n'est-ce pas pour vol - tiger?





Mais moineau fera-t-il sage?
voilà Fauvette en fouci;
s'il changeoit, dieux! quel dommgae!
mais moineaux aiment ainsi;
puisqu' Hercule fut volage,
moineaux peuvent l'être aussi.

Vous croiriez, que la pauvrete
en regrets se consuma:
au village, une fillette
attroit ces foibleffes-là:
mais le même jour, Fauvette
avec Pinçon s'arrangea.

Quelqu'un blamera peut-être
le nouveau choix qu'elle fit;
un jaseur! un petit maître! . . .
c'est pour cela qu'on le prit:
quand on se venge d'un traître
peut-on faire trop de bruit?

Le moineau, dit-on, fit rage:
c'est-là le train d'un amant;
aimés bien, il se dégage
n'aimés pas, il est constant:
l'imiter, c'est être sage:
aimons, & changeons souvent

Par M. la Marq. D'ANTREMONT.

L A
NOUVELLE PERRETTE.
C O N T E.

Perrette tenoit sous son bras
 son pot au lait: gageons lui dit Colette,
 (les champs étaient alors tapissés de verglas)
 que sur ta tête ainsi tu ne le porte pas,
 là-bas ,
 sans le casser. Pourquoi non, dit Perrette?
 On dépose sur l'heure. Alors Perrette met
 sur sa tête son coussinet,
 & par-dessus son pot au lait;
 puis de trotter. Trotter! doucement, s'il vous plaît,
 & n'outrons rien. Perrette en fille sage,
 craint les faux pas, chemine lentement;
 & c'est prudemment fait; on prétend qu'à cet âge,
 le pié glisse fort aisément.
 Rien ne troublait sa contenance.
 Le pié ne posait point, sans que l'oeil eût d'avance
 choisi l'endroit. Perrette a si peur de glisser,
 qu'elle eût vû son Seigneur passer,
 & n'eût point fait la révérence.
 Néanmoins Perrette un moment
 sent que son pot au lait sur sa tête chancelle:

défense

défense d'y porter les mains; or que fait-elle?

A droite, à gauche doucement,

sa tête, qui penche à mesure,

de son pot ébranlé fuit chaque mouvement,

lui rend l'équilibre & l'assure :

dont Colette tout bas se dépîte & murmure :

ah! c'est fait! elle arrivera :

si cette pierre! . . . bon! elle l'apercevra.

Eh! la voilà passée. Ainsi Colette,

de crainte en espoir s'en allait;

tout son corps suait, travaillait;

en secouant la tête, il lui semblait,

que de la tête de Perrette

elle ferait tomber le pot au lait.

Enfin la course était presque finie.

Perrette aimait Lubin, Colette le savait;

& la voilà tout à coup qui s'écrie:

Lubin! . . Perrette, au cri, se détourne soudain:

adieu le pot au lait, il tombe, & la pauvrette

perd la gageure, & ne voit pas Lubin.

Par M. IMBERT.

LE PORTRAIT RECONNU.

DANS un des bosquets de sa mère,
 l'aîné des Amours rassembla
 tous le bons Devins de Cythère:
 que de fripons se trouvoient là!
 Pŷché, dit-il. m'avoit su plaire:
 un autre me tient sous ses loix,
 par le portrait que j'en vais faire,
 devinez l'objet de mon choix.
 A la fraîcheur de la jeunesse,
 son front unit la majesté;
 sa beauté ravit, intéresse:
 sa grace ajoute à sa beauté;
 dans ses yeux l'esprit étincelle;
 rien n'est si doux que ses accens,
 & sa bouche est la fleur nouvelle
 éclosée au souffle du printems.

A ces mots, on cause, on murmure:
 sur qui son choix est-il tombé?
 Chacun devine à l'aventure:
 l'un nomme Flore, & l'autre Hébé.

J'y pensois , dit avec finesse ,
le plus malin des petits Dieux ;
quand l'Amour veut une maîtresse ,
il doit la chercher dans les Cieux.

Que fait l'immortel diadème ,
reprit son frère avec ardeur ?
La Nymphé charmante que j'aime ,
vaut cent Déeses pour mon coeur.
On la verroit simple bergère
regner encor pas ses attraits ;
son empire , c'est l'art de plaire :
elle aura toujours des sujets.
L'Hymen lui treffe une couronne :
les Plaisirs portent ses couleurs ;
jouant sur les degrés du trône ,
l'essain des ris qui l'environne ,
lui présente un sceptre de fleurs.

Tout-à-coup plein d'impatience ,
le chœur des Amours s'écria :
eh ! c'est la Nymphé de la France :
nous connoissons ce Portrait-là :

Par M. DORAT.

E P I T R E

*A MADAME de ***,
qu'on accusoit de mettre du Blanc, & qui
se frotta le visage en présence
de l'auteur.*

Je veux le dire à l'univers;
je dois réparer mon outrage.
Belle Eglé! je veux, dans ces vers,
à la vérité rendre hommage.
Oui, ce beau teint, il est à vous;
il n'est pas moins vrai que votre ame;
l'Art peut bien en être jaloux:
mais la nature le réclame.

Ecoutez, Mesdames: j'ai vu;
trop légèrement j'avois cru
votre périlleux témoignage
sur le chapitre des attraits,
votre charmant arcéopage
est juge & parti au procès:
ainsi qui le croit, n'est pas sage.
Riés, Eglé, de tout ceci:
vous devés connoître les femmes,
puisque vous êtes femme aussi.
J'irai plus loin: toutes ces dames
ont raison de juger ainsi;

je suis seul coupable d'un crime :
 ah ! c'en est un que mon soupçon ;
 grace ! hélas ! & cent fois, pardon
 de cet affront illégitime ;
 c'est un forfait, il est affreux ;
 oui, j'ai cru, j'en suis tout honteux . . .
 que voulés-vous ? mais vos amies ,
 les laides, comme les jolies ,
 (surtout les premières pourtant ,)
 me le répétoient si souvent ,
 & chaque fois d'un ton si tendre ,
 avec tant d'intérêt pour vous ,
 que vous-même, tout comme nous ,
 l'auriés pu croire , à les entendre . . .
 Moi , cependant vous soupçonner !
 moi , vous accuser d'imposture !
 ah ! vous pouvés me pardonner :
 à moi tout seul j'ai fait injure .
 Oui, oui, j'ai grand tort . . . mais enfin ,
 vous l'avés bien un peu vous-même ;
 il est, par exemple, certain ,
 aimable Eglé, que votre teint
 paroît d'une blancheur extrême ;
 & que, si l'on vient à vous voir
 à coté de quelqu'autre femme
 on croit soudain s'appercevoir
 que vous mettés du blanc, Madame, . .
 ou bien donc, qu'elle met du noir.

Je pourrois encor, je vous jure,
(cela se peut dire entre nous,)
citer vingt traits ou la nature
met l'apparence contre vous.
Tenez, pour moi, quand je détaille,
avec un peu d'attention,
la rondeur, la proportion,
& les contours de votre taille,
quand je la vois, dans ses accords,
si régulière & si jolie,
j'avouerai qu'il me prend envie
de croire, qu'on garnit vos corps.

Et cette bouche, au fin sourire,
qu'on dit que vous peignés si bien,
moi, je suis bon, je n'en crois rien;
mais si l'on venoit à me dire,
que vous savés adroitement
y coller des feuilles de rose,
je vous avoueraï franchement
que j'en croirois bien quelque chose.

Je dirai tout, vous le voulés.
Vos vers c'est bien une autre histoire!
eh bien! on dit qu'ils sont pillés:
j'en suis fâché pour votre gloire;
on dit le recueil copié,
d'après un vieux rouleau ployé
autour d'un cylindre d'ivoire,
par Sapho jadis oublié

au fond du temple de Mémoire;
& comme dans ce beau séjour,
je vous vis entrer l'autre jour
je n'ai pas de peine à le croire.
C'est allés baïsser vos grands yeux;
je n'en dirai pas davantage:
cependant de votre partage
n'allés pas en vouloir aux Dieux;
des inconvéniens du mienx
ils ont formé votre appanage.

Par M. Le Marq. DE PEZAY.

LIVROGNE PHILOSOPHE.

Dès le matin, Grégoire s'enivroit.
Je bois aussi, lui disoit un sien frère:
mais tu devrois user de mon secret;
je bois mon saoul, quand j'ai fait mes affaires.
Le mien, dit l'autre, est encor plus certain,
& je ne fais de quoi tu t'inquietes;
quand je me suis enivré le matin,
pour tout le jour mes affaires sont faites.

Par M. DE LA CONDAMINE.

LE RENDÉS-VOUS.

EGLOGUE.

Au déclin d'un beau jour, une jeune Bergere,
 échappée à la fin aux regards de sa mere
 pressait les pas tardifs de son nombreux troupeau,
 vers un bocage épais, éloigné du hameau:
 l'heure d'un rendés-vous, malgré ses soins, passée,
 s'offrait incessamment à sa triste pensée.
 Elle arrive: mais Ciel! quels furent ses soucis,
 de parcourir ces lieux sans y trouver Tircis!
 Dans son impatience en vain elle l'appelle;
 écho seul répond à la voix de la belle.
 Mille soupçons confus allument son courroux;
 elle s'arrête enfin au plus cruel de tous.
 „Tircis ne m'aime plus: le perfide, dit-elle,
 „ne peut en même tems être heureux & fidèle:
 „une bergere amante est pour lui sans appas;
 „il m'aimerait encor. si je ne l'aimais pas.
 „On me l'avait tant dit, avant de le connaître:
 „Traités bien un amant, il cessera de l'être.
 „L'amour ne peut durer, qu'autant que les desirs;
 „nourri par l'espérance, il meurt par les plaisirs.
 „Aussi, quand il me tint un amoureux langage,
 „quoiqu'en secret mon coeur approuvât son hommage.
 „le

„le soleil quatre fois fit jaunir nos moissons,
„avant que je parussè écouter ses chansons.
„En lui cachant l'ardeur, qui devorait mon ame,
„que n'ai-je point souffert pour éprouver sa flamme!
„par combien de tourmens n'ai-je pas acheté
„le chimerique espoir d'aimer en sûreté!
„Cruelle à mon berger, plus cruelle à moi-même,
„je ne lui laissais voir qu'une rigueur extrême.
„Mais un jour, jour fatal au secret de mon coeur!
„Tircis trop tendrement me peignit son ardeur.
„Jusqu'à quand, disait-il, (il m'en souvient encore,)
„Serés-vous insensible au feu, qui me dévore!
„malgré votre beauté, craindriés-vous un jour
„de me voir à quelqu'autre immoler votre amour?
„Ah! Grands Dieux! si je vis sans aimer ma bergere,
„que ma flute, ma voix, mes vers cessent de plaire;
„qu'on me voie étouffer les oiseaux que j'instruis;
„que mes prés soient sans fleurs, & mes vergers sans fruits;
„que mes tendres brebis, que mes taureaux superbes
„s'empoisonnent du suc des plus mortelles herbes;
„que je les abandonne à la fureur des loups,
„ou que je sois moi-même en butte à tous vos coups,
„J'en jure par les Dieux, ou plutôt par vous-même,
„Phlis: l'amour vous rend ma déité suprême.
„L'ardeur, que j'ai pour vous, ne finira jamais,
„croyés-en mon amour, mes sermens, vos attrails.
„Son trouble, sa langueur, ses regards, son silence,
„tout m'assurait alors de sa persévérance:

„je ne pus résister à des coups si puissans;
„un trouble séducteur s'empara de mes sens:
„presque sans le vouloir, éperdue, inquiète,
„à mon perfide amant j'avouai ma défaite.
„Je vous aime, lui dis-je : heureuse si mon coeur
„peut attendre du votre une éternelle ardeur!
„à vous aimer toujours, cher Tircis, je m'engage;
„que de mon tendre amour cet agneau soit le gage.
„Il croîtra: que nos feux croissent ainsi que lui!
„Puissions-nous nous aimer encor plus qu'aujourd'hui!
„Qui pourrait exprimer ce qu'alors nous nous dîmes?
„reste-t-il des sermens après ceux que nous fîmes?
„Tout ce que sent un coeur par l'amour animé,
„dans ces heureux momens par nous fut exprimé.
„Fugitives douceurs! instans si désirables!
„ou foyés moins charmans, ou foyés plus durables.
„A peine eus-je livré mon coeur à ses desirs,
„que la nuit vint troubler nos innocens plaisirs.
„Malgré nous, il fallut nous soustraire à leurs charmes.
„Je me levai, nos yeux se remplirent de larmes,
„& pour nous séparer, en nous serrant la main,
„nous ne pûmes tous deux prononcer qu'à *demain*.
„Depuis cet heureux jour avec exactitude,
„il me prévient toujours dans cette solitude;
„mais, hélas! aujourd'hui je l'attends vainement;
„l'ingrat n'a plus pour moi le même empressement.
„Sans doute le perfide aux yeux d'une autre belle,
„se fait de ma douleur un mérite auprès d'elle;

„ & pour la flatter mieux, méprisant ma beauté,
„ le parjure se rit de ma crédulité.
„ Dieux! sur la foi des quels j'ai perdu l'innocence,
„ de mon volage amant daignés tirer vengeance.
Elle achevait ces mots, quand Tircis accourut;
à l'aspect du berger son courroux disparut,
& seulement d'un air ingénu, vif & tendre:
„ Serait-ce à moi, Tircis, dit-elle, à vous attendre?
„ Bergère, reprit-il, calmés votre courroux,
„ J'étais sur ces gazons deux heures avant vous:
„ vous arrivés enfin; mais disgrâce imprévue!
„ un loup au même instant s'est offert à ma vue;
„ il entraînait, grands Dieux! quelle allarme pour moi?
„ cet agneau si chéris, gage de votre foi.
„ O Ciel! pour mon amour quel funeste présage,
„ ai-je dit! mais, cruel, je meprise ta rage:
„ mon bras armé d'un pieu, puisque je suis sans chien,
„ va te faire sentir, qu'un amant ne craint rien.
„ Enfin jusqu'à son fort la bête poursuivie,
„ a perdu sous mes coups sa proie avec la vie;
„ j'ai vengé par sa mort nos plaisirs différés.
„ Pouvais-je moins punir qui nous a séparé?
La bergère, à ces mots, lui raconta ses craintes;
le fidèle Tircis en fit de douces plaintes.
Phillis, pour l'appaiser, docile à ses leçons,
par cent & cent faveurs, expia ses soupçons.

Par M. L'Abbé MANGENOT.

LES SOUVENIRS.

Qu'êtes-vous devenus, momens chers & trop courts
de la première jouissance,

où l'homme, avec transport, vole au sein des amours,
où le plaisir sourit à l'inexpérience?

vous m'avez donc fui pour toujours!

De l'avenir alors embrassant l'étendue,

je me flattois d'atteindre à l'immortalité;

le cercle de mes jours se perdoit à ma vûe,

dans un espace illimité.

A vingt ans, l'existence est un feu qui dévore;

au coeur adolescent, où ce feu vient d'éclore,

le sang à pleins canaux porte la volupté.

O! combien la nature avoit pour moi de charmes!

quel doux ravissement faisoit couler mes larmes!

comme tout m'enchantoit! comme j'étois heureux!

L'amour, sans me fixer, m'embrâsoit de ses flâmmes;

empressé de jouir, plus ardent qu'amoureux,

je m'engageois dans tous les lieux,

& j'adorois toutes les femmes. . .

Adieu, tendres erreurs! & toi, folâtre amour!

Sous ces berceaux fleuris, au bord de ces fontaines,

je n'irai plus chanter tes plaisirs & tes peines;

je n'irai plus redire aux échos d'alentour

le nom de la beauté dont je portois les chaînes.

Aux arbrisseaux de mon séjour,
j'ai déjà suspendu cette flûte volage,
qui, prodigue de son hommage,
pour de nouveaux attraits, résonnoit chaque jour.

Près de mes pénates rustiques,
je viens goûter d'autres plaisirs;
je viens revoir ces bois antiques
qu'émeut l'haleine des zéphirs,
ces ruisseaux qui coupent la plaine,
ces vallons frais, ces verts coteaux,
& l'humble enceinte des hameaux,
dont ma muse fit son domaine,
Recevez-moi dans votre sein,
beaux lieux, tranquille solitude,
où j'ai l'espoir toujours certain,
d'un jour heureux, d'un soir serein,
d'une nuit sans inquiétude,
& des charmes du lendemain.
Là, j'oublierai les soins frivoles
qui m'ont abusé si long-tems;
j'oublierai ces viles idoles
à qui je portois mon encens:
ces femmes qui n'ont que des sens,
ces prudes à grands sentimens,
ces Laïs dont l'ame est flétrie,
& ces coquettes qu'un jour lie,
qu'un jour enlève à vingt amans.
Je rirai de cette foiblesse.

enfant de mon désœuvrement,
instinct que j'avois faussement
honoré du nom de tendresse,
& qui de tourment en tourment
promenoit ma folle jeunesse.

Au flambeau de la vérité
mon oeil s'éclaircit & s'épure!
j'ai vu que ce monde vanté
n'étoit qu'ignorance, imposture,
vice, illusion, vanité.

Ah! si dans les biens de la vie,
il n'est point de réalité,
si la plus douce rêverie
nous tient lieu de félicité,
dieux! couvrez mes yeux d'un nuage,
& rendez-moi, pour un moment,
la volupté, l'enchantement,
& les prestiges du bel âge!

Où suis-je ? . . . ô souvenir! ces lieux que je
revois,

font-ils les mêmes lieux que j'ai vus autrefois ?
D'où vient qu'à leur aspect mon ame est moins
ravie ?

La fraîcheur & l'ombrage ont-ils fui de ces bois ?
n'est-ce plus-là cette eau qui baignoit la prairie ?

n'est-ce plus ce même gazon,
où mes bras palpitans pressioient ma jeune amie,
où l'amour nous donna sa première leçon ?

Hélas !

Hélas! il m'a quitté, cet enchanteur perfide
qui me trompoit si doucement;
il m'a quitté, ce dieu charmant,
qui m'offroit les jardins d'Armide,
& l'univers pour moi rentrer dans le néant.

Par M. LÉONARD.

V E R S

*Pour mettre à la tête d'une Collection
de Romans.*

ME'amuser, n'importe comment,
fait toute ma Philosophie;
je crois ne perdre aucun moment:
hors le moment où je m'ennuie;
& je tiens ma tâche finie,
pourvu qu'ainsi tout doucement
je me défasse de la vie.

Par M. L'Abbé PORQUET.

M I L O N,
IDYLLE, imitée de M. GESSNER.

Milon dans un bosquet avoit pris un oiseau.
Du creux de ses deux mains, il lui forme une cage;
& courant tout joyeux rejoindre son troupeau,
 il pose à terre son chapeau,
 & par dessous met le chanfre volage.
Je vais chercher, dit-il, quelques branches d'ozier;
 attens-moi là: dans moins d'une heure,
 je te promets, mon petit prisonnier,
 une plus riante demeure
 Quel plaisir d'offrir à Chloris
 ce don nouveau, gage de ma tendresse!
Il faut que deux baisers au moins en soient le prix.
Quelle m'en donne un seul; avec un peu d'adrefie,
 ne puis-je pas en prendre cinq ou six?
 Oh! si déjà la cage étoit finie!
 Il dit, part, s'éloigne à grand pas,
trouve un faule, l'émonde, & rentre en la prairie,
 un faisceau d'ozier sous le bras.
Mais de quelle douleur son ame est accablée!
Un vent perfide avoit retourné le chapeau,
 & sur les ailes de l'oiseau,
tous les baisers avoient pris la volée.

Par M. BERQUIN.

L E

*LE TROUPEAU
QUI VEUT CHANGER
DE CHIEN.*

FABLE.

*S*ous la garde d'un chien sévère,
un troupeau s'en alloit paissant
tristement,

toujours sans dire mot, toujours le nez par terre,
jamais alerte & bondissant,
quoiqu'il broutât le verd naissant.
Écart le plus petit, faute la plus légère
étoient soudain payés comptant.

Coup de patre au museau, coup de dent au derrière,
Grognard vous les pinçoit, sans dire gare avant.

Il se trouvoit par-tout, à la queue, à la tête.

couroit, sautoit, crioit, côtoyoit chaque bête,

& le Pâtre étendu laissant là son bâton,

pouvoit dormir à l'aise, ou caresser Lisou.

Grognard est un trésor pour une bergerie :

dès qu'il paroît un loup, il l'immole à Pluton.

Mais le troupeau se plaint: je conçois qu'il s'ennuie;

sans maint petit écart & sans mainte folie,

ma foi! pour rien, je donnerois la vie.

Tout maudissoit le chien dans le fond de son cœur ;
Jupin nous l'a donné dans sa juste fureur.

Oui, c'est pour nos péchés, disoit la gent montone,
c'est pour cet espalier que notre dent gloutone,

hélas ! dévora dans sa fleur.

Mais si Jupin punit, Jupin a l'âme bonne,
& quand on se repent, il traite avec douceur.

Ainsi parloit tout bas, en dévote personne,

plus d'un mouton mourant de peur

d'être entendu. Pour quelque tendre affaire,
un jour que le matin, d'humeur d'être galant,

s'oublioit un peu loin, contre son ordinaire,

vite le nez au Ciel, tout le peuple bêlant :

„c'est un loup enragé ! c'est un fils de Cerbère !

„Jupin, délivre-nous de ce monstre odieux.”

Ils desiroient un chien qui leur laissât tout faire :

Jupin, pour leur malheur, se rendit à leurs vœux.

Il leur donna *Tout-doux*, matin fort débonnaire,

& bientôt le troupeau de bondir dans les champs,

d'aller deçà, delà, de faire des gambades

& se donner du passe-tems.

C'étoient toujours nouvelles escapades ;

on ne gardoit plus d'ordre ; il n'étoit plus de rangs ;

le chien n'est plus le maître ;

s'il parle, on cabriole, ou bien qu'il aille paître,

& les voilà contents.

Gare les loups du voisinage !

déjà nos libertins ont ressenti leur rage ;

viennent

viennent aussi les loups de tous les environs,
lous de dix milles à la ronde:
ils se donnoient le mot pour raffler les moutons:
Tout-doux laissoit en paix égorger tout le monde,
& prudemment s'éloignoit des gloutons.
Du malheureux troupeau le pitoyable reste,
à ses dépens, sage un peu tard,
bêla, bêla si fort, que la bonté céleste,
pour terminer ses maux, lui renvoya Grognard.

Un Roi, même cruel, vaut mieux qu'un imbécille:
l'un, il est vrai, nous fait du mal:
mais l'autre en laisse faire; il est bien plus fatal:
on n'auroit qu'un tyran, on en a plus de mille.

Par M. DE FUMARS.

A LA REINE DE FRANCE.

Instruite à régner comme à plaire,
humaine au faite des grandeurs,
ce ne feroit qu'une bergère,
qu'elle auroit l'empire des coeurs.

Par M. MINGARD.

AUX HOMMES.

Sexe qui vous croyez le maître,
soyez au moins digne de l'être;
justifiez votre fierté,
& puis ce sera notre affaire,
quand vous l'aurez bien mérité,
de vous surpasser pour vous plaire.
Pardonnez-moi cette candeur,
ma plume obéit à mon cœur;
disserter est votre partage:
mais disserter est-ce être sage?

Notre frivole aréopage
donne des loix à vos héros,
& des poupons du badinage
nous fémons vos graves bureaux;
vous savez manier des armes;
un grand fabre a pour vous des charmes;
vous vous battez bien mieux que nous:
chez vous la force aide au courroux,
Oui, sur ce point, je dois le dire,
vous avez sûrement l'empire;
notre force à nous n'est point là:
que pouvons-nous faire à cela?

Le Ciel aussi nous dédommage;
dans nos cœurs il met le courage;

nos combats, hélas ! sont affreux :
les vôtres sont moins douloureux,
& l'ennemi qu'il vous faut craindre ,
ne sachant ni plaire, ni seindre,
moins cher, est bien moins dangereux.
Vous faut-il dévorer des larmes,
résister à votre vainqueur ?
sans honte vous rendez les armes.
Mais sous une feinte douceur,
quand l'Amour blesse notre coeur,
trop sincères pour ne pas croire,
pleurant la peine ou le bonheur,
& la défaite, & la victoire,
& le triomphe de l'honneur,
ou la perte de notre gloire,
nous trouvons partout le malheur.
Savez-vous vaincre la nature ?
connoissez-vous tous ces tourmens,
vous esclaves de vos penchans,
vous que l'impunité rassure ?
J'ai tort, je vous condamne envain ;
tous mes reproches sont des crimes :
n'avez-vous pas votre Latin
qui vous rend des êtres sublimes ?
Oui, Messieurs, le sexe jaseur
doit tout au sexe raisonneur :
trop heureuses, je suis sincère,
que des demi-dieux tels que vous,

daignent descendre jusqu'à nous,
& s'humaniser pour nous plaire.
Des Philosophes, des Penseurs,
des Géomètres, des Docteurs,
dont les discours sont admirables,
& les écrits inexplicables,
s'occuper de jolis enfans!
en perdre par fois le bon sens!
autour de nous jouer sans cesse!
s'abaisser à notre foiblesse!
Tel est pourtant notre pouvoir.
Que la Nature forme un Sage;
si le Sage vient à nous voir,
reconnoît-elle son ouvrage?
Enfin tout adore nos fers;
tout suit l'instinct qui nous dirige;
par nos graces, par nos travers,
si l'on veut, par notre vertige,
nous enchaînons cet univers;
nous lui prouvons, grace au prestige,
qu'en vous ébauchant avant nous,
le Ciel de votre honneur jaloux
pour la fin garda son prodige,
& que la main du Créateur
commença vite par la tige,
pour donner ses soins à la fleur.

*Par Madame la Comtesse DE B * * *.*

ÉPIÔRE

A MON MÉDECIN, SUR LE RÉGIME.

Docteur, avez-vous résolu
de prendre un ami pour victime?
D'un ton poliment absolu,
vous me commandez le régime:
le régime! à moi! juste ciel!
cet ordre est un peu dur à suivre;
tout Médecin est donc cruel,
lors même qu'il nous laisse vivre!
Mais que dis-je? si pour guérir,
je dois contrister ma jeunesse,
me brouiller avec le plaisir,
& redoutant jusqu'au desir,
avec respect voir ma maîtresse,
voir des roses sans les cueillir;
ah! vivre ainsi pour la sagesse,
est-ce donc vivre? c'est mourir.

Permetts qu'à mon tour je te blâme.
Quoi, dormir la nuit tristement,
comme un mari près de sa femme!
Quoi! poète, convive, amant,

dormir ! à mon âge ! comment ?
le sommeil est la mort de l'ame.
Cependant s'il faut déroger,
& dormir comme un automate,
écoute, moderne Hippocrate,
avec toi je puis m'arranger.
Le jour on voit tant de misères,
de protégés, de protecteurs,
de fots flatés, de fots flatteurs,
de petits Crésus éphémères,
de femmes à petits mystères,
de fats aux petits airs de Cour,
de petits valets mercénaires ! . . .
Docteur, je dormirai le jour.

Ce qui te coûte une parole
me coûte à moi mille regrets ;
il faut, dis-tu, que désormais,
tandis que la faim me désole,
à la table de nos gourmets,
je ne juge des meilleurs mets
que par l'odeur : le joli rôle !
il faut, qu'étalant sa gaité,
son teint fleuri, son opulence,
Monsieur l'Abbé toujours fêté
décide en maître à mon côté
sur les vins d'Espagne ou de France,
&, me prêchant fort l'abstinence ,

les boive encore à ma santé.
Par respect pour la médecine,
il faut enfin voir de beaux yeux,
teint de rose, piquante mine,
disons plus: il faut voir Corine,
lui plaire . . . & trembler d'être heureux;
c'est-là le coup qui m'assassine.
Barbare! ôte-moi donc mes sens,
ces sens qui portent dans mon ame
des desirs toujours renaissans,
des plaisirs toujours ravissans;
fais que la beauté qui m'enflamme
cesse enfin de remplir mon coeur;
sa voix, cet organe enchanteur,
qui peint quelquefois l'amour tendre
& quelquefois l'amour boudeur,
que je ne puisse plus l'entendre;
que je ne puisse dans ma main,
en palpitant, serrer la sienne,
fixer ma bouche sur son sein,
sur sa bouche fixer la mienne,

On a de tout tems établi
que nous n'avons qu'une seule ame;
contre ce dogme je réclame;
moi j'en ai cinq, & les voici:
une aux oreilles pour Racine,
ou pour ce Rameau si divin;

une pour la rose & le thim,
ou pour l'haleine de Corine;
une sans doute à chaque main,
celle-là pour Corine encore;
une au palais pour le bon vin,
& dans les yeux une autre enfin,
pour tout un sexe que j'adore.
Mes ames font tout mon bonheur;
ah! je ne veux en perdre aucune.
Au lieu de m'en priver, Docteur,
si tu pouvois m'en donner une!

Tu ne fais pas à quels tourmens
ta funeste amitié me livre.
Laisse-là pour quelques instans
Paris, ton deuil & tes mourans:
allons en Perse; ose me suivre
dans un ferrail. Dieux! quel essain
de jeunes & belles captives,
voluptueuses, tendres, vives,
au corps d'albâtre, au plus beau sein;
plusieurs sur des sofas penchées,
sortant du lit, entrant au bain,
quelques-unes demi-couchées!
Que ne sommes-nous des sultans!
Mais vois-tu ces Eunuques blancs,
noirs, olivâtres, effrayans?
Infortunés! Comme ils gémissent!

Près du plaisir, ils ne l'ont pas ;
ils touchent des yeux tant d'appas,
hélas ! & jamais ne jouissent !
Voilà pourtant le sort heureux
auquel tu voudrois, ce me semble,
me condamner. Docteur affreux,
acheve, achève ; & si tu veux
me forcer à vivre comme eux,
bourreau, fais que je leur ressemble.

Mets au régime , tu le peux,
mets au régime, à plus d'un titre,
ce Prélat jeune, mais goûteux,
qui va, fortant de son Chapitre,
sur un sofa poser sa mitre,
& catéchise avec ferveur
une beauté très-peu Chrétienne
qui, distraite sur son bonheur,
voit jouer sa petite chienne
avec la Croix de Monseigneur,
Au régime encore, au régime,
ce Duc, ce vieillard de vingt ans,
le moins renommé des amans,
indigne à jamais de l'estime
de toute femme à sentimens.
Un régime bien plus sévère
à ce jeune objet né pour plaire,
qui, trop caressé des amours,

se livre à leur douceur perfide,
& de voluptés trop avide,
flétrit la fleur de ses beaux jours,
Deux mots enfin sur tes tablettes
pour un Docteur frais & vermeil,
admis à l'instant du réveil,
admis à l'heure des toilettes.
On me le gâte, on le chérit;
de telle femme qu'il guérit
la reconnoissance est extrême,
& du régime qu'il prescrit,
il a, je crois, besoin lui-même.

Mais quel soupçon vient m'allarmer !
je t'ai fait connoître Corine ;
voir ma Corine, c'est l'aimer ;
ta main sur cette main divine
erra long-tems ; j'en fus jaloux,
& je fus près de te le dire ;
je te vis lui tâter le poulx,
je te vis même lui fourire.
Depuis ce jour, j'ai remarqué
que tu viens me parler sans cesse
& d'air natal & de sagesse . . .
Traître, te voilà démasqué :
adieu, je cours chez ma Maîtresse.

Par M. BARTHE.

R E Q U Ê T E

A MESSIEURS

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE.

Savans Protectors des Maçons,
ouvrez-moi votre Temple,
non pour y donner des leçons,
mais pour servir d'exemple.

J'avois des nerfs: je n'en ai plus;
mais je végète encore;
adieu l'Amour, adieu Venus:
je ne tiens plus qu'à Flore.

Je fus un grand Agriculteur
de vingt ans à cinquante:
aujourd'hui de cultivateur,
je suis devenu plante.

Mais plante des lointains pays,
délicate, étrangère,
à qui l'on accorde à Paris,
les honneurs de la serre.

Là, plus choyé que le jasmin,
que le lys & la rose,
de bouillon, de sucre & de vin,
tour-à-tour on m'arrose.

Si j'en crois mes deux jardiniers
qui gâtent leur élève,
des Zéphirs les airs printaniers
ranimeront ma sève.

Je n'oserois ajoûter foi
à ce flatteur oracle,
& je n'attends pas que pour moi,
le Ciel fasse un miracle.

Pour les fleurs il n'est qu'un printems:
j'ai passé mon automne;
un arbre dure plus long-tems,
mais enfin se consume.

De mes rameaux fecs faisons donc
des fagots ou des planches:
car si je puis sauver le tronc,
j'abandonne les branches.

Par M. DE LA CONDAMINE.

IMITATION

D'UNE IDILLE DE THEOCRITE.

Reine des nuits, dis quel fut mon amour;
 comme en mon sein, les frissons & la flamme
 se succédoient, me perdoient tour-à-tour;
 quels doux transports égarent mon ame;
 comment mes yeux cherchoient en vain le jour;
 comme j'aimois & sans songer à plaire;
 je ne pouvois ni parler ni me taire. . . .
 reine des nuits, dis quel fut mon amour.
 Mon amant vint: ô momens délectables!
 il prit mes mains. tu le fais, tu le vis;
 tu fus témoin de ses sermens coupables,
 de ses baisers, de ceux que je rendis,
 des voluptés dont je fus enivrée.
 Momens charmans, passez-vous sans retour?
 Daphnis trahit la foi qu'il m'a donnée:
 reine des nuits, dis quel fut mon amour.

Par M. DE VOLTAIRE.

UNE

UNE HEURE APRES.

J'ai donc goûté le bien suprême!
je suis aimé, je suis amant;
Eucharis, quel titre charmant,
sur-tout quand c'est toi que l'on aime!
Tes charmes . . . ils font donc à moi!
ton cœur . . . c'est pour moi qu'il respire!
tu m'appartiens! . . non, non, tu n'appartiens qu'à toi;
j'ai le trésor, garde l'empire;
va, je suis ton esclave, & ton esclave est roi.

O voluptueux sanctuaire!
ô boudoir, vrai temple d'amour,
que le flambeau des nuits éclaire
d'un rayon préférable au jour!
mon Eucharis, ô ma maîtresse!
que de baisers donnés, rendus,
dans ce beau temple de Vénus,
où je te pris pour la déesse;
où, consumés des mêmes feux,
& le pontife & la prêtresse
ne brûloient l'encens que pour eux!

Sans doute, hélas! tu te rappelles,
& ces effets multipliés,
& ces tableaux si variés
par le jeu des glaces fidèles;

qui, reproduisant la beauté,
offroient à l'amant transporté,
dans une même jouissance,
la piquante infidélité,
jointe à la douce volupté,
que l'on ne doit qu'à la constance.
Je me crois encor dans ces lieux;
je me crois encor dans les cieux!
Déjà ton baiser est plus tendre;
ton regard est plus amoureux:
à demi-fermés, tes beaux yeux
sur les miens viennent de répandre
ces pleurs, le plus doux des aveux
de la beauté prête à se rendre.
Mon coeur palpite sur le tien;
tu me repousses, je t'attire;
tu me rappelles, je revien;
je brûle, je meurs, je délire,
je renais, Eucharis soupire;
rien n'est égal à mon délire:
ton délire est égal au mien.
Je suis dieu, je bois l'ambroisie;
souverain bien! je t'ai goûté;
je t'ai senti, je t'ai chanté:
je rends grace au ciel de la vie.

Par M. Le Marq. DE PEZAY.

A UN AMI,

Sur l'apparence d'un refroidissement.

Lorsqu'il survient quelque nuage
 Sous le beau ciel de l'amitié,
 le secret d'empêcher l'orage,
 est de n'en pas être effrayé.
 Docile au penchant qui l'inspire,
 l'ami vrai fait garder ses droits,
 quoi qu'on fasse pour les détruire;
 de l'orgueil il brave les loix:
 il cherche l'ami qu'il attire,
 & l'entretien que l'on desire,
 soulage deux coeurs à la fois.
 Les ames honnêtes s'appellent:
 je compare leurs différends
 à ces averfes du printems,
 qui fécondent & renouvellent.

Par M. DORAT,

TABLEAU DE LA VIE HUMAINE.

Dans les jours de la folie,
on jouit sans rien prévoir;
en avançant dans la vie,
nos seuls biens sont dans l'espoir.
La vieillesse encor projette:
mais avant d'exécuter,
l'heure sonne, & l'on regrette,
sans avoir à regretter.

*Par Mad. la Marq. DE * **

A UN PATINEUR.

Sur un mince cristal, l'hiver conduit vos pas;
le précipice est sous la glace:
telle est de vos plaisirs la légère surface;
glissés, mortels, n'appuyés pas.

V E R S

Sur une Montre à Secondes.

Autour de l'émail circulaire ,
lorsque mon oeil ne considère
que l'invisible mouvement
de cette aiguille si légère ,
qui marque l'heure ou le moment ,
à son insensible passage ,
je me dis : le tens & l'ennui
se sont mis ensemble en voyage ;
je n'aurai jamais le courage
d'aller d'un pas si ralenti
jusques aux bornes de mon âge.
Mais quand je jette un oeil plus sage
sur cette autre aiguille qui court
rapidement dans la carrière ,
je vois trop de ma vie entière
hélas ! combien l'espace est court ;
je lui crie : ah ! cruelle ! arrête !
tu vas faner le peu de fleurs
dont la main des jeunes erreurs
vouloit encor parer ma tête.
Mais elle fuit sans m'écouter ;
ah ! quand je voudrois l'arrêter.

le tems, le tems trop inflexible
dont elle est l'image visible,
ne viendrait-il pas m'emporter?
A cette aiguille fugitive,
je dois du moins la flamme active
qui me fait faillir les momens;
par sa vitesse qui me frappe
je sens bien mieux le prix du tems:
plus il vole, moins il m'échappe.

Par M. LEMIERE.

MESSIRE JEAN,

F A B L E.

Petit de corps, petit de renommée,
messire Jean un jour, si la fable ne ment,
las de sa taille accoutumée,
monta sur une chaise: on le trouva très-grand.
„Attendés, ce n'est rien, vous m'allés voir géant“:
il grimpa sur un mont, & parut un pignée.

Par M. DE FUMARS.

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE.

OU LE

CORDELIER REQUIN,

C O N T E.

Muse, de grace, au fait, & point d'exorde!
Des écumeurs, gens sans miséricorde,
firent descente à je ne fais quel port;
& tout de suite y descendit la mort,
l'af freux dégât, le viol équivoque,
qu'Agnès redoute, & dont Barbe se moque;
l'ardente soif du sang & du butin,
tant d'autres maux, le Sacrilège enfin,
péché mignon des ames scélérates.

Ce dernier-ci conduisit les pirates,
dans un couvent de Pères Cordeliers.

Châsse, encensoirs, croix, soleils, chandeliers,
vases sacrés, tout fut de bonne prise;
burettes, brocs, le cellier & l'église,
tout fut pillé. Notez que les vauriens
n'étoient pourtant Juifs, ni Turcs, mais Chrétiens,
en qui, peut-être, eût agi le scrupule,
s'ils n'avoient pas dans plus d'une cellule,
trouvé de quoi se dire; eh ventrebleu!

n'en

a'en ayons point, puisqu'ils en ont si peu!
Quoi trouvé donc? quoi? gentilles commères,
que sur la nef, on mène avec les pères
pour y passer le tems dorénavant,
eux à ramer, elles comme au Couvent.

Père Grichard, bilieuse pécore,
prêche & fulmine en pieux Matamore :
Père Grichard est traité d'étourneau,
& pour réponse, on vous le jette à l'eau.
D'autres encor de prêcher ont la rage,
& prêchoient donc, mais sur un ton plus sage;
quand le plus fier de tous les ouragans,
mieux que sermons, convertit les brigands.
Les voilà tous devenus des Panurges,
se fiant moins à Dieu, qu'aux Thaumaturges. (I)
& promettant chandelle à tous les saints
du Paradis, & lieux circonvoisins!

Tout l'équipage est aux pieds de la chiourme;
on crie, on pleure, on sanglote; on se gourme.
Mæd culpâ! mon Père! mon Mignon!
ce n'est pas moi! c'étoit mon compagnon!
Moincs de dire, en faisant grise mine:
punition, & vengeance divine!
le bon larron, contrit comme à la croix,
de se vouer à monsieur S. François,

s'il en échappe! . . . A l'instant le tems change;
 vous eussiez dit que sur l'aile d'un Ange,
 le Séraphique avoit dit: *Quos ego.*
 Le ciel reprend l'azur & l'indigo;
 l'eau reverdit, & la claire surface,
 s'applanissant, redevient une glace.
 Tout rentre enfin dans son premier état;
 tout, j'y comprends le coeur du scélérat.
 Il rit du voeu formé pendant l'orage;
 le Capitaine en absout l'équipage,
 réunissant les deux pouvoirs en foi,
 & sur son bord étant Pontife & Roi.
 Buons! rions! chantons! dit le Corsaire!
 frappez, comite! & vogue la galère!

Les Penaillons disoient: vous avez tort;
 on fait la figue au Saint plus près du port;
 de Pharaon tel étoit le vertige:
 Moïse aussi coup sur coup le fustige.
 Le chef répart: Qu'on ait tort ou raison;
 ramez, Faquins! belle comparaison
 de follet à follet! la verge de Moïse,
 & le cordon de S. François d'Assise!

Trois jours avoient coulé sans accidens;
 le quatrième, ainsi qu'entre leurs dents,
 les gris-vêtus prioient leur Patriarche
 de se venger, en purifiant l'Arche,

l'un d'eux soudain s'écrie: Ah! le voilà!
Qui? S. François! où? sur l'eau, là-bas! là!
tenez! voyez! vis-à-vis de la poupe!
Sur le tillac aussi-tôt l'on s'attroupe:
oui! c'est, dit-on, vraiment un Cordelier!
c'en est bien un! le fait est singulier!
en pleine mer, un homme! & n'en déplaît,
qui paroît même être là fort à l'aise!
C'est, s'écrioit un moineillon fervent,
c'est ce grand Saint qu'à la merci du vent,
prêts de périr, ingrats, vous réclamâtes!
mon oeil d'ici distingue les Stigmates;
je vois, je vois l'Ange exterminateur,
le bras levé sur le prophanateur:
tremblez, méchans! La Frocaille en tumulte,
passoit déjà de l'Espoir à l'insulte;
la soldatesque incertaine & tout bas
se demandoit: l'est-ce? ne l'est-ce pas?
La nuit laissa leur ame irrésolue;
l'indévot crut avoir eu la berlue,
& du soleil attendit le retour,
Le soleil luit; on revoit, tout le jour,
le même objet à pareille distance;
jà le relaps incline à pénitence,
C'est S. François! qui pourroit-ce être donc?
voici des gens penauds, s'il en fut onc.
Le Commandant, dont la visière est nette,
pour le plus sûr, met l'oeil à la lunette;

& dit: ma foi, vous ne vous trompez point:
je vois capuce & froc; c'est de tout point
un Cordelier bien vif, bien à la nàge;
il veut venir sans doute à l'abordage:
il faut l'attendre: holà! hô! le grapin!
Chacun se signe au cri du Turlupin:
d'horreur le poil en dresse à tout son monde;
l'objet s'enfonce, & dispaçoit sous l'onde.
S'élève lors un vent plus que gaillard,
fut-ce un coup du ciel ou du hazard,
vous en allez savoir le pour ou contre.
Tout au plus près, le nàgeur se remontre:
le harpon tombe, accroche, & tire; qui? . .
étoit-ce bien un Cordelier? nenni:
car de par Dieu, sa mère & saint Antoine,
l'habit jamais ne fit si peu le Moine.
C'étoit au vrai l'habit d'un Franciscain,
mais sous lequel ne gisoit qu'un Requin,
poisson goulu, vorace, antropophage,
poisson béant, poisson pour tout potage,
mais un poisson froqué! Par quel hazard?

Vous avez vû noyer Père Grichard:
figurez-vous ce Requin qui le gobe,
non pas avec, mais par-dessous la robe;
des pieds au col tantôt il fut grugé;
& là, du tronc la tête prit congé.

Le froc alors, présentant l'ouverture,
avoit du monître embéguiné la hure ;
& de ce jour, Quêteur humble & gourmand ,
Frère Requin suivoit le bâtiment.

Par M. PIRON.

EPIGRAMME.

Lorsque la fièvre & ses brûlantes crises
ont de notre machine attaqué les ressorts ,
le corps humain est un champ-clos alors ,
où la nature & le mal font aux prises.
Il survient un aveugle appelé Médecin ;
tout au travers, il frappe à l'aventure ;
s'il attrape le mal, il fait un homme sain,
& du malade un mort, s'il frappe la nature.

Par M. LEMIERE.

LES
MÉTAMORPHOSES.
D'ÉRÉSICTÉE.

La Nyade Erésictée
se jouoit sur son ruisseau;
& sans bruit, l'heureux Protée
s'approchoit en nageant sous l'eau.
Soudain la Nymphe éperdue
voit son amant, se voit nue:
elle fuit dans les airs & s'envole en oiseau;
elle s'abat toute agitée
sur un rameau,
près d'un moineau:
c'étoit Protée.
Elle fuit, & le Dieu n'atteint au haut des airs
qu'une flamme pareille à celle des éclairs.
Heureux modèle
des amans,
il la suit dans ses changemens,
change comme elle,
& la poursuit dans tous les élémens.
Se mêlant aux feux du tonnerre,
il entraîne avec lui cette vapeur légère.

La Nymphé en pleurs
échappe à la nue embrasée,
tombe en rosée :

mais le Dieu la devance, & l'attend sous les fleurs.

Nymphé sévère,
vous fuyez vainement:
rien n'est seul; tout a son aimant,
& tout ce qui pourra vous plaire
cachera toujours votre amant.
Elle a cessé de se défendre;

& le premier plaisir que son ame ressent,
est le doux plaisir de reprendre
tous ses attraits pour son amant.

Par M. DE RHULIERES.

AUX MUSES.

*S*ouffrez les Amours sur vos traces;
Muses, souvenez-vous toujours
que l'esprit est sans les Amours
ce qu'est la beauté sans les Graces.
C'est à l'amour qu'il faut céder:
quel autre charme nous arrête?
l'esprit peut faire une conquête:
mais c'est au coeur à la garder.

Par M. BERNARD.

LE
SOMMEIL DU TYRAN,
FABLE ORIENTALE.

Sous ses lambris dorés, un Tyran détesté
dormoit en apparence avec tranquillité.

Le sommeil, dit quelqu'un, est-il fait pour le crime?
eh quoi! le ciel épargne sa victime?

Imprudent! au bruit que tu fais,
(dit un *Faquir*) tremble qu'il ne s'éveille;
le ciel permet que le méchant sommeille,
pour que le sage ait des momens de paix.

Par M. BRET.

MADRIGAL.

Vous demandés en quoi, jeune & belle Amélie,
différent une montre & vos attraits puissans:
la montre marque les instans,
& près de vous on les oublie.

Par M. FRANÇOIS de Neufchateau.

C'est la pensée du Cardinal de Polignac, mise en vers.

*L A**VRAIE PHILOSOPHIE.*

*A*mis, point trop d'impatience :
le jour n'implorons point la nuit ;
cette ardeur de la jouissance
est souvent ce qui la détruit.

Dans le mois où croît l'aube-épine,
votre chaleur a tout hâté :
rien n'a mûri dans votre été,
& l'hiver vous crierez famine.

N'ai-je point épuisé les fleurs
dont au printems on se couronne :
c'est pour trouver encor meilleurs
les fruits cueillis dans mon automne.

Je cherche par-tout le plaisir :
mais lorsque ma recherche est vaine,
je fais jouir de mon desir,
quelquefois même de ma peine.

Par M. DORAT.

ÉPI TRE

E P I T R E

A ARISTE.

Ariste, je t'écris dans un de ces instans,
où l'ame languissante, affligée & flétrie,
repoussée avec dégoût la coupe de la vie,
& demande à quitter des liens trop pesans;
du plaisir la flamme agissante
n'est plus pour moi qu'une lueur mourante,
qui s'exhale en vaines vapeurs:
tel un champ que la mort habite
voit ces feux imputrissans qu'un air impur excite,
éclairer des tombeaux les lugubres horreurs.
Que font ces passions, mobiles de mon être,
l'ambition, la gloire, l'amitié,
l'amour à qui mon coeur a tant sacrifié,
de nos songes trompeurs, le moins trompeur peut-être ?
toutes ces brillantes erreurs
à mes regards s'éloignent & périssent,
comme ces fantômes menteurs,
qui doivent à la nuit leur forme & leurs couleurs,
devant le jour s'évanouissent.
Le monde disparoît & se perd à mes yeux:
ainsi le vaisseau qui fend l'onde
& court sur la plaine profonde

s'abandonner aux vents séditieux
voit s'éloigner, blanchir, décroître,
fuir, s'effacer & disparaître
les villes, les remparts & les monts sourcilleux.
Je n'envisage plus qu'un effroyable abîme,
ce gouffre dévorant qu'on ne peut éviter,
où tout vient se précipiter,
jusques au tems qui lui sert de victime.
Eh! pourquoi n'ai-je pas la force d'y courir?
Pour contempler les flots, la foudre & la tempête
dois-je encor retourner la tête?
& n'ai-je pas appris, malheureux, à mourir?
Lorsque je puis rompre mes chaînes,
lorsqu'un seul instant peut finir
un cours d'ennuis & d'éternelles peines,
qui peut, hélas! me retenir?
Tu ne saurois, esclave misérable,
briser les murs de ta prison!
tu ne fais que traîner cette triste raison,
qui, loin de te prêter une main secourable,
d'un flambeau sans clarté t'importune & t'accable!
Quel est donc mon espoir? Ah! courageux Caton,
ame vraiment romaine & digne de Platon,
que n'ai-je dans mon sein ton audace hardie,
ce noble mépris de la mort,
qui t'affranchit par un heureux effort,
& de César & de la vie!
Mais qu'ai-je dit? quand ma mourante voix

appelle ce sommeil, cette heureuse impuissance
qui doit endormir ma souffrance,
& d'un coup m'épargner tant de coups à la fois,
de la religion j'entens la voix tonnante
Eh bien! fille du Ciel, parle, console-moi;
d'un seul de tes rayons la lueur bienfaisante
de mes pas égarés écartera l'effroi.
„Attens, vase orgueilleux, enfant de la poussière,
„que l'esprit qui d'un souffle anime la matière,
„qui te forma, te pâtrit à son gré,
„à son gré décompose une argile grossière,
„& te rende au limon dont il t'avoit tiré;
„baisse ta paupière arrogante;
„homme, vis, souffre, adore, & ne demande pas
„pourquoi tant d'ennemis s'attachent à tes pas;
„quand il en sera tems, victime obéissante,
„reçois, sans murmurer, l'arrêt de ton trépas”.

Traî nons donc, malheureux, la chaîne qui
nous lie;
sur les bords de la tombe osons nous arrêter,
& sans interroger la main qui nous châtie,
courbé sous le malheur, sachons la respecter.

Par M. D'ARNAUD.

A UNE DAME DE MILAN.

Jamais Beauté ne me fera la loi :
je n'en suis plus à mon apprentissage ;
indépendant, libre & maître de moi ,
je dois, je veux, & je fais être sage :
non que mon cocur indocile & sauvage
mette sa gloire à braver son penchant ;
je suis touché, quand l'objet est touchant :
je lui permets volontiers de me plaire,
du jour levé jusqu'au soleil couchant ;
passé la nuit, je cherche à m'en défaire.
Comme un oiseau par la couleur séduit,
de branche en branche & d'une aile légère ,
va becquetant & la fleur & le fruit ,
comme un enfant loin des yeux de sa mere,
j'aime à jouer & n'ai point d'autre affaire.
Il faut tout voir, tout aimer tour à tour :
c'est un tribut qu'on doit à la Nature ;
& c'est lui faire une sanglante injure,
que d'arracher les ailes à l'Amour.
Ce Dieu volage est l'enfant du caprice :
il naît, il croît, il vieillit en un jour :
tout le plaisir qu'on goûte à son service
est au passage, & jamais au séjour.

Car raisonnons: que peut-on toujours faire
ou toujours dire à la même Bergere?
Qui? moi! que j'aïlle encenser son orgueil,
à ses genoux attendre le coup-d'oeil,
ou quelque mot que son coeur délavoue,
baïser la main ou peut-être la joue,
bientôt après gémir d'un froid accueil;
point de repos, jamais de pure joie,
languir dix ans: c'est le siège de Troie.

Par M. CLEMENT.

MADRIGAL.

JE olatre volupté, déesse d'Epicure,
j'ai donc quitté pour toi le tendre sentiment!
pourquoi vous séparer, enfans de la nature?
vous y perdez également.

Du sentiment, sur-tout, la force inépuisable,
sans cesse reproduit une ivresse durable:
la tienne, ô volupté, ne renaît qu'un moment.
Tu caresses nos sens, il enchante notre ame;
tu n'es qu'une étincelle, amour est une flamme;
lui seul dans tes dégouts il peut te ranimer;
je suis las de plaisirs, & j'ai besoin d'aimer.

Par M. DE BELLOY.

LE
CHEVALIER,
ET LA
FILLE DU BERGER.

ROMANCE

Imitée de l'Anglois.

Au tems jadis, un Chevalier,
trouvant au bois gente Bergere,
lui dit: il faut nous marier,
fans Curé, Parens, ni Notaire.

Quand on brule de franche ardeur,
quel besoin est-il d'autre chose?
Pour gage, je t'offre mon coeur;
pour dot, je ne veux que ta rose.

Votre coeur n'est pas fait pour moi;
si ma rose fait votre envie,
nul galant, dût-il être Roi,
ne l'obtiendra qu'avec ma vie.

Malgré ses cris, au même instant,
il ravit cette fleur chérie;
puis il lui dit en la quittant:
ne craignez rien pour votre vie.

Life, au comble de la douleur,
de l'oeil en vain fuit le coupable,
& sent d'autant mieux son malheur,
que son vainqueur étoit aimable.

Mais fût-il Vicomte ou Baron,
Life lui déclare la guerre;
pourvû qu'elle sache son nom,
son rang ne l'inquiète guère,

Car, sans ce nom, quel Dieu pourra
seconder les vœux qu'elle forme? . .
Un Hermite, qui prioit là,
le connoissoit, & l'en informe.

Ah! Ciel, dit-elle, j'entrevois
ce que ta bonté me prépare . . .
Edgar est juste; il est mon Roi;
il m'entendra: . . , tremble, Barbare!

Life vole, arrive à la Cour,
& de voir le prince attend l'heure.
Qui l'aidera dans ce séjour? . . .
Mais Life est belle, & Life pleure,

Jeune, aimable, comme au printems
plait à tous les yeux la nature,
les moins sensibles Courtisans
partagent les maux qu'elle endure,

Edgar, qui s'avance à l'instant,
parmi la foule la remarque:
la Bergere approche en tremblant,
& se traîne aux pieds du Monarque.

Sa voix s'épuise en longs sanglots;
& la pauvre Life troublée
articule à peine ces mots:
Sire, justice! . . . on m'a volée. —

Quoi? — Ce que je gardois le mieux,
ce que par force il a pu prendre,
mon trésor le plus précieux,
& qu'en vain il voudroit me rendre! —

Est-ce velours, est-ce drap d'or,
qui de tant de larmes font cause? —
Ah! Sire! c'est bien plus encor! —
Que vous a-t-il donc pris? — Ma rose. —

Si le ravisseur est garçon,
pour époux ton Roi te l'accorde:
s'il ne l'est, quel que soit son nom,
il mourra sans miséricorde.

On l'appelle . . . c'étoit Mainfroi,
frere de la Reine Mycée. . . .
J'en suis fâché, lui dit le Roi:
mais la sentence est prononcée.

Mainfroi l'appaise vainement:
le Roi fort, & les laisse ensemble.
Terrassé par ce jugement,
Mainfroi se tait, & Lise tremble.

Par crainte & par orgueil plus doux,
bientôt il la flate, il s'excuse;
il offre argent, or, & bijoux:
mais la Bergere tout refuse.

Garde ton or & tes bijoux;
Mainfroi, ton erreur est extrême;
si du Roi tu crains le courroux,
je ne veux de toi . . . que toi-même. —

Cruelle! c'est trop m'outrager:
quoique je mérite de blâme,
la fille d'un chétif berger
jamais ne deviendra ma femme.

De mes biens choisis les plus beaux;
viens, & partage ma richesse;
prends le premier de mes châteaux,
& de Mainfroi sois la maîtresse. —

Non! tu dois être mon époux:
le Roi le veut; l'honneur l'ordonne;
Lise, pour un titre si doux,
refuseroit une couronne,

Duffé-je , dès le lendemain ,
comme esclave me voir vendue !
dussé-je périr de ta main !
je la réclame ; elle m'est due.

A ce discours le fier Mainfroi
connoît l'amour , cède à ses larmes
Viens au temple , je suis à toi :
viens , Life , rends grace à tes charmes ,

Déjà par les mains de l'amour ,
la jeune Bergere est parée ,
& du Roi même avec sa cour ,
à l'autel se voit entourée.

C'est à vous , dit-elle , grand Roi ,
que je dois ce bonheur suprême
mais , quand tu veux bien être à moi ,
Mainfroi . . . je te rends à toi-même.

Chez moi l'honneur est satisfait ;
qui me l'ôta fut me le rendre ,
& chez moi l'amour géniroit ,
si plus longtems j'osois l'entendre ,

Tandis que je vais dans les bois
garder les troupeaux de mon pere ,
puisses-tu du moins quelquefois
te souvenir de ta Bergere !

Mainfroi s'écrie avec transports:
arrête. . . daigne être ma femme! . . .
Si la beauté forma ton corps,
le ciel même a formé ton ame!

Edgar lui-même avec sa Cour,
se joint à Mainfroi qui supplie;
& Life enfin cède à l'amour,
qui fit le charme de leur vie,

Par M. DE LA PLACE.

IMPROPTU

*A mon Ami, dans la chambre duquel j'a-
vois fait des vers qu'il trouva bons.*

Mes vers t'ont plu: j'en ai du plaisir sans surprise;
j'étois aux lieux où tu viens implorer
le Dieu du Pinde, il a cru t'inspirer:
j'ai profité de la méprise.

Par M. IMBERT.

LES

FLÈCHES DE L'AMOUR.

D'un ruisseau qui coupoit la plaine
mes pas suivoient chaque détour,
& bientôt sa course m'entraîne
près d'un bois où dormoit l'amour.

Ses traits sur un tapis de mousse
font répandus à ses cotés;
Qu'un autre que moi les émousse;
j'aime jusqu'à leurs cruautés,

Mais voyant leur plume légère
différer en tout à mes yeux,
je m'occupe de ce mystère
dont mon esprit est curieux.

L'Amour s'éveille, je frissonne;
ami, dit-il, avec bonté,
de ce prodige qui t'étonne,
tu vas percer l'obscurité,

Ai-je à frapper l'ame inquiète
de quel u'amant sombre & jaloux ?
je choisis alors la sagette
où sont les plumes des hiboux.

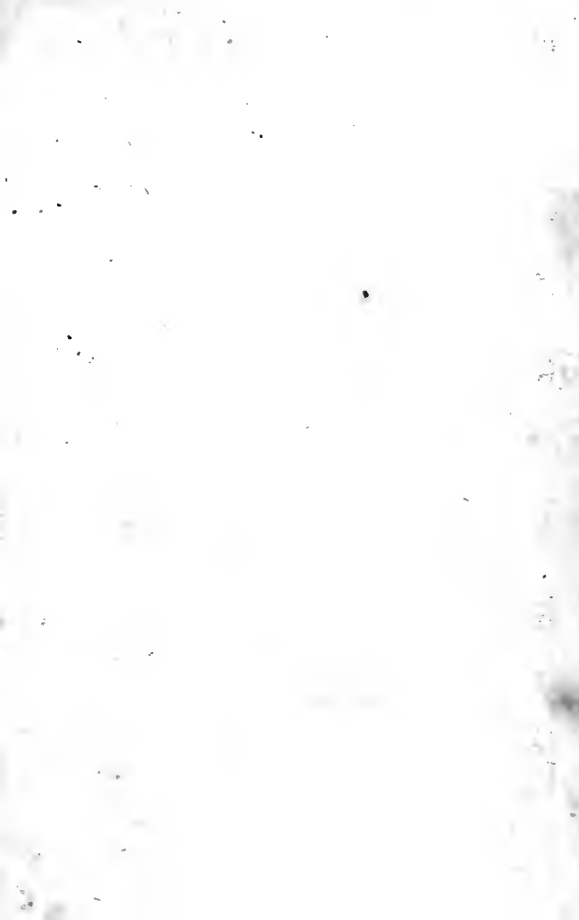
Pour le disciple d'Epicure,
le sentiment est sans attrait.
Quand je lui fais une blessure,
les moineaux ont paré mes traits.

L'aiglon est pour le téméraire,
le félin pour les beaux conteurs.
Pour le fat toujours sûr de plaire,
du Paon j'emprunte les couleurs.

Veux-je blesser un coeur fidèle
fait pour aimer bien constamment ?
la plume de la tourterelle
à ma flèche sert d'ornement.

Regarde-la, vois qu'elle est belle !
sur tous mes traits elle a le prix.
Ah ! m'écriai-je, Amour, c'est celle
dont tu m'as blessé pour Iris.

Par M. BRET.

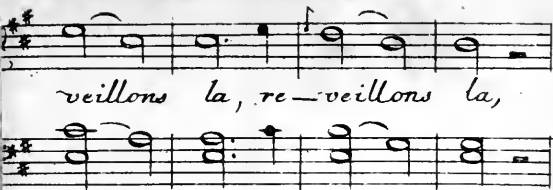


Li-son dormoit dans un bo-cage, un
 Son-lit étoit un verd Feuillage, ah!

P. bras par-ci l'autre par-là
 qu'on dort bien comme ce-là son a,
f.

fortiss.
 mant est là qui la guette, voyons, dit-

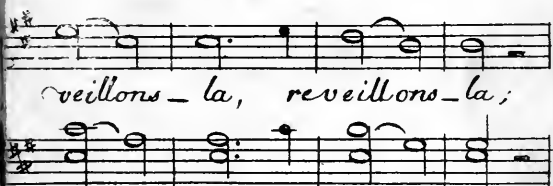
pianiss.
 il, re-veillons la. Re-



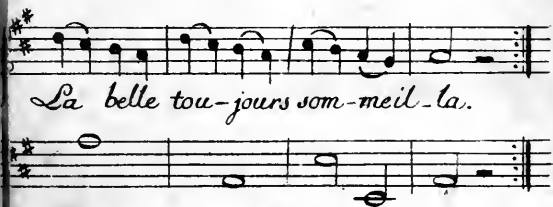
veillons la, re-veillons la,



il lui tira sa colette; Re-



veillons-la, reveillons-la;



La belle tou-jours som-meil-la.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

ROMANCE.

Lifon dormoit dans un bocage
 un bras par-ci, l'autre par-là.
 Son lit étoit un verd feuillage,
 ah! qu'on dort bien comme cela!
 Son amant est là qui la guette,
 voyons, dit-il, reveillons-la;
 reveillons-la, reveillons-la;
 il lui tira sa collerette;
 reveillons-la, réveillons-la.
 La belle toujours sommeilla.

Jettons, dit-il, sur la dormeuse
 des fleurs par-ci, des fleurs par-là;
 si en couvrit la sommeilleuse,
 elle dormit malgré cela.
 Essayons un baiser bien tendre,
 peut-être il la réveillera.
 Voyons cela, voyons cela.
 Avec adresse il fût le prendre.
 Il falloit ça, pas moins que ça,
 & Lifon enfin s'éveilla.

La bergere toute interdite
 lui dit par-ci, lui dit par-là:
 Colin, allés-vous en bien vite,
 en agit-on comme cela?

Ma foi, dit-il, j'ai vu l'aurore
moins belle que vous n'étiés-là.
Dormés comm'ça, dormés comm'ça,
ah! de grace dormés encore!
Dormés comm'ça, dormés comm'ça,
& Colin vous reveillera.

Par M. MONVEL,

V E R S

POUR

MADAME LA COMTESSE DE **

*Qui offroit à son mari, son petit enfant pour
bouquet, le jour de la fête de son père.*

Du soin de vous faire un bouquet,
j'avois depuis deux jours occupé ma pensée;
je le voulois charmant, je le voulois parfait,
 & ce n'étoit pas chose aisée,
 lorsque soudain,
 le dieu badin
qui nous unit, me dit: ma mère,
ce bouquet est sous votre main;
il faut présenter à mon père
une fleur de votre jardin.
— Quelle? — Fanfan, mon petit frère.

Par M. DIDEROT.

A MONSIEUR DE * *

Vos discours légers & frivoles,
n'annoncent point une sincere ardeur :
Tircis, une douce langueur,
des foupirs & non des paroles,
voilà le langage du coeur.
Eprouvez-vous ce trouble extrême,
cet embarras délicieux,
qu'on a près de l'objet qu'on aime ?
ah ! s'il étoit peint dans vos yeux,
plus séduisant que l'Amour même,
vous seriez aussi dangereux.

Par Madame la Marquise D'ANTREMONT.

A MADAME LA MARQUISE
D'ANTREMONT.

Ancien disciple d'Apollon,
j'errois sur les bords du Cocite,
lorsque le Dieu de l'Hélicon,
dit à sa muse favor rite :
écrivez à ce vieux barbon ;
elle m'écrivit, je ressuscite.

Par M. DE VOLTAIRE.

CHAN-

CHANSON.

Où écoutés petits & grands
l'histoire d'un Roi de vingt ans,
qui doit ramener en France
les bonnes mœurs & la décence.
D'après ce plan que deviendront
tant de cauns & de fripons?
s'il veut de l'honneur & des mœurs,
que feront nos jeunes seigneurs?
s'il aime les honnêtes femmes
que feront tant de belles dames?
s'il bannit les gens déréglés
que feront nos riches abbés?
s'il dédaigne un frivole encens
que feront donc nos courtisans?
que feront les amis des Printès?
autrement nommés en province.
Que deviendront les partisans,
si les sujets sont les enfans?
s'il veut qu'un prélat soit chrétien,
le magistrat homme de bien,
que d'évêques, de grands vicaires,
combien de sages mercenaires
vont changer de conduite? Amen!
Domine salvum fac Regem!

VERS

A MONSIEUR

LE DUC DE NIVERNOIS,

en lui envoyant la pièce intitulée l'Homme inutile.

T*oi* qui fais plus qu'un autre, & qui fais avec grace,
 mélange heureux des dons de l'esprit & du cocur,
 toi, des habitans du Parnasse
 le rival & le protecteur,
 qui badines avec Horace,
 dont l'esprit délicat, juste, subline & fin
 rend utile & riant chaque objet qu'il embrasse,
 & que déjà l'histoire place
 entre d'Orlat & Mazarin,
 reçois de mon loisir cet enfant clandestin.

Lorsque j'ai peint *l'homme inutile*,
 j'ai voulu corriger la jeunesse indocile:
 peut-être que j'aurois mieux fait
 de leur envoyer ton portrait.
 Ils verroient que dans ton jeune âge,
 l'effort de la raison fut ton apprentissage,
 la vérité, tes premiers jeux,
 sans rien perdre du badinage,
 par qui seul la jeunesse est sage,
 par qui seul le sage est heureux.

Par sen M. le Président HENAUT.

E P I T R E

A ALEXANDRINE.

Jeune & folâtre Alexandrine,
 je sentoïis mon heure venir;
 je touchois presque à ma ruine;
 j'allois . . . oui, j'allois m'attendrir,
 grace à ta friponne de naine;
 j'ai pris la poste pour te fuir.

Je me suis abusé sans doute;
 je n'en ai pas plus de repos;
 change-t-on de cœur sur la route,
 comme l'on change de chevaux?
 L'amour se rit de mon voyage,
 & de mes projets & de moi:
 sans cesse il me parle de toi,
 & m'offre toujours ton image.

Je revois ces yeux libertins;
 que fait pétiller la folie,
 & tes agrémens enfantins,
 & cet art qui les multiplie,
 & cette bouche au doux souris
 où le baiser vit & repose;

& ces globes fermés de lis,
que surmonte un bouton de rose.
De loin tu fais lancer tes traits,
au fond d'un bois, dans la prairie;
par-tout je trouve tes filets,
& je galope dans la Brie,
avec l'amour & tes attrait.

Apprends jusqu'où va mon délire:
si le Ciel est pur, si je sens
dans les airs le frais du Zéphire,
je me dis: en ces doux momens,
Alexandrine doit sourire.
Mais sur la cime des forêts,
s'il s'élève une nue obscure,
c'est toi qui boudes la nature;
oui, les beaux jours sont tes bienfaits.
Que de feux! mais, hélas! qu'en faire?
A peine as-tu tes dix-sept ans;
déserteurs des bosquets rians,
ou du colombier de Cythère,
bientôt tous les Amours du tems
adroits, trompeurs & caressans,
viendront habiter ta volière,
becqueter tes charmes naissans,
& je voyagerai long-tems
avant de parvenir à plaire.

Chasse, crois-moi, ces importans
 dont la nuisible flatterie
 berce les enfans de Thalie,
 & fait sommeiller les talens;
 choisis plutôt un fou sincere
 qui sache aimer sans fade encens;
 tiens, si tu veux, j'ai ton affaire.

Je m'abandonne à cet espoir;
 il a suspendu mes alarmes;
 au galop je fuyois tes charmes:
 au galop je viens les revoir;
 je viens te consacrer ma vie:
 je suis ivre & brûlant d'amour;
 arrange-toi, je t'en supplie,
 pour m'adorer à mon retour.

Par M. DORAT.

L'ENFANT SUR UNE TABLE.

F A B L E.

Un enfant s'admiroit placé sur une table;
 je suis grand, disoit-il. Quelqu'un lui répondit:
 descendez, vous ferez petit.
 Quel est l'enfant de cette fable?
 le riche qui s'enorgueillit.

Par M. BARBE.

LES
AMANS HEUREUX.

Life étoit dans son aurore ,
& sur son sein fait au tour ,
déjà s'empressoient d'éclorre
les richesses de l'amour.
Sur ses lèvres demi-closés ,
croient déjà les soupirs ,
comme autour de jeunes roses ,
on voit voler les Zéphirs.

Elle avoit vu le feuillage
seize fois naître & mourir ;
Sylvandre étoit du même âge ;
c'est l'âge heureux du plaisir.
Ils s'aimoient d'amour si tendre ,
qu'on doutoit, voyant leurs feux ,
qui de Life ou de Sylvandre
étoit le plus amoureux.

Dès que Life étoit absente ,
tout affligoit son amant ;
loin de lui sa jeune amante
souffroit le même tourment.

Ils laissoient couler des larmes,
quand ils se quittoient le soir,
& rien n'égalait les charmes
qu'ils goutoient à se revoir.

Si l'un chantoit un air tendre,
l'autre aimoit à le chanter;
Life en écoutant Sylvandre,
fentoit son coeur palpiter.
Sylvandre étoit dans l'ivresse,
en l'écoutant à son tour,
& l'interrompoit sans cesse
par des baisers pleins d'amour.

Un jour dans un verd bocage,
Life auprès de son berger,
se livroit au badinage,
sans soupçonner de danger;
quand soudain le ciel se couvre;
un voile épais noircit l'air,
& du nuage qui s'ouvre
fortent la foudre & l'éclair.

Life étoit pâle & tremblante
dans les bras de son amant;
sur eux la foudre brulante
tombe, éclate en mugissant;

tous deux sont frappés ensemble;
un seul coup finit leur sort,
& leurs cœurs qu'amour assemble
sont unis malgré la mort.

Par M. LEONARD.

*A MADAME DE * *.*

*Qui avoit fait le rôle d'une Prêtresse de l'a-
mitié dans un divertissement de société.*

A la tendre amitié, j'ai consacré ma lyre.

Hier encor j'embrassois son autel,
& j'allois, transporté d'un sublime délire,
entonner à sa gloire un cantique immortel:
mais lorsque je vous vis si touchante & si belle,
sous mes doigts, tout-à-coup, la lyre fut rebelle,
& l'amitié n'eut pas tous les honneurs du jour:
à chaque son que je formois pour elle,
mon cœur payoit un soupir à l'amour.

Par M. DIDEROT.

LA ROSE.

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,
 objet des baisers du Zephir,
 reine de l'empire de Flore,
 hâte-toi de t'épanouir,
 Que dis-je, hélas ! crains de paroître,
 diffère un moment de t'ouvrir ;
 l'instant qui doit te faire naître,
 est celui, qui doit te flétrir.

Va, meurs sur le sein de Thénire ;
 qu'il soit ton trône & ton tombeau ;
 jaloux de ton sort je n'aspire
 qu'au bonheur d'un trépas si beau,
 Si quelque main a l'imprudence
 de venir troubler son repos,
 emporte avec toi ta défense,
 garde une épine à mes rivaux,

L'amour aura soin de t'instruire
 de quel côté tu dois pencher ;
 éclate à mes yeux sans me nuire ;
 pare son sein sans le cacher.
 Qu'enfin elle rende ses armes
 au dieu qui forma mes liens,
 & qu'en voyant périr tes charmes,
 elle apprenne à jouir des siens.

Par M. BERNARD.

E P I T R E

A la Maîtresse que j'aurai.

A Zulmé, Zélis & Lifette,
je ne consacre plus mes sons :
faut-il toujours, sur sa mulette,
redire les mêmes chansons ?
Ma Zulmé, toujours raisonnable,
m'attriste par sa dignité ;
elle croit trop que la beauté
n'a jamais besoin d'être aimable,

Dans le moment fait pour jouir,
Zélis ou plaissante, ou raisonne ;
elle n'a jamais de plaisir,
comment voulez-vous qu'elle en donne ?

Lifette, il faut en convenir,
est aimable, & jeune, & jolie :
sans art, elle fait réunir
la tendresse avec la folie ;
ses grands yeux noirs sont pleins de feux ;
ils annoncent la plus belle ame ;
l'amour semble y puiser sa flamme ;
mais, hélas ! . . . j'ai tant vu ses yeux !

De la rose qui vient d'éclore,
sa bouche a les vives couleurs ;
son haleine est plus pure encore
que celle dont l'amant de Flore ,
caresse la tige des fleurs ;
près de ses lèvres ravissantes ,
trente-deux perles éclatantes ,
que polit la main de l'Amour ,
ressemblent aux pleurs que l'aurore ,
sur la rose qu'elle colore ,
répand au matin d'un beau jour !
rien n'est si doux que son sourire :
mais, hélas ! . . je l'ai tant vû rire !
Sur son sein, l'Amour reposé
avec la volupté respire :
mais enfin . . . je l'ai tant baisé !
Lifette est volage & coquette ;
ses yeux sont grands, sans être beaux ;
j'ai si long-tems . . . aimé Lifette !
Oui, Lifette a mille défauts.

O toi, ma future Maîtresse,
toi qui, sans doute, as mille appas ;
objet de toute ma tendresse,
ô toi ! que je ne connois pas ;
ô toi ! des belles la plus helle,
toi seule es digne de mes chants ;
tu m'as toujours été cruelle :

tes défauts mêmes sont charmans,
Oui, je te consacre ma lyre;
je veux célébrer tes attraits;
c'est l'Amour même qui m'inspire . . .
mais comment tes yeux sont-ils faits?
Ce sont les yeux même de Flore . . .
Qu'ils soient petits, grands, noirs ou bleus;
ils ne m'ont point dit: je t'adore;
fut-il jamais de plus beaux yeux?
Ma maîtresse, es-tu brune ou blonde?
après tout, qu'importe à mes feux?
Jamais ta tresse vagabonde,
par mille replis amoureux,
ne forma nos chiffres heureux:
non . . . ma maîtresse, tes cheveux
sont les plus beaux cheveux du monde.
Mais enfin tes seules rigueurs
ne feront point mon seul partage:
satisfaite de mon hommage,
un jour tu tariras mes pleurs.
D'un amant essuyer les larmes,
c'est vouloir défiller les yeux:
aux regards de l'amour heureux,
les défauts ne sont plus des charmes;
dès que les amours sont contents,
on ne les retient qu'avec peine:
souvent, au bout de la semaine,
ils ont déjà les cheveux blancs;

on voit que ces enfans volages
font toujours prêts à sommeiller;
plus de folie & plus d'orages,
& lorsque les amours font sages,
ils ont bien l'air de s'ennuyer.
Quand il fend la voûte azurée,
pour venir habiter nos bois,
l'aimable fils de Cythérée
a deux chars comme deux carquois;
semblable à celui de sa mère,
l'un traîné par des tourtereaux,
sans bruit, sans indifferets flambeaux,
tant que la Dryade est sévère,
parmi les ombres du mystère,
escorte l'enfant de Paphos:
mais si la bergere abusée,
aux transports du Faune amoureux.
accorde une victoire aisée,
dans le désordre de ses feux,
soudain les papillons volages,
de l'amour font les conducteurs,
& plus brillans que ces nuages
dont Iris a peint les couleurs,
malgré la Dryade & ses pleurs,
entraînent loin de ces bocages,
l'Amour qui rit de ses douleurs.
De la rose qui te couronne,
pour conserver le frêle éclat,

par l'amant le plus délicat,
apprends les secrets qu'il te donne.
Connois bien l'art voluptueux
d'éviter l'instant de te rendre:
laisse-le briller à mes yeux:
connois l'art de le faire attendre;
fâche-toi pour mieux t'appaiser,
n'accorde rien sans le défendre;
donne quelquefois un baiser;
plus souvent laisse-le moi prendre;
que la plus légère faveur
ait tout le prix d'une victoire:
en baissant ta main, je dois croire
qu'il n'est point de plus grand bonheur;
lorsque ma bouche est sur ta bouche,
va, ton sein doit être couvert;
que sur ton sein, lorsque j'y touche,
ton voile ne soit qu'entr'ouvert;
garde-toi d'offrir à ma vue
tes charmes, sans aucun bandeau:
si jamais je te voyois nue,
tu n'aurois plus rien de nouveau;
pour rendre mon bonheur extrême,
laisse-moi long-tems soupirer:
dans le sein du bonheur suprême,
que j'aye encore à désirer;
ne fais pas tous les jours la même;
ne te pare pas tous les jours;

le premier talent des amours
est celui des métamorphoses:
si le printemps régnoit toujours,
on n'aimeroit pas tant les roses.

Par M. DE PEZAI.

LES
CHEVAUX DE CAROSSE,
F A B L E.

Deux chevaux attelés ensemble dans Paris,
traînoient un char: oh voilà, ce me semble,
deux bons amis, dit un âne surpris!
Comme ils s'aiment tous deux! ils vont toujours en-
semble.
Va, fache, dit l'un d'eux, qu'on peut, en tout pays,
être ensemble attachés, sans être plus unis,
n'avoir rien de commun qu'une chaîne pareille.

L'époux de la jeune Cloris
me dit, hier, même chose à l'oreille.'

Par M. IMEERT.

A Madame
DU BOCAGE.

J'avois fait un vœu téméraire
 de chanter un jour à la fois
 les graces, l'esprit, l'art de plaire,
 le talent d'unir sous ses loix
 le Dieu du Pinde & de Cythère;
 sur cet objet fixant mon choix,
 je cherchois ce rare assemblage;
 nul autre ne put me toucher:
 mais je vis hier du Bocage,
 & je n'eus plus rien à chercher.

Par M. DE VOLTAIRE.

MADRIGAL.

*A MADAME de ****

en lui présentant une violette.

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
 franche d'ambition, je me cache sous l'herbe;
 mais si sur votre front je me puis voir un jour,
 la plus humble des fleurs fera la plus superbe.

Par feu M. DE REBOUCHER.

VERS

V E R S

S U R

L'AVENEMENT DE LOUIS XVI AU TRÔNE.

Louis vient de descendre au tombeau de ses pères ;
au vainqueur de la Flandre, à l'ami de la paix
nous donnons des larmes sincères.
Mais au milieu de tes regrets ,
France, lève la tête, & voit ton maître auguste
qui s'annonce par des bienfaits,
& jure, entre tes mains , d'être économe & juste.
Si jeune sur le trône, & commandant à tous,
qu'il est beau de savoir commander à soi-même !
De cette gloire, hélas ! peu de rois sont jaloux ;
il en est cent qu'on craint pour un seul que l'on aime.
C'est vous que j'en accuse , infâmes séducteurs,
qui par une coupable adresse,
des rois, pour les corrompre, étudiant les coeurs ,
du suprême pouvoir y nourrissés l'ivresse,
& mettés à profit leur honte, & nos malheurs !
Tu confonds d'un regard ces vils empoisonneurs,
jeune Roi ; sans orgueil , ainsi que sans faiblesse,
tu fais que nés mortels, formés du même sang,
nos maîtres sont, ce que nous sommes !

qu'é-

qu'élevés dans le plus haut rang,

leur plus beau titre c'est d'être Hommes;

que leur plus belle gloire est de s'en souvenir.

Déjà plein d'un espoir, que tu ne peux trahir,

de ton regne naissant chacun bénit l'aurore;

un peuple aimable & doux, pressé d'aimer ses rois,

au devant de tes pas vole en foule, & t'adore;

L'amour de mille cris ne forme qu'une voix.

Poursuis, & sur nos coeurs exerce un doux empire;

la France a dans son sein vingt millions d'enfans;

quelle gloire pour toi, si bientôt tu peux dire,

je les rends tous heureux, & je n'ai que vingt ans!

Par M. SAURIN.

INSCRIPTION

Mise au bas du Mausolée de Stanislas,

*Roi de Pologne. **

Il n'est point de vertus, que son nom ne rappelle:
Philosophe & guerrier, Monarque & Citoyen;
son génie étendit l'art de faire du bien;
Charles fut son ami, Trajan fut son modele.

Par M. L'Abbé PORQUET.

* Il a été élevé par les ordres de l'hôtel-de-Ville de Nancy.

LA NUIT, ODE.

Déjà le flambeau du monde
dans les abîmes de l'onde
replongeoit son char errant;
annonçant aux mortels la fin de sa carrière,
par des torrens de lumière,
ses rapides courriers embrasoient le couchant.

Le doux repos, sur ses traces,
endormoit au sein des graces,
les ris, enfans du bonheur;
& la nuit, à pas lents, venoit dans nos asyles,
fermer les songes tranquilles,
les douceurs de la paix, & le sommeil trompeur.

Seul, au bord d'une onde pure,
je contemplois la nature
à la fraîcheur des ruisseaux;
& ce vaste univers dans les bras du silence;
offroit à mon indolence
des attraits plus piquans, & des charmes nouveaux.

Tantôt le feu des étoiles
éclairant les sombres voiles
dont la nuit couvroit les cieux ,

j'élevois mes regards au séjour du tonnerre :
tantôt parcourant la terre ,
je disois dans mon coeur, l'homme est vraiment heureux !

La discorde est assoupie ,
& les serpens de l'envie
sont plongés dans le sommeil.

Etendu sur son char, las de sang & de rage ,
Mars interrompt le carnage ,
& l'ombre des combats a voilé l'appareil.

L'aimable paix sous ses ailes ,
étouffe les étincelles
de la vengeance en courroux :

& le vil délateur , courbant son front perfide ,
dort sur la trame homicide
que sa main ténébreuse ourdissoit contre nous.

O nuit charmante & fidelle !
O que ton ombre récele
de plaisirs & de douceurs !

Que l'homme, en ce moment, jouit d'un fort paisible !
son ame calme & sensible
s'ouvre aux songes légers, enfans de ses erreurs.

Ainsi je parlois encore,
quand la diligente aurore
fourit à l'émail des fleurs ;
& le démon du bruit, descendant des montagnes,
ramena dans les campagnes
les pénibles travaux & les foudis rongeurs.

Par M. L'Abbé MARECHAL.

EPITAPHE

DE M. HELVÉTIUS.

Bienfaiteur délicat, riche sans étalage,
père tendre, ami généreux,
au sein de l'opulence, il eut les mœurs d'un sage,
& son or lui servit à faire des heureux.

Mais vers le déclin de son âge,
des vices de son tems, la défolante image
vint le bleſſer d'un trait ſi douloureux,
qu'au-delà des rivages ſombres,
entre Platon & Lucrece attendu,
douceſement il eſt deſcendu
chercher des vertus chez les ombres.

Par M. DORAT.

A LA-FONTAINE.

Esopo & Phedre ont reçu mon hommage;
reçoit, comme eux, un tribut mérité.

La-Fontaine! déjà tu t'es flatté, je gage,
que l'encens à la main, je viens, suivant l'usage,
te traiter en divinité.

Sans l'hôte vous avés compté:
comptés deux fois; par un trop doux langage,
La-Fontaine, on vous a gaté.

Mais foyons vrais. On te révere, on t'aime,
& l'on ne te reproche rien.

Je vais sur tes défauts raisonner en moi-même;
fois témoin de cet entretien.

Tu narres bien, je le fais, & très-bien;
oui; mais tu prends mainte licence.
tes vers jettés avec trop peu de soins
font négligés, & néanmoins
j'aime assés cette négligence;
ce n'est qu'une grace de plus.

Çà confesse du moins, que, par trop d'abondance,
quelquefois tu deviens diffus;
tu te répands en discours superflus.

Il est vrai, que ton verbiage
est si charmant, & va si bien au coeur,
qu'on chemine de page en page,

sans trop mesurer la longueur
de la route, où l'esprit voyage.

Ah! m'y voilà. Tu n'es pas inventeur.

Mais d'où viens, que pour l'oser dire,
il faut surtout se garder de te lire?
qui te lira, te croira créateur.

Ah! tu l'est bien aussi. Tu peux, en assurance,
te nommer tel. Pourtant, à peser tes écrits,
plusieurs défauts entrent dans la balance.

Mais tu séduis, sans qu'on y pense;
l'esprit se tait, le cœur est pris.

Que fais-je? Ah! finissons. Je t'excuse sans cesse;
de tes défauts je vois qu'en ce moment,
je m'entretiens comme un ainant
parle de ceux de sa maîtresse.

Par M. IMBERT.

QUATRIN

pour le portrait de M. de la Condamine.

Son ame fut active & sa raison profonde;
on respecta ses mœurs, ainsi que ses écrits;
ses loisirs l'ont placé parmi les beaux esprits,
& ses travaux au rang des bienfaiteurs du monde.

LE FAUX COCQ,

F A B L E.

J'ai lu qu'en un certain village
dont je viens d'oublier le nom,
un cocq, au printems de son âge,
avoit usurpé le renom
d'être en amour fort redoutable.

Ce n'étoit pas qu'il fût aimable :

nul esprit, point de sens, un frivole jargon,
& de grands airs faisoient en somme
tout le mérite de mon homme,

ou de mon cocq du moins; car je me suis trompé;
mais aux traits que l'on vient de rendre,
il est aisé de se méprendre.

Mon cocq donc faisant le huppé,
jarrêt tendu, la tête altière,
l'oeillade dédaigneuse & fière,
se vantoit à tout le hameau
chaque jour d'un exploit nouveau.

A son dire, il n'étoit ni poules ni poulettes
qu'il n'eût mises sur le bouton;

toutes étoient à lui, même les plus discrettes;
tels bruits trouvent crédit, encor qu'ils soient fornettes;
ils mirent l'alarme au canton;

du fat l'impertinent langage
 alla troubler plus d'un ménage
 où régnoit le parfait bonheur;
 même on vit plus d'un mariage
 manqué net, grace à l'impôteur.
 Ce n'est tout : d'une double grille
 on renforça les poulaillers;
 & si quelquefois les fumiers
 portoient la pauvre volaille,
 chaque mère y menoit sa fille
 & restoit toujours à côté:
 si qu'une langue envenimée
 ravit à la gent emplumée,
 les plus grands biens de tous, honneur & liberté;
 le premier est sur-tout fort difficile à rendre.
 Un autre auroit couru se pendre,
 pour expier son crime & ramener la paix:
 mais un fat ne se pend jamais;
 le courage lui manque: eh! s'il étoit son guide,
 une femme douce & timide
 feroit-elle en bute à ses traits?
 Sexe foible & charmant qu'un sot orgueil outrage,
 si comme nous, vous pouviez vous venger,
 on vous respecteroit sans doute davantage:
 mais voilà sur ce point assez verbiager;
 revenons à mon cocq; loiy donc qu'il eût dans l'ame
 des remords, il se mit à chanter même game
 & pire encor qu'auparavant;

il prétendoit qu'incessamment
on alloit voir poulette & poule,
dénicher & mourir d'ennui
ne pouvant vivre loin de lui;

des malades d'amour que grande étoit la foule;
qu'à lui pour les guérir on recouroit bientôt;

que même dans l'incognito,
il avoit malgré les vedettes,
& les grilles & les verroux,
déjà fû de quatre poulettes
obtenir quatre rendez-vous.

Il poursuivoit son étalage
tout au beau milieu du village:
alors un autre cocq, honnête personnage,
bonne tête & franc de collier,
considéré sur son paillier,
en un mot cocq prudent & sage,
(on peut l'être dans tout état)
s'approchant, lui dit: mon compère,
de grace à quoi bon tant d'éclat?
de votre langue de vipère,
faut-il que nous souffrions tous?

si vous êtes heureux, eh, bien! tant mieux pour vous;
pourquoi de toutes vos merveilles
venir nous rompre les oreilles?
je veux bien vous dire d'ailleurs,
qu'en votre petite gazette,
vous avez prôné les faveurs

de telle ou telle autre poulette
dont nous connoissons la vertu.
Vertu de poule ! y pense-tu ,
reprit le cocquart petit-maître ?
tu leur en as trouvé peut-être !
elle la réservoit pour toi !

vertu ! le plaissant mot ! aux cocqs faits comme moi ,
il ne faut pas compter pareilles fariboles.

Comme il achevoit ces paroles ,
on vit, ne fais comment, que le godelureau
n'étoit rien qu'un chapon, dont par hasard la tête
s'étoit dérobée au couteau
qui devoit lui trancher la crête.
On berna l'impudente bête ;
de chaque fumier du hameau,
tout le monde accourut pour être de la fête ,
& vous eussiez vû fur sa peau,
& de l'ongle, & du bec, & d'eitoc & de taille,
travailler toute la volaille
& déchirer mon damoiseau.

Sans secours, sans amis, en bute à la canaille,
honné, déplumé, mal en point,
le fat s'en alla dans un coin
cacher sa honte & sa misère.

Plus d'un lecteur ici peut trouver son affaire ,
& profiter de mon récit ;

oh! combien j'en connois qui n'ont que du débit,
pour tous faits & pour tout mérite!
mes beaux petits muguets, que ce trait vous invite
à changer de mœurs & de ton,
ou craignez le fort du chapon.

*Par M. DE L**.*

A Madame
LA DAUPHINE
SUR SON INCOGNITO.

Quoi! sous un nuage curieux,
croyés-Vous, auguste Dauphine,
pouvoir Vous cacher en ces lieux?
Lorsque Venus descend des cieux,
on sent l'influence divine
de son aspect majestueux;
& lorsque Vous trompés les yeux
le coeur des Français Vous devine.

Par M. DORAT.

LES DISPUTES.

Vingt têtes, vingt avis; nouvel an, nouveau
goût;
autre ville, autres mœurs; tout change, on détruit
tout.

Examine pour toi ce que ton voisin pense;
le plus beau droit de l'homme est cette indépendance:
mais ne dispute point; les desseins éternels
cachés au sein de Dieu sont trop loin des mortels;
le peu que nous savons d'une façon certaine,
frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine;
le monde est plein d'erreurs: mais de-là je conclus
que prêcher la raison n'est qu'une erreur de plus.

En parcourant au loin la planète où nous sommes,
que verrons-nous? les torts & les travers des hommes.
Ici c'est un synode, & là c'est un divan;
nous verrons le Muphti, le Derviche & l'Iman,
le Bonze, le Lama, le Talapoin, le Pope, *)
les antiques Rabbins, & les Abbés d'Europe,
nos Moines, nos Prélats, nos Docteurs agrégés;
êtes-vous disputeurs, mes amis? voyagez.

Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre,
qu'un regard de Vénus ait allumé la guerre,

qu'à

*) Nom des Prêtres Russes.

qu'à Paris, au Palais, l'honnête citoyen
plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen :
qu'au fond d'un diocèse un vieux Prêtre gémit,
quand un Abbé de cour enlève un bénéfice ;
& que dans le parterre un Poète envieux,
ait en battant des mains un feu noir dans les yeux :
tel est le cœur humain. Mais l'ardeur insensée
d'affervir ses voisins à sa propre pensée,
comment la concevoir ? pourquoi, par quel moyen,
veux-tu que ton esprit soit la règle du mien ?
Je hais surtout, je hais tout causeur incommode,
tous ces demi-savans gouvernés par la mode,
ces gens qui pleins de feu, peut-être pleins d'esprit,
fontiendront contre vous ce que vous aurez dit ;
un peu Musiciens, Philosophes, Poètes,
& grands hommes d'état formés par les gazettes,
sachant tout, lisant tout, prompts à parler de tout,
& qui contrediroient Voltaire sur le goût,
Montesquieu sur les loix, de Broglie sur la guerre,
ou la jeune d'Egmont sur le talent de plaire.
Voyez-les s'emporter sur les moindres sujets,
sans cesse répliquant, sans répondre jamais :
„Je ne céderois pas au prix d'une couronne ;
„je sens : le sentiment ne consulte personne ;
„oui, le roi seroit là . . . je verrois là le feu . . .
„Messieurs, la vérité mise une fois en jeu,
„doit-il nous importer de plaire ou de déplaire ?”
C'est bien dit : mais pourquoi cette roideur austère ?

Hélas !

Hélas ! c'est pour juger de quelques nouveaux airs ,
ou des deux Poinfinets lequel fait mieux des vers.

Auriez vous , par hazard , connu feu Monsieur Daube,
qu'une ardeur de dispute éveilleoit avant l'aube ?
Contiez-vous un combat de votre régiment ?
il favoit mieux que vous , où , contre qui , comment ;
vous seul en auriez eu toute la renommée ,
n'importe , il vous citoit ses lettres de l'armée :
& Richelieu présent , il auroit raconté
ou Genes défendue , ou Mahon emporté ;
d'ailleurs homme d'esprit , de sens & de mérite :
mais son meilleur ami redoutoit sa visite.
L'un bientôt rebuté d'une vaine clameur ,
gardoit en l'écoutant un silence d'humeur ;
j'en ai vu dans le feu d'une dispute aigrie ,
prêts de l'injurier , le quitter de furie ,
& rejetant la porte à son double battant ,
ouvrir à leur colère un champ libre en sortant.
Ses neveux qu'à sa suite attachoit l'espérance ,
avoient vû dérouter toute leur complaisance ;
un voisin asthmatique , en le quittant un soir ,
lui dit : mon médecin me défend de vous voir ;
& parmi cent vertus , cette unique foiblesse ,
dans un triste abandon , réduisit sa vieillesse.
Au sortir d'un sermon , la fièvre le faisoit ,
las d'avoir écouté sans avoir contredit ,

& tout prêt d'expirer; gardant son caractère.
il faisoit disputer le Prêtre & le Notaire.
Que la bonté du ciel, arbitre de son fort,
lui donne le repos que nous rendit sa mort,
si du moins il s'est tû devant ce grand arbitre!

Un jeune Bachelier, bientôt Docteur en titre,
doit suivant une affiche, en tel jour, en tel lieu,
répondre à tout venant sur l'essence de Dieu:
venez-y; venez voir, comme sur un théâtre,
une dispute en regle, un choc opiniâtre,
l'enthême serré, les dilemmes pressans,
poignards à double lame & frappant en deux sens,
& le grand syllogisme en forme irrégulière,
& le sophisme vain de sa fausse lumière;
des Moines échauffés, vrai fléau des Docteurs;
de pauvres Hibernois, complaisans disputeurs,
qui fuyant leur pays pour les saintes promesses,
viennent vivre à Paris d'argumens & de messes;
& l'honnête public, qui même écoutant bien,
à la saine raison de n'y comprendre rien.

Voilà donc les leçons qu'on prend dans nos écoles!

„Mais tous les argumens sont-ils vains ou frivoles?

„Socrate disputoit jusques dans les festins;

„& tout nud quelquefois argumentoit aux bains:

„étoit-ce dans un sage une sotte manie?

„la contrariété fait sortir le génie;

„la veine d'un caillou recèle un feu qui dort,

„image

„image de ces gens froids au premier abord,
„mais qui dans la dispute, à chaque répartie,
„font pleins d'une chaleur qu'on n'avoit pas sentie”.

C'est un bien, j'y consens; quant au mal, le voici:
plus on a disputé, moins on s'est éclairci;
ou ne redresse point l'esprit faux, ni l'oeil louche;
ce mot, *j'ai tort*, ce mot nous déchire la bouche;
nos cris & nos efforts ne frappent que le vent;
chacun dans son avis demeure comme avant.
C'est mêler seulement aux opinions vaines,
le tumulte insensé des passions humaines;
le vrai peut quelquefois n'être pas de saison,
& le plus grand des torts est d'avoir trop raison.

Autrefois la justice & la vérité nues,
chez les premiers humains furent longtems connues;
elles régnoient en fœurs: mais on fait que depuis,
l'une a fui dans le ciel, & l'autre dans un puits.

La vaine opinion règne sur tous les âges;
son temple est dans les airs porté sur les nuages;
une foule de dieux, de démons, de lutins,
font aux pieds de son trône, & tenant dans leurs mains
mille riens enfantés par un pouvoir magique,
nous les montrent de loin sous des verres d'optique,
autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers,
en bulles de savon font épars dans les airs;

& le souffle des vents y promene sans cesse,
de climats en climats le temple & la déesse:
elle suit & revient; elle place un mortel
hier sur un bucher, demain sur un autel.
Le jeune Antinöus eut autrefois des Prêtres:
nous rions aujourd'hui des moeurs de nos ancêtres;
& qui rit de nos moeurs ne fait que prévenir
ce qu'en doivent penser les siècles à venir.

Une Beauté frappante & dont l'éclat étonne,
les François la peindront sous les traits de Brionne,
sans croire qu'autrefois un petit front ferré,
un front à cheveux d'or fut toujours adoré.
Ainsi l'opinion changeante & vagabonde,
foumet la Beauté même, autre reine du monde;
ainsi dans l'univers, ses magiques effets
des grands événemens font les ressorts secrets.
Comment donc espérer qu'un jour aux pieds d'un sage,
nous la voyions tomber du haut de son nuage,
& que la vérité se montrant aussitôt,
vienne au bord de son puits voir ce qu'on fait en
haut ?

Il est pour les savans & pour les sages mêmes,
une autre illusion; c'est l'esprit de système,
qui bâtit en rêvant des mondes enchantés,
& fonde mille erreurs sur quelques vérités.
C'est ainsi qu'égarés après de vaines ombres,
l'inventeur du calcul chercha dieu dans les nombres ;

L'auteur du mécanisme attacha follement
la liberté de l'homme aux loix du mouvement;
l'un du soleil éteint veut composer la terre:
la terre, dit un autre, est un globe de verre.
De-là ces différends soutenus à grands cris,
& sur un tas poudreux d'inutiles écrits,
la dispute s'assied dans l'asyle du sage.

La contrariété tient souvent au langage:
on peut s'entendre moins, formant un même son,
que si l'un parloit Basque & l'autre bas-Breton.
C'est-là, qui le croiroit? un fléau redoutable;
& la pâle famine, & la peste effroyable,
n'égalent pas les maux & les troubles divers,
que les mal-entendus sèment dans l'univers.

Peindrai-je des dévots les discordes funelles,
les saints emportemens de ces ames célestes;
le fanatisme au meurtre excitant les humains,
des poisons, des poignards, des flambeaux dans les mains;
nos villages déserts, nos villes embrasées;
sur nos foyers détruits, nos mères écrasées;
dans nos temples sanglans abandonnés du ciel,
les Ministres rivaux égorgés sur l'autel;
tous les crimes unis, meurtre, inceste, pillage;
les fureurs du plaisir se mêlant au carnage,
sur des corps expirans, d'infames ravisseurs,
dans leurs embrassemens reconnoissant leurs fœurs;

P'étran-

Pétranger dévorant le fein de ma patrie,
& fous la piété déguifant fa furie;
les pères conduifant leurs enfans aux bourreaux,
& les vaincus toujours traînés aux échafauds?
Dieu puiffant; permettez que ces tems déplorables,
un jour par nos neveux foient mis au rang des fables!
Mais je vois s'avancer un facheux difputeur;
fon air d'humilité couvre mal fa hauteur,
& fon aufterité pleine de l'évangile,
paroît offrir à Dieu le venin qu'il diftille.
„— Monsieur, tout ceci cache un dangereux poifon;
„perfonne, felon vous, n'a ni tort, ni raifon;
„& fur la vérité n'ayant point de mefure,
„il faut fuivre pour loi l'infiftant de la nature.
— Monsieur, je n'ai pas dit un mot de tout cela.
„— Oh! quoique vous ayez déguifé ce fens là,
„en vous interprétant, la chofe devient claire.
— Mais en termes précis, j'ai dit tout le contraire.
Cherchons la vérité, mais d'un commun accord;
qui difcoute a raifon, & qui difpute a tort:
voilà ce que j'ai dit, & d'ailleurs qu'à la guerre,
à la ville, à la cour, fouvent il faut fe taire,
„— Mon cher Monsieur, ceci cache toujours deux fens;
„je diftingue. . . — Monsieur, diftinguez, j'y confens;
j'ai dit mon fentiment, je vous laiffe les vôtres,
en attendant pour moi ce que j'accorde aux autres.
„— Mon fils nous vous avons défendu de penfer,
„& pour vous convertir, je cours vous dénoncer.

Heureux, ô trop heureux ! qui loin des fanatiques,
des caufeurs importuns & des jaloux critiques,
en paix fur l'Hélicon pourroit cueillir des fleurs !
Tels on voit dans les champs de fages Laboureurs,
d'une ruche irritée évitant les bleffures,
en dérober le miel, à l'abri des piqures.

ENVOI
*A MADAME DE ****

Un jour on difputoit fur ce qui plait d'abord,
& qui plait toujours davantage.
L'un dit, c'eft un air noble. — Oh non ! vous avez
tort ;

c'eft un air fin. — Et moi j'aimerois fort
un air de volupté joint avec un air fage.
On citoit, on nommoit, on difputoit encor,
quand on vous vit paroître, & parler, & sourire :

Meflieurs, voilà ce que j'ai voulu dire,
s'écrierent tous trois ; ils parurent d'accord,
fans cefler de fe contredire.

Par M. DE RHULIERES,

LA

POMME ET LA ROSE.

A l'ombre d'un pommier, un rosier pris croissance.
Au retour du printemps, leurs rameaux enlâchés,
confondant leurs boutons, frêle & douce espérance,
par le souffle des vents, se voyoient caressés.

Pres d'un api modeste, une charmante rose,
sur l'arrière saison, vint d'hasard à fleurir;

au matin, qui la vit éclore,
son calice entr'ouvert invita le plaisir ;
l'aurore la baigna de ses plus pures larmes ;
la pourpre orna son sein, un dieu s'y reposa :
on peut sentir l'orgueil avec bien moins de charmes ;
aussi la belle fleur commit ce péché-là.

„Ofes-tu bien à moi te comparer, dit-elle

à l'humble fruit qui l'approchoit?

„fais-tu bien qui je suis? Vois combien je suis belle:

„je suis reine des fleurs, c'est ainsi qu'on m'appelle:

„j'ai Flore pour rivale, & j'ai fixé Zéphir.”

„Moi, répondit le fruit, je tache de mûrir:

„l'intention, sans doute, à tes yeux est nouvelle.

„Mais toi, reine des fleurs, si tu le veux enfin,

„nos droits seront jugés, remettons à demain.”

La rose y consentit, l'orgueil est téméraire;
 & malgré l'esprit de parti,
qui pouvoit lui valoir un tribunal contraire,
 le discret & prudent apî
vit juger les Zéphirs, sans se mettre en colore.

Le jeune arcopage, au sein des airs porté,
vola prendre séance au lever de l'aurore;
les Zéphirs vont bien vite! ah! pourquoi la beauté
 passe-t-elle plus vite encore?

Ces juges si galans dans leurs nouvelle cour,
plus que d'autres cent fois, rigides se montrèrent;
voyant la fleur fanée, en choeur ils s'écrièrent:

 Belles Roses, Roses d'amour!

Vous avés mille attraits, mais ils durent un jour.

Laiſſons à la beauté son embleme ordinaire;
la rose est son image, on en est convenu:
mais sans vouloir prêcher une morale aultere,
accordons une fois la pomme à la vertu.

Par M. Le Marq. DE PEZAY.

ELOGE DE THÉMIRE.

J'ai vu Thémire dans nos champs;
comme à la ville elle fait plaîre;
Thémire écoutoit mes accens:
amour, Thémire étoit bergere;
elle étoit belle sans apprêts;
les lieux, où brillent ses attraits,
sont toujours ceux que je préfère.

Par la beauté, par le talent
de triompher elle est bien sûre,
au milieu d'un cercle brillant,
comme sous un dais de verdure,
tout, près d'elle, paroît charmant;
de tout elle fait l'ornement,
& rien ne lui sert de parure.

Si l'art quelquefois la séduit
dans le séjour de l'impôsture,
cet art, qu'elle seule embellit,
devient rival de la nature.
Oui c'est une onde que les vents
troublent pendant quelques momens;
mais dont la source est toujours pure.

Par M. DORAT.

R E G R E T S

Du premier âge.

Dans le monde, nos premiers ans
sont dirigés par l'innocence :
quelle est heureuse notre enfance !
toujours croire est sa jouissance,
& tous ses rêves sont charmans.
Combien sa joie est vive & pure !
il lui semble, du sein des jeux,
que tous les cœurs sont vertueux,
qu'ils sont fermés à l'imposture,
Mortels, qui nous ouvrez les yeux,
hélas ! vous êtes bien coupables !
l'on perd tout, quand on vous voit mieux ;
on perd ces prestiges aimables,
par qui les hommes sont des Dieux,
Ah ! rendez-moi, s'il est possible,
l'opinion que j'eus de vous ;
sur la foi d'une erreur paisible,
j'aimois à vous estimer tous ;
je regrette un bandeau si doux :
la vérité m'est trop pénible !

*Par Madame la Comtesse DE B * * *.*

R O M A N C E.

O ma tendre Mufette!

Mufette des Amours!

Toi qui chantois Lifette,

Lifette & les beaux jours?

d'une vaine espérance,

tu m'avois trop flatté :

chante son inconstance

& ma fidélité.

C'est l'amour, c'est sa flamme
qui brille dans ses yeux.

je croyois que son ame
brûloit des mêmes feux :

Lifette, à son aurore,
respiroit le plaisir;

hélas! si jeune encore,
fait-on déjà trahir?

Sa voix, pour me séduire,
avoit plus de douceur;
jusques à son sourire,
tout en elle est trompeur;
tout en elle intéresse,
& je voudrois, hélas!

qu'elle eût plus de tendresse,
ou qu'elle eût moins d'apais.

O ma tendre mufette !
console ma douleur ;
parle-moi de Lifette.
ce nom fait mon bonheur.
Je la revois plus belle,
plus belle tous les jours :
je me plains toujours d'elle,
& je l'aime toujours.

Par M. DE LA HARPE.

EPIGRAMME.

Un vieux Druide entiché de sa race,
pour s'attirer les respects d'un quidam,
dit, qu'à sa terre il n'étoit habitant,
qui jamais s'arrogea l'audace
de se couvrir ou s'asseoir lui présent.

Le quidam, qui n'étoit pas bête :
„Monsieur, dit-il, se couvrant, s'asseyant,
„ces gens n'ont donc ni cul, ni tête ?

Par M. BRET.

LES CAPRICES.

Mon destin, auprès de Climène,
varie à chaque instant du jour;
un caprice inspire la haine:
un autre lui rend son amour.

Elle m'a dit: Lindor, je t'aime;
ton coeur a mérité ma foi;
elle m'a dit à l'instant même:
Lindor, je me moquois de toi.

Au moment où sa voix m'appelle,
Climène songe à m'éviter.
Je ne vais chercher auprès d'elle
que le regret de la quitter.

Elle est triste dans mon absence,
& méprise alors mes rivaux:
elle les vante en ma présence,
& leur parle de mes défauts.

Mes tourmens pour elle ont des charmes;
elle cherche à les irriter,
& je la vois verser des larmes,
lorsque je viens les lui conter.

Je lui portois les fleurs qu'elle aime :
elle les prit avec dédain :
e'le me donne le soir même
la rose qui paroît son sein.

Un jour Climène moins cruelle,
avoit pris soin de me calmer,
& je m'enivrois auprès d'elle
du bonheur de plaire & d'aimer.

Dans la plus profonde tristesse,
je la vis bientôt se plonger ;
je l'offensois par mon ivresse :
mes plaisirs sembloient l'affliger.

Elle est simple, sans artifice ;
nul amant n'a tenté sa foi,
& fidelle dans ses caprices,
elle n'aime & ne hait que moi.

Beauté si douce & si terrible,
souvent aimé, jamais heureux,
que tu sois cruelle ou sensible,
je n'en suis pas moins amoureux.

Par tes rigueurs ou ton absence,
cesse de déchirer mon cœur ;
je t'aimerois sans inconstance,
quand tu m'aimerois sans humeur.

Par M. DE SAINT-LAMBERT.

E P I T R E

A UNE COQUETTE.

C'est assez me croire ta dupe :
en dépit de ta vanité
& du manége qui t'occupe,
d'honneur, je ne l'ai pas été.
Sauve qui peut ! . . . Jeune & charmante,
tes traits sur moi n'ont point porté ;
sans doute l'insulte est criante ;
c'est manquer à la probité ;
à tes ruses les plus secrètes,
qui ! moi ! j'ai le front d'échapper !
tout amant qu'on ne peut tromper,
est un monstre aux yeux des coquettes.

Je l'avouerai, quand je te vis,
fraîche, comme on l'est au bel âge,
t'avancer au milieu des ris,
& fixer la foule volage
de tous nos jeunes étourdis,
t'offrant des coeurs à ton passage ;
lorsque je vis tes beaux cheveux
tomber à boucles ondoyantes,

sur tes épaules éclatantes ,
dont l'albâtre en reflortoît mieux ;
lorsque je vis sur tes grands yeux
tes longues paupières baissées ,
& ton regard ingénieux
où l'on croit lire tes pensées ;
cette taille , qui tour à tour
est légère ou voluptueuse ,
& fait être majestueuse ,
sans trop effaroucher l'amour ;
embrasé d'une ardeur nouvelle ,
quand je vis tout cela , Zulmé ,
je m'écriai : comme elle est belle !
qu'il seroit doux d'en être aimé !
Mais , après la première ivresse ,
quand laissant tomber le bandeau ,
je vis tes projets , ton adresse ,
& tout le revers du tableau ,
ta beauté toujours sous les armes ,
pour insulter à ses martyrs ,
l'artifice de tes soupirs
& le mensonge de tes larmes ;
quand je te vis à tes amans
jetter une amorce perfide ,
pour t'assurer de leurs tourmens ;
quand je surpris une ame aride ,
sous le masque des sentimens ;
lorsque , pour suivre une conquête ,

je te vis avec tant de feu,
mettre cent passions en jeu,
avec l'amour-propre à leur tête ;
prompt alors à me dégager,
& plein d'un sens froid qui m'étonne,
je m'écriai ; qu'elle est friponne ;
& quel plaisir de s'en venger !

Bref, la guerre entre nous commence :
j'abjurai vite mon amour,
& n'en gardai que l'apparence ;
tu m'enhardis le premier jour ;
le second, je ris quand j'y pense,
tu fis un effort de décence ;
les dédains même eurent leur tour ;
je me tins prêt à la défense.
A cet acte d'hostilité,
j'oppose une autre batterie ;
j'encourage ta perfidie,
par un désespoir imité.
Bientôt mon air d'indifférence
arme l'orgueil de tes appas :
nouvelle attaque, autres combats ;
nous déployons notre science :
c'est à qui fera le plus faux :
de l'art épuisant les chef-d'oeuvres ,
je déconcerte tes manœuvres,
& contremine tes travaux.

Ta prudence envain se ménage
des chemins couverts & mêlés :
dans tes plus sombres défilés,
je suis toujours sur ton passage.

Te souvient-il de ce moment ,
où, baloté par ton caprice,
je soupироis si tendrement
en accusant ton injustice ?
j'appuyai ces soupirs trop vains
par un beau déluge de larmes ;
tes yeux alors sembloient fereins ;
tu jouissois de mes allarmes :
eh ! bien ! ces pleurs, ils étoient feints ;
j'en suis défolé pour tes charmes.

Te souvient-il encor d'un soir,
où, sur un sofa renversée ,
& par cent zéphirs caressée
dans le plus magique boudoir ,
trois fois tu m'étois retracée
par le jeu d'un triple miroir ?
tes frais vêtemens laissoient voir
une jambe au hazard jettée,
attitude exprès méditée,
pour me rembarquer dans l'espoir ?
La lumière demi-voilée,
coloroit ton sein presque nu,

allant,

allant, fans être contenu,
 comme une fleur fort effeuillée
 du calice qu'elle a rompu;
 j'ordonnai: mes yeux s'allumerent;
 doux avant-coureurs des plaisirs,
 les gestes, les regards parlerent,
 & tu les pris pour des delirs.
 Tu t'abusois: ciel! quel outrage!
 envain expiroit ta fierté;
 envain l'amour livroit passage
 à l'heureuse témérité:
 tu fais trop combien je fus sage,
 & cependant des feux de l'âge
 j'ai toute la vivacité.
 Je riois de ta dignité
 qui contraſtoit avec l'injure,
 du désordre de ta parure;
 de ton maintien déconcerté;
 & tu vis dans cette aventure,
 que la jeunesse & la beauté
 n'ont qu'un pouvoir bien limité,
 fans le charme de la nature.

Combien te surpasse à mes yeux
 la bergere douce & sensible,
 qui, par un attrait invincible,
 naïvement fait un heureux!

Ses baisers peignent son ivresse,
 sans ôter rien à sa candeur;
 succombe-t-elle : sa foiblesse
 la pare aux yeux de son vainqueur :
 sans la moindre supercherie,
 elle s'embellit en aimant,
 & sa seule coquetterie
 est l'art de plaire à son amant.

Mais quels tableaux vais-je te faire ?
 je choisis là de vieux crayons,
 & ressuscite la chimere
 des Hilas & des Corydons,
 mourant d'amour sur la fougere,
 & bien plus fots que leurs moutons.
 Va, Zulmé, fournis ta carrière.
 Il est tant de mortels blasés,
 tant de petits seigneurs usés,
 qui réclament ton savoir faire !
 Exerce tes jolis talens,
 sur quelques fous mélancoliques ;
 attaque des tempéramens
 Russes, Anglois, ou Germaniques :
 voilà, crois-moi, voilà tes gens.
 Pour moi, je hais trop l'artifice,
 & je tiens trop aux sentimens :
 fais-je évaluer un caprice ?

fais-je

fais-je priser de faux ferments ?
Trompe, désespère , tourmente
les oisifs qui font tes amans ;
poursuis, coquette de vingt ans,
ta couronne est encor brillante :
mais c'est à trente où je t'attends.

ÉPIGRAMME.

Denis railloit un jour: Aristipe, dis-moi,
pourquoi tous deux étant de même étoffe,
voit-on le Philosophe aller chercher le Roi ,
jamais le Roi chercher le Philosophe ?
Sachez-en la raison, Seigneur, & prizez moins
ce vain respect qui vous séduit encore ;
quand on est sage, on connoît ses besoins :
quand on est Prince , on les ignore.

Par M. IMBERT.

A MONSIEUR BERNARD,

en lui envoyant les Fantaisies.

Je parcourois tes écrits enchanteurs;
l'Amour étoit présent; il notoit tous leurs charmes;
ici c'étoit le tour; là c'étoit les couleurs;
souvent il effaçoit quelques vers par ses larmes.

L'aimable Dieu qui tailla tes crayons ,
me dit en s'arrachant une plume de l'aîle:

„Tiens prens, écris, hasarde des chansons,

„& que Bernard soit ton modèle;

„je cours chez Saint-Lambert lire encor les Saisons.”

Au conseil de l'Amour alors je m'abandonne,
& cherche sur tes pas quelques fleurs à cueillir:
mais le succès toujours ne suit pas le desir ,

& la plume qu'é l'amour donne
n'est rien sans l'art de s'en servir.

Par M. DORAT.

E P I T A P H E
DE MONSIEUR DE MONCRIF.

Des moeurs dignes de l'âge d'or,
ami sûr, auteur agréable,
Ci git, qui vieux comme Nestor
fut moins bavard & plus aimable.

Par M. DE LA PLACE.

L E

TIGRE ET LE RENARD,

F A B L E.

Te voilà de retour, ami renard; dis-moi,
 as-tu bien accompli les ordres de ton roi?
 as-tu bien écouté ce que dans mon empire,
 chacun de mes fujets peut dire?

puis-je être assuré de leur foi?

Quels sont les sentimens que ma personne inspire?
 parle; est-ce de l'amour? de l'effroi? vous? . . non

Sire,

on vous chérit, on vous admire:

vos bienfaits, vos vertus ont gagné tous les coeurs.
 On vous nomme des rois le plus grand, le plus juste;
 voyés, dit-on, voyés comme ce maître auguste,
 sur nous aime à verser, chaque jour, ses faveurs,
 dans son coeur la justice éclaire,
 la bienfaisance & la bonté:
 à son tour la bonté modère
 l'exacte & rigide équité.

Et puis, avec transport: comblés nos vœux, ô par-
 que!

& prolongés sa trame aux dépens de nos jours.

Je ne finirois pas, s'il falloit, grand monarque,
 vous répéter ici tous les tendres discours;

discours non pas d'un seul, mais de la multitude:
discours des animaux par troupes rassemblés . . .
& ceux, de qui les fils, sous ma griffe étranglés, . . .
ceux-là, je l'oubliais, chantent leur gratitude,
& connoissent le prix de cet ignigne honneur.

Pour nous, disent-ils, quel bonheur !

d'avoir fourni de la pâture ; . . .

Ton rapport, cher ami, ne sent point l'imposture,

il me contente. J'aime à voir

que mes sujets font leur devoir ;

j'approuve que la voix publique

en toute liberté sur mon compte s'explique.

Mais tous ces animaux, qui causent deux à deux,

leur discours est-il aussi tendre ?

Sans doute, roi puissant, qu'ils font pour vous des
vœux ;

mais ils sont si respectueux,

ils se parlent si bas, qu'on ne peut les entendre.

Par M. L'Abbé LEMONNIER.

EPIGRAMME,

Un petit souverain, d'un très-petit empire,
bâtit un fort immense, & crut avoir raison :
mais, dit Machiavel, vous y mettez donc, Sire,
tous vos sujets en garnison ?

Par M. IMBERT.

EPI

E P I T R E
*A MONSIEUR DE ***

De l'autre qui préside aux belles matinées,
ainsi l'éclat plus doux semble presque effacé,
Ce qu'il promet encor de riantes journées,
comme un songe trompeur, bientôt sera passé.

De notre jeune âge éclipsé,
ainsi donc la vieillesse éloignera les fêtes !

Un soleil de plus sur nos têtes,
bientôt en fanera les fleurs.

Adieu plaisirs, belles conquêtes,
adieu les songes enchanteurs,

prestiges de l'amour, douce & tendre folie,
par qui la jeunesse embellie,
sur le grand chemin des erreurs,
porte légèrement le fardeau de la vie.

Avant que ma course finie
m'ait jetté dans la tombe où dorment mes ayeux,
par une innocente magie,
je m'effaye à doubler des momens précieux.

Que d'autres poursuivent la gloire
non, je ne suivrai point les drapeaux périlleux;
combatte qui voudra dans ce champ hazardeux:
je ne veux que de loin célébrer la victoire

entre les amours & les jeux;
jusqu'à mon dernier jour, je veux,
cueillant du doux plaisir les fleurs enchanteresses,
dans l'effor d'un festin joyeux,
vuider des coupes de vin vieux
à la santé de mes jeunes maîtresses.
Que m'importent à moi ces chefs-d'oeuvres si beaux,
produits dans les accès d'une céleste ivresse?
valent-ils les douceurs d'un indolent repos,
& les rêves de ma paresse?
Sur le front foudrieux d'un trop sublime auteur,
le tendre amour ne sourit guère;
d'une Silphide imaginaire,
il embrasse en rêvant le fantôme imposteur.
Le malheureux qu'il est à plaindre!
il n'a jamais eu de plaisir;
ah! quand on s'occupe à le peindre,
on est bien loin de le sentir.
Tu veux être immortel: eh bien! c'est un beau rôle,
quand on possède tes talens;
mais nos neveux peu compatissans,
de ne pas t'oublier, t'ont-ils donné parole?
La gloire, ce tyran qui subjugué tes sens,
cette maîtresse vaine & folle,
à qui tu livres tes momens,
est une coquette frivole
qui trompe les plus chers amans.
Hélas! des erreurs la plus douce,

c'est celle qui nous jette aux pieds d'une beauté,
dont le sein mobile repousse
un voile transparent par l'amour agité:
dont les beaux yeux demi-clos & timides
abbaissant mollement leurs paupières humides,
dont la voix devient tendre, & qui par un soupir,
de son cœur ingénu décèle le desir,
en résistant, dans mes bras s'abandonne,
& dans un amoureux effort,
confuse de jouir du plaisir qu'elle donne,
en rougissant, fait l'embellir encor.
Ami, contentons-nous des trônes de fougère;
laissions aux dieux l'honneur de leurs tristes autels;
& lorsque dans cet âge où l'on cesse de plaire,
nous n'aurons rien de mieux à faire,
alors le pis aller fera d'être immortels.

Par M. DE SAIN-PÉRAVI.

ÉPITAPHE

Sous ce marbre git enterré
un prébendier séxagenaire,
qui ne lut jamais son bréviaire,
& qui ne connut son curé,
qu'en relisant son baptême.

Par M. L'Abbé MANGENOT.

A MONSIEUR

LE PRINCE DE CONDÉ.

Mars dès long-tems se voyoit oublié;
à peine quelques fous l'encensoient sur la terre;
Vénus aux Cieux ne s'en occupoit guère;
il avoit l'air d'un Dieu disgracié;
armé de pied en cap, il arrive à Cythère
au son du siffre & des tambours,
& veut d'un coup de cineterre
exterminer tous les Amours
Sous une grotte sombre & de fleurs tapissée,
à travers un feuillage épais,
Il aperçut Vénus mollement renversée:
Vénus entre ses bras tient un guerrier charmant;
elle s'enchaîne à lui par le noeud des caresses,
& des cheveux de son amant,
sa main d'albâtre éparpille les tresses;
Par cent petits Amours, le bosquet est gardé;
de myrte & de laurier, ils sement la fougère;
ils comptent en riant les soupirs de leur mère,
& murmurent tout bas: vive papa Condé!
Quoi! dit Mars, ce héros me poursuivra sans cesse,
à Cythère, au combat toujours victorieux!

S'il résiste à mon bras, qu'il cède à mon adresse ;
trouvons-le par le bruit du claron belliqueux ;
présentons la gloire à ses yeux ,
il va pour y courir me rendre ma maîtresse.

Par M. DORAT.

V E R S

*Mis au bas d'un tableau qui représente
Melle. CLAIRON couronnée
par Melpomène.*

J'ai prédit que Clairon illustreroit la scène ,
& mon espoir n'a point été déçu ;
elle a couronné Melpomène :
Melpomène lui rend ce qu'elle en a reçu.

Par M. GARRICK , célèbre Acteur Anglois.

*LES ECHECS,
FABLE ORIENTALE.*

Jadis régnoit aux plaines d'Hiémen
un roi tyran, vain & colere,
qui sans forme & sans examen,
faisoit de sang rougir la terre;
c'étoit un tygre, une panthere;
c'étoit pis : car le tygre au moins,
pour déchirer sa proie infortunée,
a la raison terrible des besoins,
& notre roi n'avoit que sa rage effrénée.
Pour un rien ou pour son plaisir,
chaque jour d'un sujet voyoit tomber la tête.
Comment apprivoiser cette farouche bête?
comment la calmer, l'adoucir?
c'est ce qu'osa pourtant essayer son Visir.
Un jour il propose à son maître,
pour l'amuser, un jeu nouveau,
jeu combiné dans son cerveau,
& qui des fiers combats d'abord ne paroît être
qu'un fidèle & noble tableau.
La guerre plait aux coeurs féroces;
la guerre est le règne du sang;
c'est le champ des scènes atroces:
aussi le jeu plut-il fort au tyran.

On projette, on attaque, on pille,
on livre, on soutient le combat,
on échange, on mine, on abbat,
& souvent un simple foudrille,
sans respect pour le potentat,
vous fait le fire échec & mat.

C'étoit cela sur-tout qu'il falloit faire entendre;
la leçon est triplée, & toujours le goujat
triomphe avec le même éclat
du roi qui ne peut se défendre.

Le tyran commence à comprendre;
il réfléchit, se compare à son roi;
& dans le pion dont l'adresse & l'audace
ont causé son utile effroi,
il voit un sujet à sa place.

Visir, dit-il, j'ai senti ta menace:
mes peuples n'auront plus rien à craindre de moi;
rassure-les; je vais devenir juste,
humain sur-tout, je t'en donne ma foi:
mais parle, ta leçon auguste

de quel prix la payer? que ferai-je pour toi?
Notre visir alors, pour toute récompense,
demande un grain de bled qu'on doit multiplier
par les cases de l'échiquier:
on l'accorde, on suppute, & le calcul immense
prouve, après un long examen,
que les riches moissons d'Aden
ne peuvent compléter la quantité promise:

Prince,

Prince, dit le vifir, pardonne à la furprife;
je t'ai fait refpecter le fang de tes fujets:
défens encor ton coeur du charme des bienfaits.
La générofité fied bien à la couronne:

mais permets-moi de te dire en deux mots
qu'il faut favoir ce que l'on donne,
& toujours donner à propos.

S'il eft quelques tyrans encore
qui dans la cruauté trouvent d'affreux plaiïirs,
O providence que j'implore,
donne-leur de pareils vifirs.

Par M. BRET.

EPITAPHE

*De M. le Préfident HENAUT, de
l'Académie Française.*

Ainsi que les vertus, les talens n'ont point
d'âge ;
dans fes écrits jamais on n'entrevit le fien ;
il lut l'hittoire en Philofophe, en fage :
il l'écrivit en citoyen.

Par M. DE LA PLACE.

EPI T R E

A MONSIEUR DE **.

*Qui menaçoit l'Auteur de la vengeance
d'Apollon, si elle ne faisoit pas imprimer
son Recueil de Poësies.*

Je redoute peu la menace
& la colere d'Apollon:
fuis-je fujette du Parnasse?
je rime sans prétention.
Je n'eus jamais l'ambition
d'aller au Temple de mémoire:
la foible aiguille de Pallas
laisse au burin de Phidias
le soin de graver pour la gloire.
Babet, aux jours de son printems,
croit son nom peu fait pour l'histoire:
fait-on être illustre à vingt ans?
Les momens dont l'Amour dispose
& l'heure où son Berger l'attend,
voilà pour Babet le présent:
le lendemain est peu de chose,
tout l'avenir est cet instant.

Heureux qui n'a que ce système!
 car enfin de quel bien jouir,
 si l'on ne jouit de soi-même?
 L'homme se perd dans l'avenir;
 il s'immole à sa renommée:
 qu'on est fou de vouloir courir
 après une vaine fumée!
 nous sommes si près du plaisir!
 Ce public superbe & volage,
 dont on prise tant la faveur,
 que peut-il pour notre bonheur?
 Eh! que m'importe son suffrage?
 en a-t-on besoin à mon âge?
 tout l'univers est dans mon coeur.
 Dois-je, pour un laurier frivole,
 aux pieds de cette vaine idole,
 risquer des mépris éclatans?
 Qui s'élève cherche l'orage;
 les monts sont battus par les vents:
 la paix regne dans un bocage;
 cachons-nous sous l'aile des vents
 & dérobons notre passage:
 l'éclat est l'écueil des talens.
 Voyez les Ecrivains célèbres:
 des tems ils percent les ténèbres;
 ils éblouissent les regards:
 mais entendez de toutes parts
 frémir aux accords de leur lyre

la calomnie & la satire.

Ainsi votre Muse a beau dire,
malgré ses propos séducteurs;
toujours plus fidèle à sa pente,
le ruisseau, dont sur les hauteurs
vous voulez voir l'onde imprudente,
restera caché sous les fleurs.
Sur les rameaux qui l'ont vû naître,
Philomèle, la nuit, le jour,
ne chantera que pour l'amour,
& n'ira point se compromettre
dans les bocages d'alentour;
on risque à se faire connoître:
Philomèle craint le vautour.

Par Madame la Marquise D'ANTREMONT.

EPIGRAMME.

La jeune Eglé, quoique très-peu cruelle,
d'honnêteté veut avoir le renom;
prudes, pédans vont travailler chez elle
à réparer sa réputation.
Là, tout le jour le cercle misantrope
avec Eglé, médit, fronde l'amour:
hélas! Eglé, semblable à Pénélope,
défait la nuit tout l'ouvrage du jour.

Par M. DE SAINT-LAMBERT.

CHANSON,

Adressée à de jolies femmes dans un soupé.

O Mahomet, ton paradis des femmes
est le séjour de la félicité:
c'est le vrai bien qui convient à nos ames;
sans les amours, qu'est l'immortalité?

O Mahomet, &c.

Prés émaillés de mille fleurs nouvelles,
vous le cédez à l'éclat de ces lieux;
voilà les fleurs, les roses les plus belles!
faut-il, hélas! n'en jouir que des yeux?

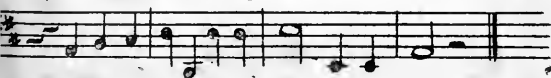
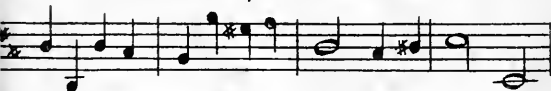
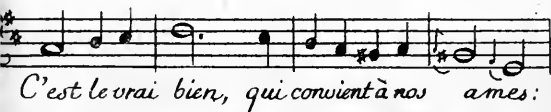
O Mahomet, &c.

En contemplant le cercle de ces dames,
au rang des dieux, je me crois transporté:
l'émotion qui passe dans nos ames
est le garant de leur divinité.

O Mahomet, &c.

Aimons, buvons, que notre sang bouillonne,
tout agité par ce double transport;
que chacun tombe aux pieds de sa patronne:
mais que l'amour l'en relève d'abord.

O Mahomet, &c.





Quel changement dans tous tant que nous sommes,
si vous cédez à l'ardeur de nos feux !

vous ne voyez en ces lieux que des hommes :

un peu d'amour, vous y verrez des dieux.

O Mahomet, &c.

Par M. ROCHON DE CHABANNES.

L'EMPLOI DU TEMS.

*V*ivons, mes chers amis, hâtons-nous [de cueillir
le peu de fleurs que le plaisir
sur nos pas a fait naître ;
oublions le passé, qui ne peut révenir,
& sans compter sur l'avenir
qui nous affligera peut-être,
saisissons le présent, employons à jouir
ce tems si précieux que l'on perd à connoître.

Par M. D'ARNAUD.

LES INJURES, ÉPIQUE À ÉGLÉ.

C'est un fait, je vous aime trop,
Eglé, je veux être plus sage;
je veux rompre mon esclavage:
aimer sans retour est un sot;
je veux vous chercher un défaut
qui me venge, qui me dégage.
Vous en avez, j'en suis certain;
par l'ordre absolu du destin,
chacun a le sien en partage;
le vôtre frappera mes yeux;
tremblez . . . Quoi! cela vous fait rire!
& ce ris moqueur semble dire:
eh bien! vous m'en aimerez mieux . . .
Cherchons toujours, cherchons des armes:
d'abord analysons vos charmes;
c'est par eux que je fus séduit;
eux seuls m'ont coûté bien des larmes . . .
Eglé, leur empire est détruit.
Je fais que cent boucles d'ébène
tombant en festons onduleux,
& que le Zéphir envieux
si délicatement promène
au gré de son souffle amoureux,
je fais, Eglé, que leurs beaux noeuds

peuvent bien vous rendre un peu vaine :
 mais pour avoir de beaux cheveux ,
 des beautés on n'est pas la reine

Je fais encor que des yeux bleux
 donnent aux brunes l'avantage
 d'unir, pour fixer notre hommage,
 au piquant qui fait leur partage ,
 ce regard tendre & langoureux
 d'une blonde à la fleur de l'âge ,
 & je fais, Eglé, que les cieux,
 quand ils se montrent sans nuage ,
 font de la couleur de vos yeux :
 eh bien ! de cela que conclure ,
 Eglé ? que le ciel indulgent
 voulut vous donner en naissant ,
 beaux yeux & belle chevelure :
 cent femmelettes, je vous jure ,
 ne vous déplaisent, en ont autant .
 Quoi donc ! vous souriez encore !
 Ah ! c'est pour me montrer vos dents :
 elles sont blanches, j'y consens ,
 quoiqu'à dire le vrai, j'ignore
 si toutes le font au-dedans :
 je n'en crois rien, si je n'y touche ,
 ou si je n'y vois de fort près ;
 & comment y bien voir jamais
 dans une aussi petite bouche ?
 Eglé, vous le faites exprès .

Quand vous riez, ce n'est qu'à peine
que ce ris plus malin que doux,
moitié dessus, moitié dessous,
en laisse voir une douzaine;
les vingt autres les avez-vous?
Je veux le croire en conscience,
& je fais qu'il est dit qu'en France,
petite bouche & dent d'émail,
avec deux levres de corail,
doivent avoir la préférence;
(moi je te juge sans humeur;)
je veux bien encor qu'à la Chine,
ce pied te valût plus d'un coeur;
qu'en Turquie une peau si fine
tournât la tête au Grand Seigneur;
qu'en Grece, où l'on a la fureur
de croire une taille divine,
quand elle unit à la rondeur,
le souple d'un jonc qui badine,
ta taille fût mise en honneur,
& que, pour comble de bonheur,
à Madrid où l'on s'imagine
que plus un sein a de blancheur,
plus il est de noble origine,
ton sein & ta grace enfantine
plussent au Grand Inquisiteur.
Mais tout cela tient à l'usage
dont chaque peuple est entêté,

& la véritable beauté,
seule digne de notre hommage,
celle à qui je donne le prix,
fait dompter la mode volage
& regne dans tous les pays.
En effet ta bouche mignonne,
tes grands yeux & ton petit pié,
ce corset fin & délié
qu'un tissu de fleurs environne,
ce front ouvert & déployé,
ta blancheur même feroit nulle,
si tu te trouvois à Bamba,
& les habitans d'Angola
te trouveroient fort ridicule :
que peux-tu répondre à cela ?
Tu me réponds par un sourire :
que ce sourire est éloquent !
oui, oui, ton sourire est charmant ;
Eglé, je ne puis m'en dédire ;
oui, te voir, oui, c'est être amant,
partout où la bonté suprême
créera des êtres & des coeurs,
là mon Eglé, celle que j'aime,
trouvera des adorateurs.
Veux-tu voyager en Norvège ?
J'y vois les glacés Montagnards,
t'environnant de toutes parts,
quitter leurs cavernes de neige

& s'enflammer à tes regards.
Fuis ces monts où le ciel frissonne;
fuis-moi sous la Torride Zone:
là chez les peuples bafanés,
tu trouveras la même chose,
& tous les Negres étonnés
d'aimer un tein couleur de rose
& d'adorer un petit nez.
Mais laisse ces lointains parages;
l'esprit peut aimer les voyages:
mais le coeur chérit le séjour;
veux-tu sans braver les orages,
trouver plus de feux & d'amour
que n'en ont vu tous ces rivages?
promets-moi de m'aimer un jour;
aime, Eglé, connois la puissance
de ce penchant délicieux;
aime, Eglé, c'est l'ordre des cieux,
Ton défaut, c'est l'indifférence;
c'est le seul: mais il est affreux.
Que dis-je? un défaut! c'est un vice;
est-ce un défaut que l'avarice?
Au seul nom, ton coeur révolté
s'indigne, prononce & murmure:
eh bien! c'est à toi de conclure;
l'indifférence est, je t'assure,
l'avarice de la beauté.

Par M. DE PEZAI.

ROMANCE.

Dans ce bois solitaire,
 tout invite à l'amour;
 son ombre fait me plaire,
 plus que l'éclat du jour;
 son silence m'attire;
 tout semble m'y charmer;
 sans objet, j'y soupire
 du seul besoin d'aimer.

Je suis à mon aurore;
 mon cœur cherche à jouir
 d'un bonheur que j'ignore,
 & semble m'avertir;
 Tircis dit qu'il m'adore,
 & qu'il fera constant:
 je n'aime pas encore:
 mais Tircis est charmant.

Il vient, & de sa flamme
 il va m'entretenir;
 ah! je sens que mon ame
 est prête à s'attendrir!
 fuyons; j'ai trop à craindre;
 je sens à ma langueur,
 qu'envain je voudrois feindre
 le secret de mon cœur.

*Par Madame Cass * *.*

LE
*CHEVAL, LE BOEUF, LE MOU-
TON ET L'ANE.*

F A B L E.

Quatre animaux divers, & d'instinct & de nom,
dom courfier, à l'humeur altière;
robin mouton, le débonnaire;
tête froide, le boeuf, & maître aliboron,
mourant de faim parmi les joncs d'un marécage,
convoitaient un gras pâturage,
qu'en vain ils cotoyaient de près,
& dont Martin baton leur défendait l'accès.
Tous quatre devoraient des yeux l'herbe fleurie;
mais Martin d'en goûter faisait passer l'envie.

Robin, tremblant comme un mouton,
en songeant au danger, oubliait la disette.
Dom courfier, pour ses faits proné dans la gazette,
perdait tout son courage à l'aspect du baton.

Le boeuf, après mure réflexion,
abandonnait ses projets de conquête.
Tandis qu'ils rumaient, l'intrepide grison
sans tant travailler de la tête,
du gardien terrible affronta le courroux;
on a beau le frapper, on ne peut s'en défaire.
Le ladre sans pudeur avance sous les coups;

d'un

d'un fait victorieux il franchit la barrière,
& le voilà dans l'herbe jusqu'aux genoux,
se vaudrant, gambadant & broutant sans rancune ;
les discrets compagnons le poursuivaient en vain
de leurs regards jaloux : amis, dit le routin,
voilà comme l'on fait fortune.

Par M. BOISARD.

EPI T A P H E

*De mon masque, après le Carnaval de
Venise.*

*A*brl de la folie & de la liberté,
je t'éleve un tombeau, tu l'as bien mérité ;
hélas ! pour couvrir mon visage,
il ne me reste que mes pleurs,
je t'enterre, & c'est moi qui meurs,
Passant plaignés mon sort, je vais devenir sage.

Par M. CLEMENT.

A MES ENNEMIS,

Car tout le monde en a.

Mes chers amis, j'imagine un moyen
de vivre en paix; j'y gagne, & vous n'y perdez rien.
Je vous jure avant tout de n'être point sublime;
je n'aurai pas le front d'empiéter sur vos droits;
je perfifflerai quelquefois,
dut-on encor m'en faire un crime:
par son attrait chacun est emporté;
d'ailleurs le perfiffage est bon à ma santé,
& me moquer des fots entre dans mon régime.
Je suis homme à parler d'un ton peu circonspect
de tous vos tyrans littéraires;
en vrai républicain, je verrai sans respect
les Tarquins du Parnasse, ainsi que les Tibères;
je ferai, s'il me plaît, inconséquent, léger,
& tâcherai, mes chers confrères,
de vivre heureux pour vous faire enrager.
Sur ce traitons, c'est moi qui vous en prie;
persécutez-moi bien une fois pour toujours;
n'allez point avec barbarie
goutte à goutte épancher votre fiel sur mes jours:
faites un seul faisceau des traits de la satire,
& de mon avenir embrassant tout le cours,
avancez-moi le mal que vous avez à dire,

& puis rions; prospérez, j'y consens :
pour moi, si j'en reviens, j'oublierai votre offense;
ne craignez point que j'use mes momens
à méditer une vengeance :
je connois mieux l'emploi du tems.

Par M. DORAT.

EPIGRAMME.

Une Dévote un jour dans une Eglise,
offrit un cierge au Bienheureux Michel,
& l'autre au Diable. Oh! oh! quelle méprise!
mais! c'est le Diable! y pensez-vous? ô ciel. . .
Laissez, dit-elle, il ne m'importe guères,
il faut toujours penser à l'avenir;
on ne fait pas ce qu'on peut devenir,
& les amis sont par-tout nécessaires.

Par M. IMBERT.

LE BONHEUR,

IDYLLE.

HEureux qui des mortels oubliant les chimères,
possède une compagne, un livre, un ami sûr,
& vit indépendant sous le toit de ses pères!

Pour lui, le ciel se peint d'un éternel azur;
l'innocence embellit son front toujours paisible;
la vérité l'éclaire, & descend dans son cœur;

& par un sentier peu pénible,
la nature qu'il suit, le conduit au bonheur.

Envain près de sa solitude,
la discorde en fureur fait retentir sa voix:
livré dans le silence au charme de l'étude,
il voit avec douleur, mais sans inquiétude,
les états se heurter pour la cause des Rois.

Tandis que la veuve éplorée,
aux pieds des Tribunaux va porter ses clameurs,
dans les embrassemens d'une épouse adorée,
de la volupté seule il sent couler les pleurs.
Il laisse au loin mugir les orages du monde:
sur les bords d'une eau vive, à l'ombre des berceaux,
il dit, en bénissant sa retraite profonde,
c'est dans l'obscurité qu'habite le repos.

L'homme occupé d'étendre & d'annoblir son être,
 au sein d'un doux loisir apprend à se connoître :
 c'est-là qu'il apprécie à leur juste valeur
 les prestiges légers que la foule idolâtre ;
 l'univers lui présente un bizarre théâtre ,
 où le rôle souvent déshonore l'acteur :
 il voit, dans ce cahos de bassesse & d'intrigues,
 le mérite isolé luttant contre les brigues ;
 sur les talens, la haine attisant son flambeau ;
 la trahison au ris perfide,
 de l'honnête franchise, empruntant le manteau,
 pour dérober aux yeux son poignard homicide ;
 les noms sacrés de foi, de vertu, d'amitié,
 honteusement vendus à l'intérêt fardide :
 le sage se détourne, & sourit de pitié :
 il file d'heureux jours, à l'abri de l'envie,
 sans regret du passé, sans soin du lendemain ;
 & quand l'Etre éternel le rappelle en son sein,
 il s'endort doucement, pour renaître à la vie.

Si le ciel l'eût permis, tel seroit mon dessein.
 Quelquefois éveillé par le chant des saulettes,
 & par le vent frais du matin,
 J'irois fouler les prés semés de violettes,
 & mollement assis, un La-Bruyère en main,
 au milieu des bosquets humectés de rosée,
 des vanités du genre humain,
 j'amuserois en paix mon oisive pensée.

Le regard fixé vers les cieux,
loin de la sphère étroite où rampe le vulgaire,
j'oserois remonter à la cause première,
& lever le rideau qui la couvre à mes yeux.]

Tandis que le sommeil engourdit tous les êtres,
ma muse, au point du jour, errante sur des fleurs,
chanteroit des Bergers les innocentes mœurs,
& frapperoit l'écho de ses pipeaux champêtres.
Coulez avec lenteur, délicieux instans !

ah ! quel ravissement égale
celui qu'un ciel sercin fait naître dans nos sens !

quel charme prête à nos accens
l'éclat majestueux de l'aube matinale !

quel plaisir, sous des cintres verts,
de respirer le baume & la fraîcheur des airs,
d'entendre bouillonner une source qui tombe,
là les hôtes des bois préluder leurs concerts,
ici sur des rameaux soupirer la colombe ? ,

Souvent la douce paix qui regne dans les bois
éleveroit ma muse à des objets sublimes :

j'oserois consacrer mes rimes
à chanter les héros, les vertus & les loix.

De la nuit des tombeaux, écartant les ténébres,
souvent j'évoquerois ces oracles célèbres

à qui l'enthousiasme a dressé des autels,
 ces esprits créateurs, ces bienfaiteurs du monde,
 qui par des écrits immortels
 ont chassé loin de nous l'ignorance profonde.
 Rassemblés devant moi, les grands Législateurs
 offriroient à mes yeux leur code politique,
 précieux monument de la sagesse antique;
 ceux à qui la Nature ouvrit ses profondeurs,
 me feroient pénétrer dans leur laboratoire :
 d'autres des Nations me décriroient les mœurs,
 & les faits éclatans consignés dans l'histoire,
 & l'affligeant tableau des humaines erreurs.
 Combien je bénirois Titus & sa mémoire !
 que Socrate mourant me coûteroit de pleurs !
 mais puisse-je oublier les Héros destructeurs,
 dont le malheur public a fait toute la gloire !

Dans un beau clair de lune, à penser occupé,
 & des mondes sans nombre admirant l'harmonie,
 je voudrois promener ma douce rêverie,
 sous un feuillage épais, d'ombres enveloppé,
 ou le long d'un ruisseau qui fuit dans la prairie.

La nuit me surprendroit, assis dans un festin,
 auprès d'une troupe choisie,
 conversant de Philosophie,
 & raisonnant le verre en main,
 sur le vain songe de la vie.

Pour sauver de l'oubli ses écrits & son nom,
qu'un autre se consume en de pénibles veilles:
si je cueillois, Eglé, sur tes lèvres vermeilles,
le prix flatteur d'une chanson,
à mes vers négligés, si tu daignois sourire,
feroit-il pour mon coeur un suffrage plus doux?
t'intéresser, te plaire, est le but où j'aspire:
de l'immortalité je serois moins jaloux.
Que me fait près de toi, l'opinion des hommes?
que me fait l'avenir? le présent est à nous;
Notre univers est où nos sommes.

Mais, ciel! déjà le tems précipitant son cours,
va fanner sur mon front la brillante couronne
dont je suis décoré par la main des amours,
comme on voit se fanner le feuillage d'automne.
O noeuds de l'amitié que je portai toujours!
réparez dans mon coeur ces douloureuses pertes:
les sources du plaisir me sont encore ouvertes,
si vous me consolez au déclin de mes jours.

Félicité du Sage! ô fort digne d'envie!
c'est à te posséder que je borne mes vœux.
Eh! que me faudroit-il pour être plus heureux?
j'aurai, dans cette courte vie,
joui de tous les biens répandus sous les cieux.
Chéri de toi, ma douce Amie,
& des coeurs droits qui m'ont connu,

d'un riant avenir, égayant ma pensée,
 adorateur de la vertu,
 n'ayant point à gémir de l'avoir embrassée,
 libre des passions dont l'homme est combattu,
 je verrai, sans effroi, se briser mon argile;
 qu'a-t-on à redouter, lorsqu'on a bien vécu ?
 Un jour pur est suivi par une nuit tranquille.

Pleurez, ô mes Amis ! quand mon luth, sous mes doigts,
 cessera de se faire entendre;
 & si vous marchez quelquefois
 sur la terre où sera ma cendre,
 dites-vous l'un à l'autre : „Il avoit un cœur tendre;
 „l'amitié lui fut chère; il respecta ses loix.”

Et toi qui réunis les talens & les charmes !
 Quand près de mon tombeau tu porteras tes pas,
 tu laisseras peut-être échapper quelques larmes. . .
 Ah ! si je puis briser les chaînes du trépas,
 pour visiter encor ces retraites fleuries,
 ces bois, ces côteaues, ces prairies,
 où tu daignas souvent me serrer dans tes bras;
 si mon ame vers toi, peut descendre ici-bas,
 qu'un doux frémissement t'annonce sa présence:
 quand, l'esprit pénétré des célestes objets,
 tu viendras méditer dans l'ombre des bosquets,
 crois qu'alors sur ta tête, elle plane en silence.

Par M. LEONARD.

DAPHNIS.

TRADUCTION LIBRE DE LA QUATRIÈME
IDYLLE DE M. GESSNER.

Tandis que blanchissant la plaine,
la neige au loin couvroit le chaume des maisons,
assis près d'un foyer, Daphnis bravoit l'haleine
de la plus rude des saisons.

Là ce berger tourné vers la fenêtre,
contemploit d'un oeil satisfait,
le ravage effrayant que l'hiver avoit fait
sur ce canton solitaire & champêtre.

Que sous ton regne, hiver, roi des frimats,
la nature plait à ma vue!

que j'aime à regarder cette neige étendue
sur la face de nos climats!

que cette cabane grisâtre,
que le tronc noir du chêne vieillissant,
de ce tapis éblouissant,
heureusement coupe l'albâtre!

Il est vrai, nos champs sont desert,
les troupeaux n'errent plus dans de gras paturages,
& les oiseaux, par leurs concerts,
ne raniment plus nos bocages.

C'est au milieu de ces hameaux,
c'est sous ce toit d'où la fumée
s'élève en ondoyant du sein de ces ormeaux,
que demeure ma bien-aimée.

Près d'un foyer, peut-être en ce moment,
de l'hiver, comme moi, bravant l'affreux ravage,
sur une main appuyant ton visage,
daignes-tu, ma Philis, penser à ton amant;
peut-être ainsi que moi, de la saison fleurie,
désires-tu l'heureux retour.

Ah ! quand reviendra ce beau jour,
où près de nos troupeaux errans dans la prairie,
nos voix attendriront les échos d'alentour ?

Philis ! oh ! combien je t'adore !
que ta beauté charme mes sens !
mais de ton cœur les trésors séduisans,
cent fois me charment plus encore.

Non, non, tes seuls attraits ne m'ont point enflammé :
je n'oublierai jamais l'instant où je t'aimai ;
ce fut le jour où le jeune Philène
vit tomber d'un rocher deux moutons qu'il gardoit ;
tu t'approchas, & tu vis qu'il pleuroit :

“ Ces deux brebis dont l'une est pleine ,
„ hélas ! te disoit-il, faisoient tout notre bien ;
„ mon pere est vieux, il n'a plus rien :
„ que faudra-t-il donc qu'il devienne ?
„ sans elles près de lui puis-je m'en retourner ? ”
— “ Philène, ne crois pas tes maux irréparables ;

„ces deux brebis aux tiennes sont semblables,
„accepte-les, je puis te les donner,”

Il t'embrasse aussi-tôt les yeux mouillés de larmes;
tu ne pus avec lui t'empêcher de pleurer:
pour les infortunés, que les maux ont de charmes,
lorsqu'un coeur généreux s'offre à les réparer !

Cruel hiver, tu peux étendre
tes noirs frimats sur l'univers ;

pour ma Philis, ma flûte toujours tendre,
n'en formera pas moins les plus aimables airs ;
je vanterai son ame noble & pure,
& de son teint les brillantes couleurs.

Nos arbres sont par toi dépouillés de verdure ;
ton souffle de nos prés a moissonné les fleurs ;
mais je saurai, par un heureux mélange,
la couronner de lierre & d'oranger,
dont le beau verd jamais ne change.

A ce tribut simple & léger,
j'ajouterai cette mélange,
qu'hier je puis dans mon verger.

Qu'avec plaisir Philis acceptera l'hommage,
que mon coeur & ma main doivent lui présenter !
Près d'elle, aimable oiseau, daigne souvent chanter ;
amuse-la par ton ramage.

Oh ! qu'elle va te prodiguer de soins !
que tu lui feras cher ! avec quelle tendresse
sa belle main te caressant sans cesse,
faura pourvoir à tes besoins !

Alors

Alors de mon amour interprete fidèle,
 peins-lui mes feux & mes tourmens;
dis-lui combien son absence est cruelle;
 enfin dis-lui que des amans,
Daphnis fera toujours le plus tendre modèle.

Par M. BLIN DE SAINMORE.

SUR LES
RESSOURCES DE LA VIEILLESSE.

Mon hiver, malgré sa glace,
m'épargne ses tristes langueurs;
sensible aux talens, aux graces,
je ne puis suivre leurs traces
du moins je les sème de fleurs.
Protege toujours ma carrière,
Amour, daigne encor m'animer.
On peut ne plus songer à plaire,
mais comment se passer d'aimer?

Par M. DE MONCRIF.

*A MADEMOISELLE DE B**.*

Agée de huit jours.

Toi dont j'ai vu couler les premières larmes
& naître le premier sourire,
je vais sur ton berceau répandre quelques fleurs.

Pour prix du zèle qui m'inspire,
que dans ces vers un jour papa t'apprenne à lire,
& c'est trop m'en récompenser;
je fais qu'en un âge aussi tendre,
tu ne peux encor les comprendre:
mais moi, j'ai du plaisir à te les adresser;
même avant de sentir, tu fais intéresser.

Mes vers au moins n'ont rien dont je rougisse;
que d'autres célébrant des mortels corrompus
encensent dans de vieux Crésus
la décrépitude du vice:

je célèbre dans toi l'enfance des vertus.
L'enfance est si touchante! eh! quelle ame si dure
n'éprouve en sa faveur le plus tendre intérêt?
tous les êtres naissans ont un charme secret:

telle est la loi de la nature.

Ces ormeaux orgueilleux, leur verte chevelure,
m'intéressent bien moins que ces jeunes boutons,
dont je vois poindre la verdure,
ou que les tendres rejettons
qui doivent du bocage être un jour la parure.

Le doux éclat de ce soleil naissant
flète bien plus mes yeux que ces flots de lumière
qu'au plus haut point de sa carrière
verse son char éblouissant.
L'été si fier de ses richesses,
L'automne qui nous fait de si riches présents ,
me plaisent moins que le printemps
qui ne nous fait que des promesses.
Ciel, retranche aux jours nébuleux
de la lente vieillesse;
abrège les jours orageux
de l'impétueuse jeunesse:
mais prolonge les jours heureux
& des ris innocens & des folâtres jeux!
Le vrai plaisir semble fait pour cet âge;
l'épanouissement d'un cœur encor nouveau,
du sentiment le doux apprentissage.
l'univers par degrés déployant son tableau,
ce sang si pur qui coule dans les veines,
des plaisirs vifs & de légères peines,
l'esprit sans préjugés, le cœur sans passions,
de l'avenir l'heureuse insouciance,
pour tous palais, des châteaux de cartons,
& pour richesses des bons-bons,
voilà le destin de l'enfance:
ah! la saison de l'innocence
est la plus belle des saisons.

Par M. L'Abbé DE LILLE.

LE

PORTRAIT MANQUÉ.

Venez, Cloé, je vais peindre vos traits;
mais que vois-je? quelle folie?
de quels vains ornemens chargez-vous vos attraits?
c'est la laideur qui peut être embellie:
les graces, la beauté ne le furent jamais;
point de parure, un déshabillé frais,
rien s'il se peut, & vous voila jolie.
Cloé, pourquoi de vos cheveux
a-t-on gêné les replis & les ondes?
désfaites-moi ces ridicules noeuds,
& laissez-les flotter en tresses vagabondes:
un ruban qui les lie, est tout ce que je veux.
Eh quoi! dans vos regards, aucun feu n'étincelle!
vous avez deux beaux yeux tranquillement ouverts!
L'ame est dans le coup d'oeil: mais où la vôtre est-elle?
Je voudrois que ces yeux baissés, presque couverts,
fissent tomber sur moi ces timides éclairs,
ces rayons du desir, qui vous rendroient si belle,
qui me feroient & si doux & si chers!
Votre bouche est charmante! eh bien, par quelle cause,
par quel motif ne me dit-elle rien?
Un soupir égaré sur ces levres de rose,
un seul soupir s'exprimeroit si bien!

Ce fauteuil vous tient droite, immobile. gênée;
pourquoi n'avez-vous pas choisi ce canapé?
votre ensemble charmant s'y fut développé
dans l'attitude abandonnée,
où se repose'un coeur tendrement occupé.
Ah! Cloé, je vois trop ce que je devois craindre;
un faux espoir est venu m'animer;
j'ai cru qu'en vous peignant, je peindrois l'art d'aimer;
c'est l'art de plaire qu'il faut peindre.

Par M. COLARDEAU.

CONTE,

Est-ce exister que vivre sans tendresse!

ah! qu'on doit plaindre la sagesse,
qui s'effarouche de l'amour!

Pope lui-même tour-à-tour

fondoit le coeur humain, encensoit sa maîtresse,

Un jour qu'il s'occupoit à chanter ses attraits,

elle arrive, il la voit plus belle que jamais,

plus belle, quoique plus parée;

une nouvelle croix voltigeoit sur son sein:

Ah! cria Pope, en y portant la main,

sur ce beau sein, un juif l'eût adorée,

Par M. Le Marq. DE SAINT-MARC,

L' O C U L I S T E

DUPE DE SON ART.

C O N T E.

(C'est l'Oculiste qui raconte lui-même son histoire.)

J'aimois, j'étois aimé; c'en est assez sans doute:
mais l'objet que j'aimois, que je hais aujourd'hui,
ressembloit à l'amour, étoit beau comme lui,

& comme lui, ne voyoit goutte.

Ce Dieu, sur ma maîtresse, étendit son pouvoir;
tout m'adoroit en elle, & tout disoit j'adore:

ses yeux seuls ignoroient encore

l'art d'aimer comme l'art de voir.

Des yeux l'amour fait grand usage;

on fait, lorsque l'on est ou que l'on fut amant,

qu'ils font la moitié de l'ouvrage:

mais, Belles, convenez que l'on s'en dédommage
par mille petits riens qui parlent clairement.

Cependant au milieu d'une si douce ivresse,

le coeur n'est content qu'à demi;

c'est un plaisir d'avoir une maîtresse;

c'est un bonheur de trouver un ami.

J'en avois un, beau, jeune & sage;

nous avions même état, même âge;

son coeur & le mien n'étoient qu'un:

nous recevions du fort volage,
nos biens & nos maux en commun.

„Ami, lui dis-je un jour, je voudrois pour ma femme,
„prendre l'aveugle objet de mon aveugle flamme :
„mais je suis combattu; dis-moi, serai-je bien?

— „Pourquoi non, puisqu'elle t'adore?

„Ami, le coeur est tout, & les yeux ne font rien;
„s'ils servent quelquefois, ils nuisent plus encore.

— „Moi, j'ignore si c'est par raison, ou par air:
„mais je desirerois que ma femme vit clair.

— „Pour moi, ce n'est pas mon système:

„pouvû qu'on soit aimé, qu'importe qu'on soit vû?

„& dans un bon auteur, j'ai lu

„qu'en mariage il est d'une prudence extrême,
„d'épouser une aveugle, & de l'être soi-même.

Il me donnoit un bon avis:

mais comme d'un mauvais on ne peut se défendre,
au bout de quelque tems, je dis:

„si quelqu'un à ma place alloit un jour se rendre,

„ma femme pourroit s'y méprendre,

„faute de cet utile sens,

„qui sert à distinguer les amis des amans;

„je connois ma femme: elle est tendre,

„& tant que son époux lui seroit inconnu,

„elle pourroit l'aimer dans le premier venu.

„Pour éviter le cocuage,

„je prétens donc que ma moitié

m'apporte avec son amitié,

„un oeil ou deux en mariage.

„Il faut des yeux dans un ménage;

„Il faut des yeux sans doute, & ma femme en aura;

„dites-en, mon ami, tout ce qu'il vous plaira.

„Oui, trop aimable enfant, le ciel m'étoit propice

„même en te refusant le jour;

„il fermoit tes beaux yeux, pour que je les ouvrissies;

„ces yeux ne devoient être ouverts que par l'amour;

„après vingt ans de nuit, ils verront la lumière;

„demain tu jouiras d'un nouveau sentiment;

„les rayons du matin ouvriront ta paupière;

„le jour naîtra pour toi des mains de ton amant.

Le coeur plein d'espérance, & de crainte, & de zèle,
j'essayai dès le lendemain:

on eut dit que l'Amour sur les yeux de la Belle,
de sa main conduisoit ma main.

Un voile intérieur offusquoit sa prunelle:

pour la première fois, de la voûte éternelle,

la lumière descend dans ses yeux éperdus;

il s'ouvre dans son ame une porte de plus;

un nouveau monde naît pour elle:

elle me voit, me fixe, & jette un cri d'horreur,

courant vers mon ami. „Comment? qu'est-ce, lui dis-je?

„me fuirais-tu? par quel prodige,

„en te donnant des yeux, ai-je perdu ton coeur?

„Quand tu reçois un nouvel être,

„devrois-je en attendre ce prix?

„si je suis étranger à des yeux que j'ouvris,

„ton

„ ton oreille du moins devoit me reconnoître.”

Elle ne répond qu'à demi,
regardant toujours mon ami.

„Non, non, je vois bien ta méprise;
„c'est moi que ton oeil cherche en lui.

„Je suis, répondit-elle, également surprise,

„d'entendre & de voir aujourd'hui.

„Il est des traits que dans mon ame,

„avant d'ouvrir mes yeux, l'amour avoit gravés:

„ils faisoient mon bonheur, ils nourrissoient ma flamme;

„mon cœur les a bien conservés;

„cette image si chère à mon ame charmée,

„c'est en lui seul que je la vois;

„je crois entendre encor sa voix,

„qui m'apprit que j'étois aimée.

— „Mais tu me répondois! mais tu m'embrassois! mais. . .

— „Pardonnez: une aveugle a bien droit de confondre;

„quand je vous répondois, je croyois lui répondre;

„& vous pouvez lui dire à quel point je l'aimois.”

— „Mais ne m'es-tu pas fiancée?

— „Je le suis à quelqu'un; c'est un fait bien certain:

„mais en vous promettant ma main,

„à lui je me donnois au fond de ma pensée, . . .

„Entre vous deux enfin je dois prendre un parti,

„& ne puis prendre qu'un mari:

„ainsi pour lui ma main avec mon cœur est prête.

„Quant à vous, je vous dois le plaisir de le voir:

„comme un ami commun, vous ferez de la fête;

„je

„je l'aimois en vous: aujourd'hui
„je vais vous épouser en lui.”

Les cornes, à ces mots, me vinrent à la tête;
je fors de la maison, & je cours en tous lieux,
pour fuir, ou pour crêver, si je puis, tous les yeux.

Les malheurs d'un bon Oculiste,
ami lecteur, vous apprendront,
si vous êtes bon moraliste,
à laisser les yeux tels qu'ils sont.

Par M. le Chevalier DE BOUFFLERS.

ESOPE ET L'ANE.

Fable imitée de l'Allemand.

JE suis-moi donc parler sensément;
disait au sage Esope, un ane moraliste!
Mais si je le faisais, dit Esope en riant,
je ferais l'ane, & toi le Fabuliste.

Par M. WILLEMAIN D'ABANCOURT.

*ÉPIÔRE A M. ***

De ton agreſte ſolitude,
je vais donc quitter le repos:
adieu ces tranquilles berceaux,
où je conſacrois à l'étude
des jours plus ſereins & plus beaux;
adieu cet inculte hermitage,
coupé de limpides canaux,
où la nature, un peu ſauvage,
fort d'une forêt de roſeaux,
pour ſourire aux vertus d'un ſage.
Je ne verrai plus ſur les eaux
ſe jouer tes cygnes fidèles,
mêlant l'albâtre de leurs aîles
au verd naiſſant des arbriffeaux;
je n'entendrai plus les marteaux,
dans tes forges retentiſſantes
frappant des coups toujours égaux,
ſoumettre aux flammes jailliſſantes
le plus indompté des métaux.
Laſſé des champêtres tableaux,
j'errois ſous la voûte bruyante,
où Vulcain d'une main ardente,
lui-même attiſe tes fourneaux;
ſouvent j'y devançois l'aurore;

eh ! peut-on voir avec ennui
un feu pétillant & sonore
chercher, dans le fer qu'il dévore,
un aliment digne de lui ;
du métal vaincre la rudesse ,
à cent formes l'assujettir ,
d'un fil lui donner la souplesse ,
ou le forcer de s'arrondir ?
ah ! que dans nos plaines fertiles
par lui nos focs soient façonnés !
qu'il se courbe en serpes utiles ,
par qui nos grains sont moissonnés !
que pour le dieu de la tendresse ,
il forge les heureux verroux ,
qui garantissent des jaloux
l'amant & sa jeune maîtresse :
mais qu'il ne compose jamais
les gonds, les barreaux détestables
de tous ces antres formidables ,
où la beauté dans les regrets
abjure enfin ces vœux coupables
qui nous dérobent ses attraits !
qu'il n'arme point la barbarie
de ces cohortes de brigands
qui courent prodiguer leur vie ,
pour défennuyer leurs tyrans ;
sous la hache du despotisme
ne tranche point notre destin ,

& n'aille pas de sang humain
baigner l'autel du fanatisme!

O mon ami! tels sont mes vœux,
Toi, demeure dans cet asyle,
où simple, obscur & vertueux,
de notre faste puérile
tu ris, en regardant les cieux.
Près de ta respectable mère,
tu mets à profit tes beaux jours:
ta vie est un paisible cours
qu'embellit le soin de lui plaire.
La raison reglant tes desirs,
ce cortège de la jeunesse,
enchaîne, aux pieds de la vieillesse,
tes passions & tes plaisirs;
tu peux, sans redouter le blâme,
rendre compte de tes momens:
la nature enrichit ton ame
de ce qu'elle enleve à tes sens.
Pour moi, je ne fais qu'elle ivresse,
disposant toujours de mon coeur,
me laisse estimer la sagesse,
& me fait courir à l'erreur;
oui, déjà tout mon sang bouillonne;
les trésors parfumés des champs,
de Cérès les nouveaux présens,
l'amitié même, hélas! pardonne,

rien ne maîtrise les élans
d'un coeur qui toujours s'abandonne
à la foule de ses, penchans ;
rien ne me touche & ne m'arrête ;
il me faut un monde nouveau :
ami, je reprends mon bandeau ,
& cours affronter la tempête.
Je vais , dans mon aveuglement,
errer de chimere en chimere ;
offrir un culte involontaire
aux illusions du moment ;
acheter, par de longues peines,
une étincelle de bonheur ;
crier liberté dans les chaînes,
& rire au fein de la douleur ;
dans une pénible paresse
consommer chaque triste jour,
& surtout livrer ma foiblesse
à tous les rêves de l'amour.

Ah ! sans lui, qui pourroit nous plaire,
sans cet heureux enchantement,
que resteroit-il à la terre ?
l'ennui de vivre & le néant.

Tu vois trop quel est mon délire ;
ami, je ne puis le cacher :
l'amour lui seul peut m'attacher ;

c'est la flamme que je respire.
 Ce sexe, orné de mille attraits,
 que son adresse multiplie,
 nous tient enchaînés à la vie
 par d'imperceptibles filets,
 dans ses défauts trouve ses armes,
 nous plaît, en nous tyrannisant,
 & n'est jamais si séduisant,
 qu'alors qu'il fait couler nos larmes;
 toujours absous par nos desirs,
 il a tout, puisqu'il a les charmes,
 & qu'il dispense les plaisirs.

Que dis-je? une fougue imprudente
 sans doute emporte mes esprits;
 la jeunesse, toujours ardente,
 à ce bonheur met trop de prix;
 ils viendront ces jours de lumière,
 où la scène change à nos yeux,
 où l'homme, en soupirant, s'éclaire
 sur les vrais moyens d'être heureux:
 alors, battu par les orages,
 digne du moins de ta pitié,
 j'irai, fuyant d'autres naufrages,
 chercher un port dans l'amitié;
 sous la plus épaisse verdure
 du bosquet le plus retiré,
 je pourrai, loin de l'imposture,

reposer mon oeil épuré
sur les tableaux de la nature;
alors, il faudra vous quitter,
douce erreur de notre aurore, . . .
mais nous en parlerons encore,
ne pouvant plus en profiter.

Par M. DORAT.

A UNE FEMME,

Qui me menaçoit de me rendre heureux.

O Ciel! je suis perdu! Quoi! déjà des faveurs!
Quand j'ai promis d'être fidèle,
quand je vous ai juré les plus tendres ardeurs,
je m'étois attendu que vous seriez cruelle;
je m'étois arrangé pour trouver des rigueurs.
Ah! si je vous suis cher, soyez plus inhumaine;
laissez à mon amour le charme des desirs;
pour le faire durer faites durer sa peine:
je ne vous répons pas qu'il survive aux plaisirs.

Par M. le Chevalier DE BOUFFLERS.

LE
L I O N J U G E,
F A B L E.

Un vieux lion se fit dévot,
comme le diable un jour se fit hermite,

Si fa cour le devint bientôt,
cela s'entend. La vertu favorite
du courtifan, c'est l'art de passer dans autrui,
& de prendre en tout sa manière.
Que le prince touffe aujourd'hui,
dès demain une cour entière

va s'enrhumer, pour touffer avec lui :
témoins les courtifans du lion de ma fable ;
on les voyoit d'un air soumis, affable,
les yeux baissés, marcher à petit pas,
prêchant la continence & l'humeur charitable,
& querellant toujours les plaisirs d'ici-bas.
On n'arrivoit au ciel qu'à travers mille peines ;
quelques ours d'un cilice enveloppoient leur peau,
& plus d'un loup, l'effroi de maint troupeau,
se distingua par des neuvaines.
Y gaignoit-on d'avoir changé ?
Je ne fais : mais vice pour vice,
j'aime assez quelque part qu'il se trouve logé,
que le scandale m'avertisse :

Cela dit en passant, revenons au lion.

A tous ses courtisans, sa majesté-sauvage
ordonne un jour, jour de dévotion,

qu'on s'en aille en pèlerinage,
sur le tombeau de l'un de ses ayeux,
de son vivant, toujours chaste & pieux,
en un mot, un saint personnage.

La cour s'en alloit donc en tristes vêtements,
en gros bourdon, en collerette,
comme on voit s'avancer de pieux Musulmans
vers le tombeau du saint Prophète;
lorsqu'un loup sur la route aperçut un mouton,
qui loin de son berger trottoit sur la verdure:

le pèlerin moins dévot que glouton,
ne pouvant de son ventre appaîser le murmure,
l'attrape, & vous l'étrangle. On l'arrête soudain,
lorsqu'il alloit l'engloutir dans son sein,
& comme un hérétique, un impie, un profane,
monstre qu'on eût dû voir en naissant étouffé,
on le présente au roi, qui d'abord le condamne
à faire les honneurs d'un bel *Autodafé*.

Quoi! tuer, dit le prince, un jour de pénitence!
manger un jour de jeûne! oh! le monstre! à la mort!
Sire, ai-je dû m'attendre à pareille sentence,
dit l'accusé? quel est mon sort?

Quand j'ai vu ce mouton, être fort inutile,
dans les états où vous donnez la loi,
aussi-tôt pensant à mon roi,

j'avois pour son souper, tué cet imbécille;
il est encore entier. — Oh! oh! c'étoit pour moi?
— Oui, sire. — Eh! suspendez! holà! plus de supplices;
Il est bon patriote, & fidèle sujet:
de conseiller d'état qu'on lui donne un brevet,
pour payer ses heureux services.

Tels jugemens sont communs aujourd'hui.
L'homme, à son équité, lorsque rien ne s'oppose,
sur le code reçu, juge fort bien autrui.
Voit-il son intérêt se mêler à la cause?
il se fait un code pour lui.

Par M. IMBERT.

C O N T E.

Une femme d'esprit, & d'un goût fort vanté,
avait fait imprimer l'histoire de sa vie,
& tiroit surtout vanité
d'avoir, c'étoit-là sa manie,
en tous ses points rendu la vérité.
Oui, lui dit un ami, sans doute on doit vous croire;
mais n'avez-vous pas prudemment,
de plus d'une galante histoire,
mis de côté le dénouement?
convenez-en: cela n'est-il pas juste?
Ah! reprit-elle en fouriant,
je ne me suis peinte qu'en buste.

Par M. le Marq. DE S. MARC.

LE BASSON.

Jusqu'aux genoux, trois puissans villageois
tenoient Lucas enfoncé dans la glace,
qui renifflant & soufflant dans ses doigts,
faisoit très-laide & piteuse grimace,
Eh! mes amis, pour Dieu, faites-lui grace,
dit un passant qui plaignoit le pitaud:
Monfieur, répond le sacristain Thibaud,
de notre bourg c'est demain la grand'fête:
j'y chanterons l'office en faux-bourdon,
& ce gros gars qui crie à pleine tête,
je l'enrhumons pour faire le Basson.

LES

PÉCHÉS CAPITAUX.

Certaine Danie en la foi bien apprise
interrogéoit son Page à ce propos,
voulant qu'il fût à quel nombre l'Eglise
avoit fixé les péchés capitaux;
le Néophite aussi-tôt dit: à quatre.
La Dame alors ripostant d'un soufflet,
dit: apprenez qu'il n'en faut rien rabattre;
nous n'en avons déjà pas trop de sept.

Par M. ROBBE.

L E

CORDELIER - CHEVAL.

Blaïse à la ville un jour ayant porté
 & bien vendu son avoine & son orge,
 sur un cheval qu'il avoit acheté,
 s'en revenoit monté comme un saint George;
 S. George soit: mais S. George descend
 à ses besoins, ou quand le pied lui gèle;
 les pieds gelés, Blaïse envain s'en défend:
 il lui fallut abandonner la selle,
 de cavalier devenir fantassin,
 de son cheval lui-même être le guide,
 & dans la neige entrouvrir un chemin,
 tirant la bête après lui par la bride.
 Suivoient de loin deux grifons bien dispos,
 non des grifons de l'espece indolente
 de celui-là qui porta sur son dos
 le palfrenier du fameux Rossinante:
 c'étoit de ceux que Bocace nous vante,
 de ces matois connus par plus d'un tour,
 ou de galant, ou d'espiègle, ou d'ivrogne,
 de ces bons saints, qui se firent un jour
 martyriser & cuire en Catalogne;
 deux Cordeliers, pour vous le trancher net,
 fuïoient de loin & l'homme & le genêt.

Sus, fus, l'ami, dit l'un des deux à l'autre,
vois devant nous ce rustre & son cheval:
faisons un tour ici de carnaval;
entendons-nous, & la monture est nôtre.
Seulement songe à me bien seconder:
goutte ne faut avoir ici, ni crampe;
je le aurai doucement débrider;
toi cependant, habile à t'évader,
sur le cheval monte, pique & décampe;
puis sur nos pas, derrière ce clocher,
tandis qu'à fin je menerai l'affaire,
tournant tout court, tu courras te cacher;
je suis un sot, ou tu n'attendras guère
que fain & fauf je n'aille t'y chercher.

Le complot fait, & la marche hâtée,
gaillardement à l'oeuvre les voila;
déjà par l'un voici la bride ôtée;
& proprement à son col ajustée,
tandis que l'autre en galopant s'en va,
sans que le bruit des pieds du quadrupède
fût, ni ne pût de Blaise être entendu:
le paillasse sur la plaine étendu,
un pied de neige y mettoit bon remède.

Au lieu marqué le cavalier alla:
qu'il ne soit plus parlé de celui-là.
Son compagnon, cette affaire arrangée,

resté pour gage & seul dans l'embarras,
 sur les talons de Blaise pas à pas,
 la bride au col pendante & négligée,
 la tête basse & l'échine allongée,
 alloit un train dont il étoit bien las,
 quand Blaise aussi, las de marcher lui-même,
 voulut enfin reprendre l'étrier:
 figurez-vous quelle surprise extrême,
 se retournant, de voir un Cordelier!
 est-il esprit si fort qui n'y succombe?
 en cas pareil, en croiriez-vous vos yeux?
 Au pauvre Blaise, homme simple & pieux,
 la bride échape, & de la main lui tombe.
 Le papelard, humble à fendre les coeurs,
 s'agenouillant, & d'un oeil de colombe,
 bien tendrement laissant couler des pleurs,
 s'écrie: Hélas! je suis Père Paphnuce,
 de S. François indigne & lâche enfant,
 que de la chair le démon triomphant,
 dans ses filets fit tomber par astuce.
 Que voulez-vous? le plus sage a bronché;
 le tentateur mit un morceau d'élite
 à l'hameçon; j'y mordis, je péchai;
 j'y remordis, j'y restois attaché;
 c'en étoit fait: j'allois en proie au diable,
 être du vice à jamais entiché:
 mais Dieu qui veut en père pitoyable,
 l'amendement, non la mort du coupable,

pour me tirer de l'abîme infernal,
 où n'entraînoit cette habitude au mal,
 & m'amener à la résipiscence,
 constitua mon ame en pénitence,
 pendant sept ans, dans le corps d'un cheval;
 le terme expire, & vous êtes le maître
 de me traiter à votre volonté:
 ordonnez-moi l'écurie ou le cloître;
 à vous je suis, vous m'avez acheté.

Eh oui! dit Elaise, au diable soit l'emplette!
 j'eus belle affaire à vos péchés passés,
 pour en payer ainsi les pots cassés!
 de Dieu pourtant la volonté soit faite:
 car après tout, comme vous j'ai péché;
 j'ai comme vous mérité pénitence;
 chacun son tour; toute la différence
 qu'ici je vois, dont je suis bien fâché,
 la vôtre est faite, & la mienne commence.
 Quitte j'en suis encore à bon marché;
 Dieu m'auroit pu sept ans envoyer paître;
 un roi pécheur fut ours pendant sept ans;
 vous futes, vous, cheval un pareil tems:
 un tems pareil, âne je pouvois être,
 & maintenant travaillant à moulin,
 bien autrement je rongerois mon frein.
 Eh bien! je perds une assez grosse somme:
 mais cinq cens francs ne font la mort d'un homme;

foyez donc libre, & libre fans rançon;
vous ferez fage, & vous n'irez pas comme
un étourdi, remordre à l'hameçon.
Qui de fi près a frisé les chaudieres,
fur fon falut n'est pas fi négligent;
Père Paphnuce, au moins pour mon argent,
fouvenez-vous de moi dans vos prières.

Notre beau Père alors fe profternant,
& par trois fois ayant baifé la terre,
fon chapelet, & les pieds du manant,
gai fur fes pas s'en retourne en grand'erre,
tandis que trifte, & le gouffet vuide,
Blaise, chargé d'une bride inutile,
en véritable & bel oïfon bridé,
regagne à pied fon petit domicile.

Il ne dit rien de l'accident fatal,
& s'en fut tû long-tems, comme on peut croire,
fi quelques mois après dans une foire,
il n'ent revu, reconnu fon cheval,
que marchandoit fon compère Grégoire:
Il s'émerveille, & fouriant à part,
ami, dit-il, le tirant à l'écart,
n'achète pas ce cheval, & pour caufe;
tu t'en mordrois les pouces tôt ou tard;
je le connois: fois bien sûr d'une chofe:
c'est qu'un beau jour, te panadant en roi

sur cette bête en effet assez belle,
crac, en chemin, tout d'un coup au lieu d'elle,
tu trouveras un Cordelier sous toi.
— Un Cordelier! tu voudrois que je crusse . . .
un Cordelier! tu gausses. . . — Point du tout,
un maître moine ayant cordon, capuce,
grise vêtue, & nom Père Paphnuce.
Lors il conta le fait de bout en bout,
l'achat, la route & la métamorphose,
& l'hameçon fatal au Francisquain,
& les sept ans de purgatoire, enfin .
tout ce qu'il fait; le reste, il le suppose.
Tiens, poursuit-il: à peine le bourreau
s'est retrouvé sous sa première peau,
& sous le froc, que perdant la mémoire
du châtement qui lui fut si bien dû,
à l'hameçon il aura remordu,
& le voilà! Peste, interrompt Grégoire,
qu'il aille au diable avec son hameçon,
& ses sept ans de nouveau purgatoire!
vraiment sans toi j'étois joli garçon;
c'est cinq cens francs que je gagne: allons boire.

Par M. PIRON.

T A B L E

DES POÉSIES

insérées dans cet Almanac, avec une Notice des ouvrages de leurs auteurs.

Madame la Marquise d'ANTREMONT.

- Réponse à la lettre du Chev. de la Tremblaye p. 6.
- La Fauvette, Romance. p. 14.
- à Mr. De **. p. 79.
- Epître à Mr. De **. p. 143.

M. d'ARNAUD, Conseiller d'Ambassade de Saxe, de l'Académie de Berlin, né à Paris, auteur

de l'histoire de M. de la Bédoyère;

de plusieurs Contes en Prose, comme Fanni, Julie, Clary &c.

de Coligni, Tragédie, en 3 actes, 1740.

du Mauvais Riche, Com. en 5 actes, en vers, 1749.

des Amans Malheureux, ou du Comte de Comminge, Drame en trois actes, en vers, 1765.

de Sidney & Silly, histoire anglaise, suivie d'Odes Anacréontiques. 1766.

d'Euphémie, ou du Triomphe de la religion, Drame en 3 actes, 1768.

de Fagel. Tragédie, 1770.

de Zénobémis, Anecdote Marseilloise; se trouve dans le troisième volume des Epreuves du sentiment, 1773.

de Merival, Drame en 5 Actes, & en vers, 1774.

d'Isoménée, Tragédie, 1774.

Epître à Aristote p. 64.

L'Emploi du tems p. 147,

- M. BARBE. Il a fait imprimer en 1771
un *Recueil de Fables & de Contes Philosophiques*.
L'Enfant sur une table, Fable. p. 84.
- M. BARTHE, de l'*Académie de Marseille*, né en 173 . .
auteur
de *L'Amateur*, Comédie en un acte, & en vers
libres. 1764.
de la *Lettre de l'Abbé de Rancé à un ami*, 1765.
des *Fausſes infidélités*, Com. en un acte & en
vers, 1768.
de la *Mère Jalouſe*, Com. en 3 actes & en vers,
1771. du *Perſiſſage*, Com. 1774.
Epître à mon médecin, ſur le régime. p. 39.
*Madame la Comteſſe de B * **.
Aux Hommes p. 36.
Regrets du premier âge p. 120.
- M. DE BELLOY, de l'*Académie Française*, auteur
de *Titus*, Tragédie, 1759.
de *Zelmire*, Tragédie, 1762.
du *Siège de Calais*, représenté le 13 fevr. 1765.
de *Gaiſton & Bayard*, Tragédie, 1769.
de *Gabrielle de Vergy*, Tragédie, 1769.
de *Pierre le Cruel*, Tragédie, 1772.
Madrigal p. 68.
- M. BERNARD, *Garde des livres du Cabinet du Roi*
à *Choisy*, nommé par excellence *Gentil Bern-*
nard, auteur
de l'*Opéra*, *Caſtor & Pollux*, Tragéd. 1737.
des *Surpriſes de l'Amour*, Ballet, 1757.
d'*Anacréon* en un acte, 1769.
de *Phroſine & Melidor*, Poëme en quatre chants,
1772.
Il eſt encore connu par un poëme de *l'art*
d'aimer, dans le gout de celui d'Ovide. Ce
poëme n'eſt point imprimé.
Aux Muſes, p. 61.
La Roſe p. 88.
- M. BERQUIN.
Milon, Idylle, imitée de M. Geſſner. p. 32.
M. BLIN

M. BLIN DE SAINMORE, né à Paris en 17... a écrit plusieurs héroïdes, savoir

Lettre de Biblis à Camus son frere, 1765.

Jean Calas à sa femme & à ses enfans, 1765.

Lettre de Gabrielle d'Estrees à Henri IV, 1766.

Lettre de Sapho à Phaon, précédée d'une épître à Rosine, & d'une vie de Sapho, & suivie d'une traduction en vers des ouvrages de ce poëte, 1766.

Lettre de la Duchesse de la Valliere à Louis XIV. précédée d'un abrégé de sa vie. 1773.

(Toutes ces héroïdes ont été rassemblées en 1774 en un volume in 8.)

une *Epître à Racine*, 1771.

Orphanis, Tragédie, 1773.

Daphnis, trad. de la quatr. Idylle de Gessner. p. 164.

M. BOISARD, de l'Académie des belles-lettres de Caën &c. auteur d'un *Recueil de Fables* imprimé en 1773.

Le cheval, le boeuf, le mouton & l'âne, Fable, p. 154.

M. le Chevalier de BOUFFLERS; ses poësies ne sont pas encore recueillies en un corps de volume.

L'Oculiste, dupe de son art p. 172.

A une femme, qui me menaçoit de me rendre heureux p. 182.

M. BRET, né à Dijon en 1717, auteur de *L'Ecole amoureuse*, Comédie en vers, en un acte. 1745.

du Concert, Com. en prose en un acte, 1747,

de la double extravagance, Com. en vers en trois actes. 1750.

du Jaloux, Com. en vers en cinq actes. 1755.

du faux généreux, Com. en cinq actes. 1758.

de la fausse Confiance, Com. en vers 1763.

de L'Épreuve indiscrette, Com. en 2 actes en vers, 1764.

du Mariage par dépit, Com. en prose, en 3 actes, 1765.

des deux Soeurs, Com. en 2 actes, en vers, 1767.

- des Fables orientales, & Poësies diverses, suivies du protecteur bourgeois, ou de la confiance trahie, comédie en vers, III vol. 8. 1772.*
- d'une nouvelle édition des Oeuvres de Moliere, avec des remarques grammaticales, des aver-tissemens & des observations sur chaque pièce, VI vol. 8. 1773.*
- Le Sommeil du Tyran, Fable. p. 62.
- Les Flèches de l'Amour. p. 75.
- Les Echecs, Fable. p. 140.
- Madame CASS **, Romance. p. 153.
- Madame DE C **, Couplet. p. 10.
- M. CHABANON de Mongris', de l'Académie des bel-les-lettres de Paris, auteur
- d'Eponine, Tragédie, 1762.
- de Priam au camp d'Achille, Tragédie en un acte, 1764.
- d'Eudoxie, Tragédie, 1769.
- d'une Traduction des Odes d'Horace, en vers français, avec des notes, Livre 3e. 1773.
- de Sabinus, Tragédie, Opéra; musique de M. Gossec, 1773.
- M. CLÉMENT, ancien Professeur au collège de Dijon, sa patrie, né en 1742, connu par une Satyre sur les abus du luxe, suivie d'une imitation de Catulle, 1770; & par une Epître de Boileau à M. de Voltaire, 1772.
- A une Dame de Milan. p. 67.
- Epitaphe de mon masque. p. 155.
- M. COLARDEAU, auteur
- d'Astarbé, Tragédie, 1758.
- de Caliste, Tragédie, 1760.
- d'une Traduction libre de la lettre amoureuse d'Héloïse à Abailard, de Pope, dernière éd. en 1772.
- d'une traduction des deux premières nuits d'Young, en vers français, 1770. 1771.
- du Temple de Gnide, mis en vers, 1773.
- Le Portrait manqué. p. 170.
- M. de

M. DE LA CONDAMINE, *Chevalier de St. Lazare, de l'Acad. française, de l'Acad. des Sciences, de celle de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, de Bologne, de Nancy, de Lyon, de Toulouse, de Montpellier &c. né à Paris en 1701. mort en 1773.*

L'Ivrogne Philosophe. p. 23.

Requête, à M^{ll}. de la Société d'agriculture. p. 45.

M. L'Abbé DE LILLE, *Professeur de l'Université au collège de la Marche, à Paris. a debuté par des Odes & des Epitres; L'Epitre sur les voyages, à remporté le prix de l'Acad. de Marseille, en 1765. Il doit sa réputation littéraire, à sa Nouvelle Traduction en vers français, des Géorgiques de Virgile, en 1769; on en a fait la 5^e. éd. en 1770.*

A Mademois. de B * *. agée de huit jours. p. 168.

M. DIDEROT, *de l'Académie de Berlin; ses oeuvres viennent d'être imprimés en VI vol. 1773. On y distingue*

Les principes de la Philosophie morale.

Les Pensées sur l'interprétation de la Nature.

Le Code de la Nature.

Les Pensées Philosophiques.

Les Bijoux indiscrets.

Le Pere de Famille, Com. en 5 actes en prose, imprimée en 1758; représ. 1761.

Le Fils naturel, Com. en 5 actes, en prose, imprimée en 1757; & représ. en 1771.

Vers pour Mad. La Comtesse de * *. p. 78.

A Madame DE * *. p. 87.

Madame la Marquise DE * *.

Tableau de la vie humaine. p. 51.

M. DORAT, né en 173. . auteur

des lettres de Barnevelt à Truman, 1764; du Comte De Comminge à sa mere 1764; de Zeïla à Valcourt; & de Valcourt à Zeïla, 1766; de Julie à Ovide; de Valcourt à son pere, 1767;

des *Épîtres, du Pot-pourri*; à l'auteur des *Grâces*: à Catherine II, Impératrice de toutes les Russes, 1765.

Des *trois frères Combabus*, suivis de *Floricourt*, histoire française, 1765.

Des *Tourterelles de Zelmis*, poëme en trois Chants, 1766.

De la *Déclamation Théâtrale*, Poëme didactique, en 3 chants, qui sont la *Tragédie*, qui avoit déjà paru en 1761; la *Comédie*, & l'*Opéra*; 1766. La *Danse*, chant quatrième de ce poëme, fut imprimée en 1767.

des *Bagatelles anonymes*, recueillies par un amateur, 1766.

des *Oeuvres mêlées en vers & en prose* 1767. II vol.

de *L'Isle merveilleuse*, poëme en 3 chants, suivi, d'*Alphonse*, Conte moral, 1768.

de *Selim & Selima*, poëme imité de L'Allemand, suivi du *Rêve d'un Musulman*, précédé de quelques réflexions sur la poésie allemande, 1768.

des *Fantaisies*, 1768.

des *Cerises*, ou de la double méprise, 1768.

des *Baisers*, précédés du mois de Mai, Poëme, orné de 47 grav. 1770.

des *lettres d'une Chanoinesse de Lisbonne à Melcourt*, 1770; dans la seconde éd. 1771, elles sont suivies de *Ma Philosophie* & de quelques pièces fugitives.

Des *Idylles de Saint-Cyr*, ou l'hommage du coeur, à l'occasion des mariages de M. le Dauphin, & de M. le Comte de Provence, 1771.

des *Fables Allégoriques & Philosophiques*, 1772.

du *Nouveau Regne*, Ode à la nation 1774.

De *Théagene*, Tragédie, 1762.

d'*Amilka*, ou *Pierre le Grand*. Trag. précédée d'un discours ou se trouvent des fragmens d'un Czarowitz, par le Chev. de *Vatan*, & suivie d'un extrait de la Trag. d'*Alceste*, & du discours du Scythe à *Aléxandre*, 1767. Cette pièce avoit été donnée en 1760. sous le nom de *Zulica*.

de *Regulus*, Tragédie, en 3 actes, 1773.

de *La Feinte par amour*, Comédie en trois actes & en vers 1773.

d'*Adélaïde de Hongrie*, Tragédie 1774.

des *sacrifices de l'amour*, ou lettres de la Vicomtesse de *Sénanges*, & du chev. de *Verfenay*, 1772 II vol.

des *malheurs de l'inconstance*, ou lettres de la Marq. de *Syréc*, & du Comte de *Mirbelle*, 1773. II vol.

Le Renard & le Dogue Fable. p. 11.

Le Portrait reconnu. p. 18.

A un ami. p. 50.

La vraie Philosophie. p. 63.

Épître à *Aléxandrine*. p. 82.

Épithaphe de M. *Helvétius* (ancien Maître d'hotel de la Reine, ci - devant Fermier - Général, né à Paris en 1716, mort en 1771; auteur de *L'Esprit*, & du *Bonheur*, poëme en six chants, avec des fragmens de quelques épîtres, imprimés après sa mort, en 1772.) p. 100.

A Mad. La Dauphine. p. 107.

Eloge de *Thémire*. p. 119.

A M. *Bernard*. p. 132.

A M. Le Prince de *Condé*. p. 138.

M. le Prince de *Condé* ayant fait distribuer cent Louis aux Grenadiers, voici le reçu qu'ils en ont donné:

De Condé nous reconnoissons
avoir eu cent Louis pour boire,
à charge, que nous lui rendrons
par louis d'or une victoire.

Fait à Metz ce 28 Juin 1765. signé: tous les
Grenadiers de la garnison.

A mes ennemis p. 156.

Epître a M * *. p. 177.

M. DE FUMARS.

Le Troupeau, qui veut changer de chien. p. 33.

Messire Jean, Fable. p. 33.

M. FRANÇOIS, *Avocat au Parlement de Paris, des
Académies de Nancy, de Lyon, de Marseille,
& de Dijon, né à Neufchâteau en Lorraine,
en 1752.*

Ses Talens prématurés pour la poésie, l'on fait
recevoir à l'âge de douze ans dans les Socié-
tés littéraires dont il est membre. Un *recueil
de ses poësies diverses* a été imprimé en 1763;
depuis il a donné au public *La Lettre de Char-
les I. R. d'Angleterre, à son fils*, 1766. in 4. &
des pièces fugitives, 1766; réimprimées & aug-
mentées en 1768. in 4to.

Madrigal. p. 62.

M. GARRICK, *célèbre acteur anglais.*

Vers, mis au bas d'un tableau de Mademois. Clairon.
p. 139.

M. HENAULT. *Président honoraire au Parlement de
Paris, de l'Académie Française, & de celle des
inscriptions, mort à Paris en 1770. auteur de*

*L'Abrégé Chronologique de L'histoire de France;
du Réveil d'Epiménide, Comédie; & de Fran-
çois II. Tragédie, dans la quelle il a mis l'hi-
toire en action.*

Vers

Vers à M. le Duc de Nivernois, *Chevalier des Ordres du Roi, de l'Académie Française, &c.* (Tout le monde connoît ses réflexions sur le génie d'*Horace*, de *Despréaux* & de *Rousséau*, & la traduction des *Odes d'Horace*. Il a lu plusieurs *Fables* à l'Académie, qui ne l'ont pas encore imprimées.) p. 81.

M. IMBERT, de Nîmes, né en 175... auteur d'une *Ode*, présentée au *Roi de Danemark*, en 1769. & d'une autre sur le mariage de M. le Dauphin, en 1770.

de *Poinfnet* & *Molière*, dialogue dédié à M. Piron, 1770.

de *Thérèse Danet* à *Euphémie*, héroïde, 1771. du *Jugement de Paris*, poëme en quatre chants, 1772. d'une *Épigramme* sur la mort de M. Piron, 1773. d'un *Recueil de Fables nouvelles*, dédiées à Mad. La Dauphine, 1773. d'un *Recueil d'historiettes* & de *Contes en vers*, 1774.

Vers à L'Impératrice-Reine. p. I.

La Nouvelle Perrete, Conte. p. 16.

Impromptu. p. 74.

Les chevaux de Carosse, Fable. p. 94.

A La-Fontaine, ou Prologue du cinquième Livre des Fables de M. Imbert. p. 101.

Epigramme. p. 131.

Epigramme. p. 134.

Epigramme. p. 157.

Le Lion juge. p. 183.

M. DE LA HARPE, auteur de quelques *Héroïdes*; du *Comte de Marwick*, 1763. de *Timoléon*, 1764. de *Pharamond* 1765. de *Gustave-Vasa*, 1766. Tragédies. De *Mélanie*, drame en 3 actes, en vers, 1770. de la *délivrance de Salerne*, & de la

la *Fondation du royaume des deux Siciles*, Poëme, couronné à l'Acad. de Rouen 1765; des *Mélanges littéraires*, 1765.

du *Poëte*, Epitre qui a remporté le prix de l'Acad. franç. en 1766.

d'une *Traduction de Suétone*, en 1771.

Des *Talens dans leurs rapports avec la Société & le bonheur*: pièce, qui a remporté le prix de l'Acad. franç. en 1771.

de *La Navigation*, Ode, qui a remporté le prix de poésie à l'Acad. franç. en 1773.

d'une *réponse d'Horace à M. de Voltaire*, en 1772, des *Vers à S. M. Louis XVI. sur l'édit du 31 Mai*, 1774.

des *Eloges de Fénelon, de Racine, de Bossuet*.

Romance,

p. 121.

M. DE LA PLACE, de l'*Académie d'Arras*. né à Calais en 1709, auteur du *Théâtre anglais*; de la *Traduction de L'histoire de Tom-Jones*, de *L'Orpheline anglaise* &c.

De *Vénise Sauvée*, Trag. 1746. de *Jeanne d'Angleterre*, Trag. 1748. d'*Adèle de Ponthieu*, Trag. 1757. de *L'Epouse à la mode*, Comédie en trois actes en vers 1760. & des *lettres à Miladi* & autres oeuvres mêlées, tant en prose qu'en vers, Bruxelles 1773. III vol.

Le Chevalier & la fille du berger.

p. 69.

Epitaphe de M. de Moncrif.

p. 132.

Epitaphe de M. Henault.

p. 143.

M. DE L**.

Le Faux-cocq, Fable,

p. 103.

M. LEMIERRE, auteur des Tragédies d'*Hyperinuestre*, 1758. de *Térée*, 1761; d'*Idoménée*, 1764; d'*Artaxerce*,

taxerte, 1766; de *Barneveldt*, grand pensionnaire, 1766; de *Guillaume Tell*, 1767. & de la *reuve du Malabar*, 1770. De la *Peinture*, poëme, en trois chants, 1769. in-4to & in-8vo. avec des gravures de Cochin.

Vers sur une montre à secondes. p. 52.

Epigramme. p. 59.

M. L'Abbé LEMONNIER, auteur du *Maitre en droit*, Opéra-Comique en deux actes, 1760. des *Pèlerins de la Courtille*, 1760. du *Cadi Dupé*, 1761. de *La Matrone Chinoise*, 1765. de *la Manière de Gentilly*, Com. en un acte, mêlée d'Ariettes. 1768.

de *L'Union de l'amour & des arts*, Ballet en trois actes, 1773.

d'un *Recueil de Fables, Contes & Epitres*, 2e éd. 1773.

Le Tigre & le renard, Fable. p. 133.

M. LÉONARD, né en 174... auteur des *Idylles morales*, publiées en 1766.

de *L'Epitre d'un jeune homme sur la nécessité d'être utile, & sur l'usage des Talens*, 1768. des *Essais de Littérature*, 1769. de *la Religion établie sur les ruines de l'idolâtrie*, poëme couronné par l'Acad. de Rouen, 1770. Des *Poësies Pastorales*, suivies de *la voix de la nature*, & autres pièces en vers & en prose, 1771.

du *Temple de Gnide*, imité de Montesquieu, 1772.

Les Souvenirs. p. 28.

Les amans heureux. p. 85.

Le Bonheur, Idylle. p. 153.

M. MANGENOT, Chanoine du Temple, né à Paris en 1694. mort en 1768. auteur de quelques *Eglogues* & autres petites pièces.

Le

- Le Rendés-vous, Eglogue. p. 24.
 Epitaphe. p. 137.
- M. DE MONCRIF, *Lecteur de la Reine, de l'Académie française*, né à Paris en 1687, mort dans la même ville en 1770; auteur de l'*Essai sur la nécessité & les moyens de plaire*, du *Rajeunissement inutile*; de *Zelindor &c.* On a fait en 1769, une nouvelle éd. de ses oeuvres, en IV vol. ornée de grav.
- Les Ressources de la vieillesse. p. 167.
- M. MARECHAL.
 La Nuit, Ode. p. 98.
- M. MINGARD.
 A la Reine de France. p. 35.
- M. MONVEL, a donné au Théâtre Italien, *Julie*, Com. en trois actes, mêlée d'Ariettes, 1772. *L'Erreur d'un moment*, ou la *Suite de Julie*, Com. en un acte, mêlée d'Ariettes, 1773. *Le Stratagème découvert*, Com. en un acte, mêlée d'ariettes, 1773.
- Romance. p. 77.
- M. Le Marquis de PEZAI, auteur de *Zélis au bain*, poème en quatre chants, à la première éd. de 1763. & en six chants, à la 3e. en 1768; de la *lettre d'Ovide à Julie*, 1767. De la *Closerie*, en un acte, mêlée d'Ariettes, 1770. De la *Rosière de Salenci*, opéra-comique en quatre actes, 1773.
- Epître à Mad. de **. qu'on accusoit de mettre du blanc. p. 20.
 Une Heure après. p. 48.
 Epître à la Maîtresse, que j'aurai. p. 89.
 La Pomme & la Rose. p. 117.
 Les Injures, épître à Eglé. p. 148.
 M.

M. L'Abbé PORQUET, aumonier du feu R. de Pologne, & membre de l'Acad. de Nancy.

Vers, pour mettre à la tête d'une collection de Romans. p. 31.

Inscription, mise au bas du Mausolée de Stanislas, Roi de Pol. p. 97.

M. PIRON, né à Dijon en 1689, mort en 1773,

auteur de *Guilave*, Tragédie, 1733, & de *la Métromanie*, Comédie en cinq actes & en vers, 1738. Il eût connu aussi par une Ode qui doit l'avoir exclus de l'Acad. franç.

Le Cordelier-requin, Conte, p. 54.

Le Cordelier-cheval. p. 187.

M. REBOUCHER.

Madrigal sur une violette. p. 95.

M. ROBBE.

Les Pêchés capitaux. p. 186.

M. DE RHULIERES.

Les Métamorphoses d'Erefictée. p. 60.

Les Disputes. p. 108.

M. ROCHON DE CHABANNES, né à Paris, auteur d'un *discours Philosophique & moral en vers* à l'imitation de Juvenal, 1764. in 4to; D'*Heureusement*, en un acte, 1762; de *la manie des arts*, Com. en un acte, en vers, 1763. de *la matinée à la mode*; d'*Hilas & Silvie*, Pastorale en un acte avec des divertissements, 1768; Des *valets maîtres de la maison*, Com. en un acte & en prose, 1768.

Chanfon. p. 146.

M. DE SAINT-LAMBERT, ancien Capitaine au regiment des Gardes-Lorraines, de l'Académie franç.

françoise & de celle de Nancy, sa patrie, né en 1717. connu par le Poëme des Saisons, 1769.

Les Caprices. p. 123.
Épigramme. p. 145.

M. DE SAINT-MARC, auteur de la *fête de Flore*, pastorale en un acte, 1770. d'*Adele de Ponthieu*, Trag. en trois actes, & remise en cinq, 1772.

Conte. p. 171.
Conte. p. 185.

M. DE SAIN-PERAVI, auteur des *stances sur une infidélité*, suivies d'une *épître sur la consommation*, 1766, & de *Zeluca à Joseph*, suivie de la *nouvelle Bethsabée*; & de quelques poëties réimprimées, 1769.

Épître à M. De ** p. 135.

M. SAURIN, *Avocat, de l'Académie Française*, né à Paris, fils du ministre protestant, que l'Évêque de Meaux convertit à la religion catholique. Il a donné au théâtre: *Les Rivaux*, Com. en cinq actes en vers, 1743; *Aménophis*, Trag. 1750; *Spartacus*, Trag. 1760; *Les Mœurs du tems*, Com. en un acte en prose, 1761; *Blanche & Guiscard*, Trag. 1763. *L'Orpheline léguée*, Com. en 3 actes, & en vers libres, 1765. remise en un acte, en 1772, sous le titre de *l'Anglomane*; *Bevetley*, Tragédie bourgeoise, imitée de l'anglais, en 5 actes, & en vers libres, 1768; l'édition de 1771 est augmentée d'un second cinquième acte. Il a publié en 1772 une *Épître sur la vieillesse & sur la vérité*, suivies de quelques *pièces fugitives en vers*, & d'une Comédie nouvelle en prose & en un acte, qui a pour titre: le *Mariage de Julie*.

Vers sur l'avènement de Louis XVI au trône. p. 96.

M. Le Chevalier de La TREMBLAYE.

Lettre à Me. La Marq. d'Antremont. p. 3.

M. VIL-

M. VILLEMALIN d'Abancourt, né à Paris en 1745.
Esope & L'Ane, Fable. p. 176.

M. DE VOLTAIRE, de l'Acad. française, & de presque toutes les Sociétés littéraires de l'Europe, né à Paris en 1694. Ses pièces de Théâtre les plus nouvelles, sont: les *Guébres*, Trag. 1769. *Sophonisse*, Trag. de Maurel, réparée à neuf, 1770. *Les Pélopiques*, Trag. 1772. *Le Dépositaire*, Com. en vers, en cinq actes, 1772. *Les loix de Minos*, Trag. 1773.

Vers à Mdem. Clairon. p. 13.

Imitation d'une Idylle de Théocrite. p. 47.

A Mad. la Marq. d'Antremont. p. 79.

A Mad. du Bocage (des Académies de Lyon, de Padoue, de Boulogne, &c. née à Rouen. On a imprimé en 1764 un recueil de ses oeuvres en III vol. Elle a traduit en Italien le Conjurateur de Vauvenargues, & en français le Temple de la renommée de Pope. On connoît d'elle encore les *Amazones*, Tragédie 1749. & la *Colombiade*, poëme.) p. 95.

A N O N Y M E S.

A un Patineur. p. 51.

Chançon. p. 80.

Quatrin pour le portrait de M. de la Condamine. p. 102.

Epitre à une Coquette. p. 125.

Le Basson. p. 186.

Nous avons cru que le public verroit avec plaisir le Catalogue de toutes les Comédies mêlées d'Ariettes, dont M. Grétri a composé la musique. Elles sont rangées par ordre Chronologique.

Le Huron, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, par M. Marmontel, 1768.

Lucile, Comédie en un acte, mêlée d'Ariettes, par M. Marmontel, 1769.

Le Tableau parlant, Comédie-Parade en un acte, mêlée d'Ariettes par M. Anseaume, 1769.

Silvain, Comédie, mêlées d'ariettes, par M. Marmontel, 1770

Les deux Avars, Com. en deux actes, mêlée d'ariettes, par M. Fenouillot, 1770.

L'Amitié à L'Epreuve, Com. en 2 actes, en vers, mêlée d'ar. par M. Favart, 1771.

Zémire & Azor, Comédie-Ballet en vers, en quatre actes, mêlée de chants & de danse, par M. Marmontel, 1771.

NB. le sujet est tiré d'un ouvrage de Mad. de Villeneuve.

L'Ami de la Maison, Com. en trois actes en vers, mêlée d'ar. par M. Marmontel, 1772.

Le Magnifique, Com. en 3 actes, en prose, mêlée d'ariettes, par M. Sedaine, 1773.

Céphale & Procris, Opéra, par M. Marmontel; 1774.









J. R. 15 / 1 / 22

**University of Toronto
Library**

**DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET**

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

Duplicate card.

Almanach des Muses.
1776.

P
LF
A

